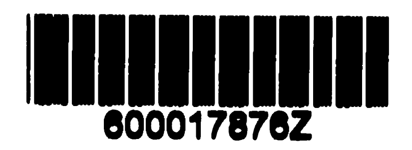
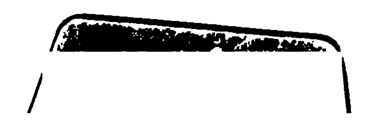






VOYAGE

AUX ALPES

VOYAGE

AUX ALPES

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

VOYAGE

AUX ALPES

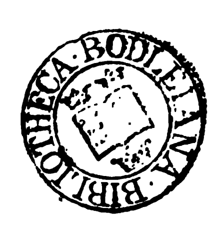
PAR

J. M. DARGAUD

Regarder et causer, à travers nos montagnes,
c'est vraiment vivre, Monsieur.

Mon guide du Stockhorn.





PARIS

LIBRAIRIE L. HACHETTE & Cie

14 RUE PIERRE-SARRAZIN

1857

Ce voyage n'est pas un voyage de science, mais d'amitié et de plaisir. Il n'a pas été écrit, il a été crayonné, tantôt à pied, tantôt à cheval; tantôt sur une barque de pêcheur, tantôt sur les bords d'un lac; tantôt dans la neige d'un glacier, tantôt dans l'herbe d'un pré vert.

J'avais deux carnets. Dans l'un j'esquissais mes impressions de la contrée; dans l'autre, des lambeaux de conversation avec des voyageurs ou des voyageuses, soit Russes, soit Polonais, soit Anglais, soit Allemands, soit Suisses,, soit Français, soit Belges, soit Américains, que le hasard des diligences, des ascensions, des routes, des bois, des

1.

bateaux à vapeur, associait quelques heures à mon intimité.

J'offre au public ces deux carnets en un, tour à tour paysages de nature et paysages d'idées. Ils seront mon excuse. Il n'y a là qu'une improvisation de grand chemin. Telles qu'elles sont, puissent ces notes rapides tomber en gouttes de fraîcheur dans toute âme qui me lira, comme les petites sources de la Suisse descendent des montagnes en perles d'eau sur des fronts couverts de la poussière du jour !

Paris, le 1er mai 1857.

VOYAGE

AUX ALPES

CHAPITRE Ier

De Paris à Strasbourg. La Champagne, la Lorraine, l'Alsace, la cathédrale. — De Strasbourg à Bâle. Érasme, salle du Concile, Rhin, Forêt-Noire. — De Bâle à Berne. Le Rhin, la Birse, le Jura, le lac de Bienne, Berne.

Paris m'étouffait. L'air y était lourd, le ciel, plombé. Quelquefois, en traversant les rues et les places, en longeant les quais et les boulevards, j'avais des vertiges. Je soupirais après la Suisse. J'avais besoin d'espace, de souffles, d'horizons. Le cœur me battait en pensant aux lacs et aux Alpes.

Je me suis contenté. J'ai prélevé sur mon his-

toire de *Marie Stuart* et sur mon livre de *la Famille* un modeste budget de voyage. J'ai hâté tous mes préparatifs et j'ai dit adieu à mes amis.

Nous sommes partis de Paris pour Strasbourg, ma femme et moi, le 5 juillet 1856, par une belle matinée. La gare du chemin de fer nous a intéressés d'abord. Elle est couronnée de deux figures, sculptées par le ciseau de Louis Brian. Ces figures rappellent, pour le style, l'Iliade et l'Odyssée du plafond d'Homère. Si M. Ingres eût été statuaire, au lieu d'être peintre, il n'aurait pas exécuté autrement la Seine et le Rhin.

Nous nous sommes un peu arrêtés à Meaux. J'ai aperçu l'église, j'ai fermé les yeux et Bossuet m'est apparu dans la pompe de ses habits pontificaux, avec la majesté de sa taille robuste, de son geste sobre, de son visage grave, calme, dominateur. Ses lèvres ont tonné et le charbon de feu l'a brûlé comme Isaïe. J'ai entendu des accents de prophète dans le désert et de grands coups d'ailes dans les nuages, puis je suis reparti et la vision s'est effacée.

J'ai côtoyé par les plaines de la Champagne, de la Lorraine et de l'Alsace, la Marne, la Meuse, la Meurthe, la Moselle, jusqu'au Rhin. Ces rivières sont la vie et la grâce de leurs vallées. Elles fécondent, elles enchantent tout. Elles réfléchissent dans leurs eaux sonores, les fleurs, et les arbres, et les astres, et les insectes, et le voyageur qui les contemple sans se lasser, entre les lis et les joncs de leurs bords. De temps en temps une voix s'élevait du sein des flots, un éclair, ou plutôt un regard s'échappait des vagues, et je m'étonnais d'éprouver pour ces rivières une tendresse, comme si elles avaient eu une âme.

J'ai pénétré gaiement, par les souterrains dont le vent humide me fouettait le visage, dans les gorges des Vosges. Leurs jolies pentes gazonnées, leurs vallons frais, leurs sommets boisés et semés de ruines féodales, m'ont entraîné de surprise en surprise. Rien n'était plus charmant que ces sentiers de mousse sous les pieds et que ces arches de verdure sur la tête. Des percées inattendues s'ouvraient çà et là, à chaque minute. Je me suis oublié au fond de ces solitudes de faons et de biches, et j'ai em-

Je suis sorti de la nef, tout préoccupé de ces pressentiments. Avant de m'éloigner, je me suis retourné pour embrasser encore d'un coup d'œil la façade gigantesque. Une cigogne a pris soudain son essor d'un toit où elle avait construit son nid. Elle s'est jetée dans le vide avec une souplesse, une aisance, une légèreté qu'on ne lui supposerait pas, lorsqu'elle est posée sur ses longues pattes, semblable à un hiéroglyphe oriental. Dès qu'elle s'est mise à voler, elle est devenue belle. Elle s'est attiré mon intérêt. Elle a décrit mille cercles aux quatre angles de la cathédrale et elle s'est élevée de spirale en spirale avec la tour. J'ai cru qu'elle ne la dépasserait jamais. Je me trompais : d'un suprême élan, la cigogne a monté plus haut que cette flèche, plus loin de la terre, plus près de Dieu. Ses petits la suivaient du toit, comme moi de la rue. Ils l'ont rappelée par leurs cris. Le noble oiseau est revenu, mais de ses tuiles il regardait encore le firmament et il y planera de nouveau.

Cet oiseau voyageur n'est-il pas un devin et un emblème? N'est-il pas le symbole ailé de l'âme dans les évolutions successivement supérieures

et toujours plus hardies qu'elle doit accomplir vers le ciel, durant les siècles des siècles?

Nous avons parcouru de Strasbourg à Bâle une route, dont la plus belle partie est entre les Vosges et le Rhin.

Bâle n'est qu'une ville de millionnaires.

Nous avons descendu chez madame de Verney, l'une de nos parentes. Nous y avons été accueillis avec des exclamations de joie. Madame de Verney a essayé de nous retenir pour toute la saison, mais j'ai résisté. Nous sommes convenus que je demeurerai un jour à Bâle, que ma femme y demeurera deux jours, et que, le troisième, madame de Verney l'amènera dans sa voiture jusqu'à Bienne, tandis que, moi, en partant d'avance, je voyagerai pédestrement.

Rien de Bâle ne m'a charmé que ses fontaines jaillissantes, son fleuve majestueux et sa grande église rouge dont la masse se dresse comme un promontoire sur le Rhin. J'ai visité cette église et la salle du concile. Cette salle est tout ce qui reste de cette assemblée qui voulait réformer les abus du catholicisme, supprimer le schisme des

Hussites et réunir dans une même formule l'Orient et l'Occident. Une jeune fille me servait de guide. Elle me montrait avec complaisance les places où siégèrent tant d'évêques et de cardinaux, deux clepsydres, qu'ils consultaient en guise d'horloges, et qui sont suspendues près d'une copie de la danse des morts. Un buste moqueur d'Érasme domine toute cette pièce, qu'il semble railler d'un demi-sourire.

Je me suis penché aux rampes des quatre fenêtres gothiques de la salle du concile. Mes yeux ont erré sur un paysage ravissant, depuis la terrasse de la cathédrale plantée de marronniers, depuis le Rhin qui s'avance avec la rapidité d'un héros et les tumultes d'un Dieu entre la ville haute et la ville basse, depuis les champs et les vignes de la plaine jusqu'aux sentiers qui serpentent des collines aux plateaux, à travers les tournoiements et les labyrinthes de la forêt Noire.

J'ai découvert dans une vieille rue de la ville d'Érasme, la maison d'Érasme. Cette maison n'a pas d'autre distinction, que d'avoir appartenu au plus grand homme d'esprit du XVIe siècle. Je

l'étudiais en tout sens néanmoins, songeant au délicat égoïste, moitié prêtre et moitié philosophe, qui l'habita, lorsqu'une voiture, que j'entendais confusément, depuis quelques minutes, se brisa par l'essieu, à quatre pas de moi. Je me retournai. La roue gauche gisait sur le pavé. J'ouvris précipitamment la portière et je retirai, du milieu des coussins, une dame âgée qui n'avait pas de mal, mais qui était toute tremblante. « Monsieur, me dit-elle, vous serez bon jusqu'au bout, et vous me conduirez à ma demeure qui est près d'ici. » Je m'empressai de donner le bras à cette pauvre dame en détresse. Je la calmai peu à peu durant le trajet, et nous arrivâmes sans trop de peine à un petit hôtel, dont un orme surmontait du dedans la porte cochère. « C'est là, » me dit celle que j'accompagnais.

Je sonnai et le guichet grinça sur ses gonds. J'entrevis le jardin, d'où un jeune homme se hâta vers nous. La mère tomba dans les bras de son fils, lui racontant son accident et me nommant son sauveur. Lui, embrassait sa mère et me remerciait tour à tour. Je me dérobai à cette double gratitude et je disparus.

J'emportais un mirage du cœur. Dans le coup d'œil rapide jeté sur le clos, j'avais cru reconnaître le jardin du presbytère de mon grand-oncle. C'était la même disposition, la même étendue. C'étaient les allées de buis, les giroflées sur les corniches dégradées, les poules, ces animaux intimes, et le noisetier, ce végétal domestique de toutes les cures de campagne. Cette image fortuite m'avait éclairé d'une lueur le presbytère jusqu'au fond de l'espace et du temps.

⟡

J'ai toujours aimé le fleuve du Rhin, ce fleuve de la paix et de la guerre, du commerce et de la gloire, ce fleuve de l'histoire et des légendes, des voyages et des aventures. Je n'ai jamais perdu une occasion avec lui. Or, en partant de Bâle pour Bienne, j'ai cédé à sa fascination. J'ai longé sa rive droite, jusqu'au lieu où il reçoit dans ses eaux vertes les eaux blanches de la Birse, avec les transports, les frémissements et les murmures d'un sein ému.

La Birse ne m'a pas attiré moins irrésistiblement que le Rhin. Je me suis décidé à remonter,

à pied, son cours jusqu'à sa source, aux ruines de Tavannes, d'autant mieux que de là, après deux jours de marche, je devais rejoindre ma femme à Bienne et reprendre mon itinéraire de Berne.

Me voilà donc à l'air pur, sous le ciel libre. Toute ma vie est dans mes yeux. Je ne puis que regarder.

Je me suis enfoncé dans le Jura et j'ai crié d'admiration au débouché de la Birse, sous le pont de Blauen. Les roches abruptes se découpaient comme des murs à droite et à gauche. Le château de Blauen est soudé à ces roches d'une soudure si forte, qu'il ne fait plus qu'un avec elles. Il domine pittoresquement la Birse.

Le pays est aussi charmant que soudain. J'avançais lentement. A chaque instant, les roches s'abaissaient, se relevaient, s'élargissaient en bassins, se creusaient en grottes, s'arrondissaient en croupes, se déchiraient en ravins, se dessinaient dans les caprices innombrables d'une configuration toujours nouvelle.

Aux endroits où le blé avait mûri plus tôt par la réverbération du soleil entre les monts, des moissonneurs et des moissonneuses circulaient,

leur faucille à la main, et jonchaient les champs d'épis d'or. A côté de ces gerbes d'épis, je remarquais çà et là des gerbes de bluets et de coquelicots que les jeunes filles entassaient en riant. Elles s'égayaient ainsi, mais surtout elles travaillaient; car la sueur coulait de leurs fronts sur leurs visages.

Ces moissons précoces étaient rares, exceptionnelles. On fauchait partout ailleurs; on fauchait en cadence, avec une sorte de rhythme rustique. Les faneuses mêlaient leurs mouvements irréguliers et leurs gracieux coups de fourche aux efforts plus mesurés, plus unanimes des faucheurs. On faisait des amas du foin, on l'empilait sur les chars, et les bœufs robustes le traînaient dans les plis des montagnes, vers les granges. L'odeur de ces foins parfumait toute la vallée. Les insectes qui bourdonnaient par milliards autour des grandes roches, semblaient la respirer avec autant de volupté que l'homme.

Quand je suis entré dans l'auberge de Délémont, village du Jura bernois, j'étais exténué.

Je fus guéri, délassé, réjoui du premier regard. J'aperçus un feu clair sur lequel fumait une marmite de pommes de terre. L'hôtesse trempait dans des écuelles de faïence une excellente soupe aux choux, et il y avait sur la nappe une galette blonde qui embaumait. Je demandai, en outre, un poulet froid étalé sur le buffet et une bouteille de vin blanc. J'ai fait le plus délicieux des repas.

Je me suis couché et j'ai dormi sans rêve.

Reparti de Délémont, à l'aube, j'ai retrouvé la Birse. Je me suis engagé avec elle, près d'elle, dans le Courrendlin. Les roches déroulaient leurs saillies bizarres, fantastiques, sur les deux rives. La base de ces roches s'ouvrait en cavernes profondes, et leurs sommets se touchaient presque d'un bord à l'autre, au-dessus de ma tête, à une prodigieuse hauteur. Cette gorge a été sans doute fendue dans un cataclysme. L'horreur dresse encore les vives arêtes du granit aérien. Les siècles ont diminué les terreurs de ces lieux en les revêtant de sapins et de hêtres qui plongent leurs racines, on ne sait où, et qui vivent dans les porphyres. Les sapins jettent leur verdure sombre et les hêtres leur verdure tendre, de

la Birse aux cimes et les couronnent. Je m'imaginais, à tout moment, que cette fécondité d'accidents et de roches allait cesser; non, elle recommençait pendant des lieues et pendant des lieues.

Le village de Moutier et son vaste bassin mènent de ce beau défilé du Courrendlin au défilé de Court.

J'ai franchi les portes de ce nouveau défilé. Les roches ont continué. Le poëme de pierre s'est prolongé avec une grandeur croissante. Toutes les architectures s'entrelaçaient, se confondaient et se dégageaient à la fois. C'étaient des cathédrales, des pyramides, des minarets, des tours, des obélisques, des dômes, des aiguilles, des clochers qui se succédaient et qui se surpassaient sans effort. Dieu s'est joué dans cette création, l'une de ses plus belles pages antédiluviennes. L'Artiste éternel s'y est révélé à chaque pas. Le miracle se poursuit jusqu'aux maisons de Court. Avant de quitter ce dernier défilé, je me suis affaissé sur l'herbe, moins épuisé de fatigue et de chaleur, que d'admiration. J'ai revu dans mon esprit tout ce que j'avais vu, et les heures se sont écoulées à cette contemplation intérieure. Je n'ai été ré-

veillé que peu à peu par des bruits d'ailes, par des souffles de vent, par des murmures de vagues. Quand je suis revenu tout à fait à moi, j'étais dans un escarpement du chemin, où l'eau, filtrant de la montagne, tombait de mousse en mousse sur les bruyères. Elle ne tombait pas en nappe, mais en gouttes, en pluie lumineuse, en cascade de perles.

Je me suis senti rafraîchi, et j'ai poussé vers Tavannes mon excursion. A quelques minutes du hameau, j'assistais au jaillissement des sources de la Birse, et je connaissais l'histoire de cette rivière. Je ne comprends pas de sort plus beau que le sien. Elle coule du Jura, se creuse un lit entre les prairies en fleurs, les roches agrestes ou sublimes, les collines fertiles ou sauvages, sous les caprices des rayons et des ombres, au parfum des géraniums, des pervenches, des mauves, des serpolets, et, de flots en flots, au chant des rouges-gorges dans la vallée, au cri des aigles sur les pics sombres, à travers les œuvres les plus originales de Dieu, elle va s'abîmer en blanchissant, en écumant, dans les bouillonnements amoureux du Rhin. Les destinées humaines sont moins heureuses.

Non loin des sources de la Birse, j'ai examiné curieusement le bloc de granit percé en arche et appelé *Pierre-Pertuis* (*Petra-Pertusa*). On dirait une porte romaine, d'une seule pièce, enfantée par une éruption formidable.

De Pierre-Pertuis à Sonceboz, et de Sonceboz à Bienne, j'ai côtoyé les inflexions pittoresques du Jura. Je me suis assis à sa dernière croupe, pour mieux scruter la plaine arrosée par l'Aar, l'Emme et la Thièle. J'ai salué du cœur l'île de Saint-Pierre, située au milieu du lac de Bienne et habitée par Rousseau. Je ne pouvais m'arracher au charme de ce beau lac, dont le soleil couchant teignait de sa pourpre les eaux de turquoise.

Madame de Verney avait accompagné ma femme à Bienne. Elle souffrait de se séparer de nous. Absente de France depuis quatre ans, nous lui rendions la patrie et la famille. Elle aspirait à nous garder, soit dans sa maison de Bâle, soit dans sa villa de Bienne. La voix du sang lui parlait à l'oreille et au cœur. Nous étions attendris de son affection, mais nous n'avions pas le droit

de lui sacrifier d'autres amis qui nous attendaient. Et puis notre plan était fait dès Paris. Nous dîmes donc adieu en soupirant à madame de Verney, et nous montâmes, ma femme et moi, dans un coupé de diligence.

Le pays est uni et fertile, de Bienne à Nidau, à Aarberg et à Berne. De magnifiques rivières égayaient la campagne. Les moissons se courbaient sous le vent. D'innombrables cerisiers verdissaient et rougissaient à la fois. Tout était en fruits et en fleurs. Cette contrée rappelle notre grasse Normandie. C'est une Normandie suisse. On la traverse impatiemment et on la dédaigne un peu, quand on songe que l'on quitte le Jura et que les Alpes sont proches.

Nous arrivâmes à Berne aux flambeaux. Les réverbères sont suspendus à des poteaux de fer échelonnés au milieu des rues, le long du torrent qui lave la ville et qui alimente les fontaines. Ce torrent, contenu dans un étroit chenal de pierre, divise les rues en deux et court du faubourg supérieur dans l'Aar.

Le premier aspect de Brene, aux lumières,

m'a été intéressant par sa nouveauté. Les arcades, qui soutiennent les maisons et qui forment des galeries où s'étalent les boutiques, semblaient plonger dans des souterrains. C'était un étrange effet d'optique. L'imagination rêve de brigands, et les yeux n'aperçoivent que des commerçants et des portefaix qui chargent et qui déchargent des voitures. Les arcades sont des sortes de docks au petit pied.

Nous avons soupé et dormi.

Le lendemain j'étais à ma fenêtre qui donne sur la grande rue, la rue principale de Berne. Rien n'est plus commode qu'un tel observatoire. Car, à Berne, chaque fenêtre est un canapé où l'on accumule les coussins, comme ailleurs dans un salon.

J'ai compté beaucoup de fontaines. Elles enchantent l'oreille, elles bercent l'âme à leur bruit frais et ruisselant. Il y en a une sous mon balcon, une très-belle.

Les jeunes filles allaient autour avec leur costume national. Elles sont vêtues d'une grande chemise sur laquelle elles ajustent des jupons et un corset. Les jupons sont de nuances variées. Le corset bas est noir, ordinairement de drap ou

de velours. Il laisse le sein se dessiner sous la chemise, serre gracieusement la taille et se rattache des aisselles aux épaules par des rubans. Les chemises montantes ont un collet de velours, que deux chaînes d'argent fixées à ce collet devant et derrière maintiennent par leur poids. Ces chaînes pendent jusqu'à la ceinture, quelquefois jusqu'aux hanches. Elles sont un ornement dont les jeunes filles de l'Oberland aiment singulièrement à se parer.

Je suis demeuré trois heures, qui ont passé comme trois minutes, à regarder les jeunes filles se grouper aux fontaines et échanger des paroles timides avec les jeunes garçons. Elles puisaient l'eau avec des urnes domestiques qu'elles portaient ensuite à la manière des vierges de la Bible, tandis que leurs compagnons faisaient boire leurs chevaux aux vasques des fontaines, tout en causant d'amour. L'eau s'écoulait des vasques par une ouverture, et se renouvelait en tombant des bouches intarissables, soit des ours, soit des salamandres, soit des tritons, sculptés en bronze. Ces monstres s'embellissent presque de leur inépuisable générosité. Ils versent aux hommes leurs sources et ils creusent des abreu-

voirs aux animaux. Les oiseaux du ciel se posent sur les margelles entre les têtes des mules et des vaches ; ils secouent leurs ailes de plaisir et se désaltèrent sans crainte en becquetant goutte à goutte les naïades des Alpes.

Je me suis dérobé malgré moi au spectacle pastoral des fontaines. Elles ont quelque chose d'antique, de primitif. J'ai parcouru la ville. Elle paraît plus grande que Bâle, qui a pourtant une population égale, un peu plus de trente mille habitants.

Les glaciers étant enveloppés de brouillards, je me suis amusé aux monuments. Le plus beau est certainement la cathédrale. Les protestants l'ont misérablement diminuée en élevant une cloison entre le chœur et la nef. Ils ont voulu, par ce vandalisme, donner plus de retentissement à la voix de leur ministre. Les stalles sont incrustées d'armoiries, comme à la chapelle de Windsor. Mais quelle différence ! Tandis qu'en Angleterre, où fleurit le privilége, les stalles blasonnées sont respectées de tous, à Berne, où l'aristocratie agonise, elles sont envahies par le

premier occupant. Un bourgeois, un artisan, un bouvier, s'ils devancent d'une minute un d'Erlach, peuvent prendre un siége héréditaire, malgré les insignes féodaux qui le consacrent. Ici, le patriciat n'est plus qu'un vain nom. C'est la pente des siècles. La démocratie seule semble de droit divin. Je lui souhaite d'être moins envieuse, moins mesquine, moins étroite. Je lui conseille d'accepter comme éléments de sa prospérité future, les familles historiques, les fortunes honorables, les génies éminents soit des lettres, soit de la science, soit de l'art. C'est à ces conditions que la démocratie se légitimera et régnera. Le vrai titre, le seul gage de la durée et de la puissance, c'est la grandeur !

Les brouillards sont tombés ; le soleil luit, le ciel est bleu.

J'ai jeté un coup d'œil, en passant, sur la statue équestre de Rodolphe d'Erlach. Il tient la bannière de Berne, la bannière qu'il déployait à Laupen. Il est dans l'attitude et dans l'élan de la victoire. Quatre ours de bronze, comme la statue, sont debout aux quatre coins de la grille

qui entoure le héros. C'est imposant et c'est sauvage.

Mais les glaciers resplendissaient et je me suis hâté vers la plate-forme.

M'y voici : la cathédrale est derrière moi, un peu à droite; devant moi, l'Aar mugit à cent vingt pieds de profondeur et roule ses eaux d'azur. Au-dessus de la rivière, impétueuse comme un fleuve, s'élèvent les collines de Gunten et de Belperg; plus loin, le Niesen et la chaîne du Stockhorn, et plus loin encore, sur le troisième plan, les Alpes sublimes, les glaciers éternels.

Les principaux de ces glaciers sont le Wetterhorn, le Shreckhorn, le Finsteraarhorn, l'Eiger, le Mœnch, la Jungfrau, le Breithorn, le Gespaltherhorn, la Blümlisalp, le Doldenhorn et l'Altels. Le pic le plus humble des Alpes Bernoises a dix mille pieds; les deux plus hauts, la Jungfrau et le Finsteraarhorn, ont l'une douze mille huit cent soixante et douze pieds et l'autre treize mille deux cent trente-quatre pieds, au-dessus du niveau de la mer.

Ma première impression en face de ces colosses du monde, a été un foudroiement de

l'âme et de tous les sens. Ce saisissement apaisé, j'ai étudié ces augustes monts, comme j'étudierais les plus grands hommes de l'histoire. Quand je les retrouverai, je veux les connaître individuellement.

Je suis resté deux heures immobile sur la plate-forme, puis j'ai été quatre heures en calèche, avec ma femme, autour de la ville. Les promenades extérieures sont admirables. Je remarquais les jolis chalets de plaisance que les nobles et les riches de Berne possèdent aux environs de leur capitale. Je respirais les roses et les œillets dont les odeurs se mêlaient au parfum des lis, aussi grands que des arbustes et cultivés par ce peuple, comme s'il y avait, dans son goût pour cette fleur, un sentiment. La fleur et l'animal de prédilection des Bernois, c'est le lis et l'ours. Il ne sauraient abuser du lis, mais ils abusent de l'ours. L'ours est pensionnaire de la République. Ceux qui vivent dans les fossés de la ville ont chacun une fontaine et un arbre. Ils sont visités par les magistrats, entretenus par le budget de l'État et par les legs des citoyens. Les artistes même favo-

risent les ours. Les sculpteurs en font des écuyers. Dans le monument de la plate-forme, c'est un ours qui porte le casque de Berthold, le fondateur de Berne.

Toutes ces petites choses me sollicitaient confusément et vainement. J'étais absorbé par les glaciers que je considérais sous leurs faces diversement majestueuses. Ils dépassaient mon espérance. Après l'Océan, les Alpes ont vaincu mon imagination. Je défie l'athéisme de ne pas tomber à deux genoux devant ces sublimes degrés entre Dieu et nous. Je n'ai pas contemplé un seul de ces monts, sans que Dieu m'ait apparu au dedans, au-dessous et au-dessus, des entrailles et des abîmes aux sommets.

Pendant que j'agitais en moi ces pensées et mille autres, les glaciers, qui étaient sortis, depuis cinq heures, des brouillards, y rentraient peu à peu. A mon retour les nuages obscurcissaient tout. Mais vous existiez sous vos nuages, ô monts inviolés, comme vous, ô Dieu vivant, vous subsistez sous vos triples voiles ! En Suisse, plus qu'ailleurs, le sentiment religieux envahit, pénètre par tous les pores. Chaque minute est une révélation.

CHAPITRE II

Conversations.

Tandis que ma femme écrivait des lettres dans sa chambre, ou s'accoudait à sa fenêtre, ou achetait de petits ouvrages de bergers, sous les galeries de notre rue, je me suis promené durant quelques heures, trois jours de suite, sur la plate-forme de Berne. Le soleil ne reparaissait pas, mais je l'attendais.

Ne pouvant regarder, je me suis entretenu avec dix ou douze étrangers que j'ai rencontrés depuis Paris, et qui venaient me serrer la main. Tout en parlant, nous fumions, nous marchions et nous prenions des glaces aux deux pavillons qui dominent l'Aar.

12 juillet 1856, Berne.
Plate-Forme.

UN VOYAGEUR.

Pourquoi vous êtes-vous embarrassé de cette énorme caisse de livres, que le conducteur de la diligence avait tant de peine à descendre de l'impériale de sa voiture?

MOI.

Je voulais continuer ici l'*histoire de la liberté de conscience*, et de mes héros, d'Andelot, le chancelier de l'Hôpital, Jeanne d'Albret, Coligny, Henri IV.

UN VOYAGEUR.

Vous n'y réussirez jamais.

MOI.

Non, cette contrée m'a trop saisi. Elle a mis en fuite l'escorte de grands hommes dont mon imagination était obsédée. Je ne considère plus que le paysage. La nature a éteint l'histoire. Mes héros désormais seront les lacs et le glaciers.

Sur la plate-forme.

UN ANGLAIS.

Vous évitez de causer de la Suisse, en Suisse.

MOI.

C'est que je tiens à garder la fraîcheur de mes impressions. Il en est de la campagne, comme de l'amour, comme de l'art; il faut la sentir en secret. Je ne dis ni ce que j'aime, ni ce que j'admire, ni ce que j'écris. Cela se condense par le mystère, et s'évaporerait par la parole.

⟡

Sur la plate-forme.

UN RUSSE.

Érasme est le Voltaire du XVIe siècle.

MOI.

C'est une erreur. Érasme était un indifférent, un épicurien; Voltaire était héroïque et passionné sous le sarcasme. Érasme riait des superstitions; Voltaire en riait aussi, mais surtout il en pleurait, il en rugissait.

⟡

Sur la plate-forme.

UN AMÉRICAIN.

Je vous avouerai que je suis athée.

MOI.

Tant pis pour vous; car alors vous êtes un infirme. Les aveugles sont moins aveugles que vous. Vous êtes un aveugle moral. Quelle absurdité de reconnaître le poëme et de nier le poëte! Ah! croyez-moi, on n'est grand dans ce monde et dans tous les mondes, on n'est grand de la vraie grandeur, qu'à proportion de la foi que l'on a en Dieu.

Sur la plate-forme.

UNE DAME ALLEMANDE.

Je n'aime pas votre Bossuet, il déclame presque toujours.

MOI.

Il ne déclame jamais. Il clame et il plane dans son nuage.

Sur la plate-forme.

UN ITALIEN.

Je fais effort pour accepter Rubens.

MOI.

Comment?

UN ITALIEN.

Il s'éloigne trop de l'immortel idéal de beauté devant lequel je m'incline dans Raphaël.

MOI.

Qu'importe? Rubens n'est-il pas vivant aussi, original, fécond, inépuisable? Il a créé un univers dans la peinture. On peut préférer Raphaël, on ne peut pas mettre Rubens au second rang. Rubens n'est pas moins premier que Raphaël. Il a vu autre chose que ce qu'on avait vu avant lui. Il a eu des yeux nouveaux dans son art.

Sur la plate-forme.

UN PAYSAGISTE FRANÇAIS.

Je déteste encore plus ici qu'à Versailles, ce grand bête de parc du grand roi.

MOI.

C'est un parc solennel dont rien ne me plaît que la verdure, les vases ciselés à l'antique et quelques statues. Il y a dans le parc de Versailles, régularité, science, symétrie, majesté ; il n'y a ni beau désordre, ni goût exquis. Le Nôtre est un Boileau de la végétation, comme Boileau est un Le Nôtre de la poésie.

Sur la plate-forme.

UN JEUNE SCULPTEUR ALLEMAND.

J'ai quitté Paris avec la douleur de n'avoir pas visité le buste de M. de Balzac par David d'Angers.

MOI.

Si vous eussiez écrit à madame de Balzac, pour lui demander la permission d'étudier un peu le buste de son mari, elle vous eût ouvert la porte de sa maison. Madame de Balzac, quoiqu'elle vive dans la retraite, à cause de sa santé, est d'une courtoisie charmante. C'est une femme du siècle de Louis XIV, par l'urbanité, la grâce et le solide esprit.

LE SCULPTEUR.

Son salon est très-riche en chefs-d'œuvre, m'a-t-on dit.

MOI.

On ne vous a pas trompé. Parmi les toiles et les marbres de madame de Balzac, il y a surtout deux fragments incomparables : le portrait de madame de Mniszech par Gigoux et le buste de Balzac par David.

Le portrait est l'un des trois ou quatre portraits supérieurs de notre siècle et il suffirait à une renommée durable. Ce portrait a toute la candeur du modèle, dont les yeux purifient en regardant.

Le buste est l'éternel Rabelais. Il mène les chœurs joyeux de l'ivresse. Sa gaieté déborde de créations. Sa verve immense sort de ses lèvres comme une source. Je ne sais quel paganisme puissant brille, étincelle autour de sa tête colossale et parlante. Couronnez de pampres et de fleurs ce demi-dieu. Versez-lui une coupe, puis une autre; effeuillez-y des roses. Il est né pour boire et pour faire boire, de génération en génération, le vin de sa cuve tout écumante d'une inspiration neuve et d'une olympienne ébriété.

LE SCULPTEUR.

Vous redoublez mes regrets.

MOI.

Balzac n'épanche pas seulement l'ivresse du plaisir, mais l'ivresse de la vie, de l'amour, de l'art,dans sa comédie humaine, qui est bien plutôt tragédie, et où le grand observateur de la réalité répand encore plus de pathétique, de larmes, de sanglots, que d'éclats de rire.

Voilà ce qui caratérise Balzac, ce qui l'ennoblit, et ce qui en fait un maître.

---

13 juillet 1856, Berne.
Plate-forme.

UN NAPOLITAIN.

J'ai relu tout Cicéron cette année. Quelle éloquence, quelle harmonie! quel atticisme d'intelligence, quelle sonorité d'accent, quelle fleur de belle latinité!

MOI.

C'est un grand personnage de forum et d'académie, un grand style et une grande voix. Malheureusement, l'héroïsme lui manquait.

UN NAPOLITAIN.

Il ne lui manquait rien autre chose.

MOI.

S'il avait eu la vigueur et l'audace, lui qui savait si bien voir, j'avoue qu'il aurait admirablement gouverné. Mais la politique n'est pas seulement le regard; il l'avait; elle est aussi le caractère, et il ne l'avait pas.

Cicéron est un Platon de seconde main, un Platon déchu de la métaphysique à l'éloquence, un Platon de Rome; par le talent, c'est un Platon orateur; par la conduite, c'est un Platon courtisan, malgré son attachement pour la république.

Sur la plate-forme.

UN MEMBRE DU GRAND CONSEIL.

Je ne comprends pas votre entraînement vers la démocratie. Je la méprise beaucoup, peut-être, parce que je la vois de près. Elle est ignorante, grossière, mal élevée et d'un contact repoussant. Comment vous séduit-elle?

MOI.

Par l'équité. Les démocraties d'ailleurs ont

leurs grands hommes, soit du patriciat, soit de la bourgeoisie, soit du peuple. Ce sont Périclès à Athènes, Washington et Franklin en Amérique, Rodolphe d'Erlach ici. Pourquoi les démocraties ont-elles cette fortune? C'est que la justice les soulève, c'est que la charité et le temps les consacrent. Chaque siècle élargit le cercle des démocraties et les pousse à la richesse, à la raison, à la puissance. Elles sont le parti du progrès, le parti de Dieu. Je ne suis pas démocrate par caprice ou par goût; je le suis d'autant plus irrévocablement, car je le suis par conscience.

UN MEMBRE DU GRAND CONSEIL.

Quoi que vous puissiez dire, les démocraties n'ont pas le charme.

MOI.

Elles ont bien plus, elles ont le droit.

Sur la plate-forme.

UN PROFESSEUR.

Je sais, monsieur, que vous avez été l'ami de Farcy. J'étais un de ses condisciples. La nouvelle de sa mort m'a été bien douloureuse.

MOI.

Je l'appris en Bourgogne par les journaux. Elle me désola, mais elle ne m'étonna point. Dès que l'insurrection eut éclaté, je m'étais attendu à une catastrophe pour Farcy. Il était né un héros. C'était un Hoche littéraire égaré dans votre université. Il se reconnut à l'odeur de la poudre, au cri de la liberté. Il courut au feu. C'était son élément. Pauvre Farcy! Il se passe peu de jours, que je ne le regrette dans mon cœur.

Sur la plate-forme.

MOI.

Personne n'a jamais eu plus que Pascal l'obsession de Dieu et le mal de l'infini.

UN POLONAIS.

Quel incomparable homme de parti et de secte! quel janséniste de génie! quel style noble, nerveux et simple! quelle âme morbide! Pascal est tourmenté comme un banni. De tous vos écrivains, c'est celui que je lis le plus. Souffrir et approfondir : voilà Pascal.

MOI.

C'est un puits artésien creusé jusqu'au centre de l'univers et d'où jaillit la source éternelle.

Sur la plate-forme.

UN PROFESSEUR.

Décidément j'ai peu d'enthousiasme pour André Chénier. C'est un poëte de reflet; ce n'est pas un poëte de nature.

MOI.

Je ne suis pas de votre avis. Je trouve André Chénier un grand poëte. Je l'aime comme l'art grec. Son livre est un chef-d'œuvre hellénique, une série de bas-reliefs du Parthénon. C'est l'enchantement d'Athènes avec la sensibilité de plus.

Sur la plate-forme.

UN ITALIEN.

Tout ce que je connais de Ribera me semble laid; or, le laid dans les arts m'est odieux. On me dit que Ribera est un grand peintre. C'est

possible, mais il ne produit pas en moi l'impression du beau.

MOI.

Vous êtes difficile. Ce n'est pas le laid, c'est le terrible que Ribera se propose pour idéal. Il a le pinceau énergique, forcené, quelquefois même un peu fou. Sachez seulement que la folie de l'art est comme celle de la croix : elle donne l'immortalité.

Sur la plate-forme.

UN BELGE.

Descartes est-il, pour vous, au-dessus ou au-dessous de Platon?

MOI.

J'estime beaucoup Descartes, je l'estime infiniment. C'est Platon que j'admire, que je médite, dont je me pénètre avec une inépuisable joie; Platon, en qui je me recueille au milieu des profondes délices du spiritualisme grec. Descartes n'est qu'une intelligence, Platon est un génie.

Fénelon est une âme. La supériorité d'une

âme, les ténèbres à part, c'est que toutes ses vérités passent à l'état de vertus.

Sur la plate-forme.

MOI.

Les orthodoxes de tous les cultes ont, en général, la charité de la main, mais ils n'ont pas la charité de l'esprit.

UN PROFESSEUR.

C'est là leur défaut. Ils manquent de tolérance.

MOI.

Je ne leur en demande pas pour les idées, mais pour les personnes. Il y a plusieurs christianismes. Il y a d'abord le christianisme de la théologie qui est dur, hautain, dominateur, et qu'il faut combattre. Il y a le christianisme du peuple, de la femme, de l'enfant, le christianisme de l'instinct, qui est obscur et qu'il faut éclairer. Il y a enfin le libre christianisme de la raison qui est lumineux, dévoué, viril, et qu'il faut répandre.

Sur la plate-forme.

UN ITALIEN.

Mes deux poëtes sont Dante et Pétrarque.

MOI.

Dante est le Michel-Ange, Pétrarque est le Raphaël de la parole.

UN ITALIEN.

Entre le Dante et Pétrarque je ne balance pas. J'aime mieux le Dante.

UN AUTRE ITALIEN.

Et moi j'aime mieux le divin Pétrarque. Il est la beauté même; il est un triple rayon de Phidias, de Virgile et de Laure.

Berne, sur la plate-forme.

UN MEMBRE DU GRAND-CONSEIL.

Je mets les orateurs avant les philosophes, les poëtes et les historiens. Les orateurs paient bien autrement de leur courage et de leur présence d'esprit.

MOI.

Mon opinion est diamétralement contraire à la vôtre.

Le philosophe, le poëte et l'historien me semblent plus grands que l'orateur. Homère, Platon et Thucydide sont au-dessus de Démosthène. Les premiers sont des astres qui luisent toujours, qui rayonnent toujours dans le ciel : l'autre est un roulement de tonnerre dans un orage. Homère, Platon, Thucydide contiennent Démosthène, comme l'éther immense, transparent, contient la foudre.

Sur la plate-forme.

UN ALLEMAND.

Êtes-vous panthéiste, monsieur?

MOI.

Non, je repousse un Dieu absurde et immoral dans la totalité confuse de ses éléments. Ce Dieu ne serait qu'un gigantesque pêle-mêle, qu'un immense chaos.

UN ALLEMAND.

Mais, si vous n'êtes pas panthéiste, permettez-

vous qu'on le soit? Êtes-vous indulgent pour moi, comme je le suis pour vous?

MOI.

Ceci est la question de la liberté religieuse. Je n'admets pas la moindre entrave, en cette matière. Parlez au Dieu de votre choix la langue que vous voudrez. Tâchez seulement que ce soit la langue du cœur et de la raison. Voilà mon principe.

Ce principe de liberté mène à la religion de la conscience. Chacun ira où sa foi le convie, où sa révélation l'appelle.

Il y a bien des révélations locales dans le monde; je les respecte toutes; mais celle que j'adore est la révélation universelle et perpétuelle, la révélation toujours progressive et ascendante de Dieu dans l'humanité.

Sur la plate-forme.

UN NAPOLITAIN.

Je crois qu'on devient écrivain et orateur selon la gravité des circonstances, et qu'il y a des moments où l'on ne peut pas rester court.

MOI.

Ne vous y fiez pas. C'est Dieu qui fait d'abord les grandes âmes, les grands talents, puis l'occasion les développe. Mais il faut d'abord que l'urne soit pleine, pour qu'il en sorte quelque chose.

Sur la plate-forme.

UN OFFICIER SUISSE.

J'ai lu hier la vie de Rancé par M. de Chateaubriand et je n'ai senti nulle part l'accent chrétien. Que pensez-vous de ce livre ?

MOI.

C'est le livre le plus désenchanté que je sache. Il n'y a plus ni veines, ni sang, ni coloris, ni jeunesse, dans ce dernier mot de Chateaubriand. C'est la tête de mort de ses œuvres.

Sur la plate-forme.

MOI.

M. de Luzay est-il ultramontain ?

voir est de marcher vers l'avenir et de rejoindre les générations nouvelles. Mon droit, le droit des jeunes gens est d'aiguillonner les vieillards.

MOI.

Le devoir des jeunes gens, qui ont l'ardeur, est d'honorer les vieillards, qui ont l'expérience et les œuvres.

Les vieillards ont les mains pleines de myrrhe et d'encens. Leur inspiration est parfumée de science. Ils ont la robe flottante et la sagesse antique. Voilà pourquoi il faut les recevoir en triomphe, voilà pourquoi il faut leur donner une place d'honneur. Quand nous croyons marcher tout seuls, les yeux des vieillards, comme des astres qui s'éteignent, projettent encore, au-dessus de nos têtes et en avant de nos pas, une douce lumière.

Les innovations sont la sainte mission de l'humanité, mais les meilleures sont celles qui naissent des traditions.

---

14 juillet 1836.

J'ai été appelé d'un accent très-vibrant sur la

plate-forme de Berne. Je me suis retourné vivement. C'était un pauvre ouvrier du Nivernais. Je n'ignorais pas son bannissement pour opinion socialiste. Je n'ai donc pas été surpris de le rencontrer en Suisse.

Encouragé par l'intérêt qu'exprimait sans doute ma physionomie, il m'a pris les deux mains, me disant que son plus grand plaisir, depuis son exil, c'était de me revoir.

Je l'ai engagé à s'asseoir avec moi sur un des bancs de la plate-forme. Il m'a raconté alors son procès, les interrogatoires des magistrats, ses réponses, sa sentence, et son dévouement. Il a été trop solennel, se drapant dans sa gloire, comme ne l'aurait pas fait un grand homme, et croyant sincèrement que l'univers avait les yeux sur lui. J'ai excusé cette enflure de langage. L'exilé s'exalte de son isolement. Le peuple d'ailleurs, qui cède si facilement à un mouvement héroïque et qui est admirable dans l'action, ne se défend jamais d'un certain orgueil naïf qui touche à l'emphase. La déclamation est presque toujours son éloquence.

J'ai laissé s'épuiser celle de l'ouvrier, puis je l'ai jeté dans un autre ordre de sentiments. J'ai

remué tout son cœur, en lui demandant des nouvelles de sa femme et de sa fille.

La physionomie du pauvre menuisier a changé tout à coup. Il a tiré de sa veste un portefeuille fané, et du portefeuille une lettre usée, terreuse et grasse, à force d'avoir été lue. — Monsieur, m'a-t-il dit, cette lettre est de ma fille. Je suis bien récompensé des sacrifices que m'a coûtés son éducation. C'est une bonne ouvrière, un modèle de vertu, et qui sait aussi bien, soit écrire, soit compter, qu'une bourgeoise vivant de ses rentes. Écoutez, monsieur, et convenez que je suis heureux dans mes misères.

Cette lettre, en effet, m'attendrit. La voici à peu près dans sa piété candide :

« Mon cher père, ne te tourmente pas. Ma « mère et moi, nous nous portons bien. Nous ne « pleurons pas, nous prions pour toi matin et « soir, nous parlons de toi le jour, nous songeons « à toi la nuit.

« Tu nous dis que tu gagnes ton pain, que tu « n'as souci que de nous. Rassure-toi donc, mon « cher père. Pendant que ma mère fait le mé- « nage et le repas, moi, je travaille et je suffis « à nos besoins. Quand je n'ai pas des journées

« comme couturière, j'en ai comme repasseuse, « et, grâce à Dieu, rien ne manque à la maison.

« Ma mère et moi, nous nous sommes accom- « modées dans la boutique; notre chambre t'est « réservée. Nous y avons suspendu toutes nos « images et ma montre d'argent. Je balaie cette « chambre, chaque matin, je range les meubles « et j'épouste la poussière. Chaque mois, je « passe des rideaux blancs aux fenêtres, et, dans « ton lit, une de nos deux paires de draps de « belle toile. Les autres draps plus gros et plus « rudes, sont assez fins pour nous.

« Tu vois, mon cher père, que tu trouveras à « coucher, lorsque tu reviendras. Tu trouveras « aussi à manger; car ton couvert est toujours « mis comme autrefois. Ça nous fait plaisir de « penser que ce couvert et ce lit t'attendent. « Ça nous fait bien un peu de peine, pour ne pas « mentir, que tu tardes tant, mais le bon Dieu « sera notre aide.

« Ta fille affectueuse,

« JEANNE D. »

Le pauvre menuisier replia, en tremblant d'é- motion, cette lettre de son enfant. Il la serra

dans son portefeuille. Les larmes lui ruisselaient des yeux et les paroles qu'il me dit étaient simples, fortes, pénétrantes. La rhétorique avait fui, et la nature l'inspirait mieux.

Je l'ai un peu secouru et beaucoup consolé. Notre conversation a été très-intime. Je n'en ai jamais eu de meilleure. L'oreille et le cœur d'un homme malheureux, si humble qu'il soit, attirent toutes les bienveillances de l'âme. L'âme est comme la pluie tiède des bois, qui aime à s'égoutter sur le brin d'herbe de la clairière, autant que sur les hautes branches.

CHAPITRE III

De Berne à Seebühl. Le lac de Thun, les torrents, les montagnes, les glaciers, un bois de sapins. — Hilterfingen, Oberhofen; les portraits de Rodolphe d'Erlach et de Jean de Hallwyl. — Les principales résidences autour du lac de Thun. Le château de Spiez.

Seebühl, minuit, 14 juillet 1856.

De la plate-forme de Berne, tout en causant, deux heures chaque jour, j'ai épié la lumière sur les glaciers, mais en vain. Heureusement elle y avait déjà brillé à mes yeux. N'est-ce pas assez, surtout lorsqu'on doit revoir les glaciers de plus près?

Ma femme et moi, nous avions une égale impatience de partir pour Thun et pour Seebühl. Nous avons retenu le coupé de la diligence.

Personne ne nous a distraits.

Quelle douce contrée où abonde ce qu'il y a de meilleur, de plus beau et de plus grand! Partout des blés, des chanvres, des bois, des montagnes, des ruisseaux, des torrents, de petites cascades, de riants chalets, l'Aar qui se déploie comme un ruban d'émeraude, des vergers en pente, des arbres où il y a plus de fruits que de feuilles, des prairies où il y a plus de fleurs que d'herbe, des vacheries où il y a plus de crème que de lait. On dirait un fragment de l'Éden.

Voilà notre route de Berne à Thun. Notre premier regard sur le lac a été un enchantement, qui s'est accru jusqu'à la villa de Seebühl. L'amitié qui nous y reçoit ajoute à l'Oberland un charme de plus, le charme du cœur, de l'intelligence et de la grâce. Ce charme exquis achève l'hospitalité en l'ennoblissant.

Je me suis réveillé plein de tendresse pour mes hôtes et de curiosité pour la nature qui m'appelle.

J'ai sauté de mon lit à mes fenêtres. Je vais de l'une à l'autre. J'ai des explosions de joie

auxquelles succède un enivrement tranquille et profond.

Seebühl est une maison isolée, sur une colline de la rive droite du lac. Nous sommes à une demi-heure de la ville de Thun, et à cinq minutes du village de Hilterfingen, dont le presbytère et l'église protestante s'élèvent à mi-côte.

Ma femme et moi nous occupons à Seebühl, au rez-de-chaussée, deux chambres très-commodes. Un salon sépare ces chambres et nous sert d'observatoire. Nous embrassons de là, le lac et les Alpes.

Notre maison, celle de nos hôtes, se compose de cinq personnes. Notre amie est une Romaine de l'antique république, avec tous les agréments de la femme française. Gérald, notre ami, a le dévouement d'un citoyen, l'insinuation, la science, l'inspiration, les aptitudes diverses, soit de théorie, soit d'expérience, d'un philosophe politique. Chez lui, tout est attrait, comme chez Vauvenargues, même la maladie. Quand il aura traversé cette phase douloureuse de sa vie, il sera un des talents supérieurs de notre siècle.

Nous sommes aimés de ces deux hôtes et nous les aimons.

Nous sommes servis par un petit domestique suisse qui apporte l'eau dans une hotte de sapin, et qui fait les commissions à Thun, d'où il revient chargé de lettres, de journaux, de provisions.

Il y a encore une cuisinière qui excelle dans la pâtisserie, et une jeune femme de chambre, Elsi, dont le père est un pêcheur. Elle était batelière. Elle a le costume, le courage et la fierté d'une fille des lacs. Elle chante à ravir tous les ranz des cantons. Son zèle est incomparable. Sa familiarité, pleine d'abandon, est toujours respectueuse.

Tel est le monde de sentiment, d'intelligence, et de soins empressés, auquel nous nous identifions.

Le jardin de Seebühl se dessine en terrasse, puis se prolonge en verger, jusqu'au lac de Thun. Ce beau lac verdit entre ses rives pittoresques et les montagnes qui le surplombent.

Le premier plan de ces montagnes est magnifique. C'est la chaîne du Stockhorn du côté de

Thun ; c'est le Niesen, puis une autre chaîne qui court vers Neuhaus. Par delà Neuhaus, surgissent de nouvelles montagnes couvertes de sapins, et les glaciers au-dessus des brouillards.

Le soleil a resplendi. J'ai assisté à l'évaporation lente des brouillards. Les glaciers ont apparu dans une vapeur légère ; ils étincelaient sous les rayons du matin. De Berne on en découvre un plus grand nombre ; mais de Seebühl, si on en aperçoit moins, on les voit mieux. C'est l'Eiger qui s'élance comme un aigle gigantesque et qui perce les cieux de ses immenses ailes blanches ; c'est le Mœnch qui ramène sur sa tête son vaste capuchon de neiges ; c'est la Jungfrau qui s'enveloppe de l'écharpe de ses glaces virginales ; c'est le Breithorn et le Gespaltenhorn qui s'assoupissent dans leurs bandelettes antédiluviennes ; c'est enfin la Blümlisalp qui épanouit dans l'éther son bouquet à demi dénoué de pics éblouissants, beaux comme les fleurs d'un monde futur.

J'ai descendu au jardin pour faire intimité avec le Stockhorn et le Niesen, les plus proches de tous ces monts. Le Stockhorn est le repaire des oiseaux de proie et le gras pâturage des

troupeaux. Le Niesen renferme aussi des nids de faucons et des pacages excellents. Il est situé entre la vallée de Frutigen et le Simmenthal. Tous les glaciers et tous les sommets nageaient dans la lumière ; le Niesen seul, éclairé de sa base à ses crêtes inférieures, fumait à sa cime comme un encensoir.

Je suis parti à six heures avec Gérald. Nous avons fait le tour du lac. Notre voyage a été pédestre jusqu'à Neuhaus ; nous avons marché cinq heures, toujours au bord de ce lac dont l'aspect se renouvelle à chaque pas.

Les fontaines s'épanchent dans tous les villages, dans tous les carrefours des routes, dans tous les sentiers, presque à tous les chalets. Nous en avons remarqué une au hameau de Gunten. Elle jaillit double d'un peuplier percé intérieurement et dans lequel on a enfoncé deux tuyaux de bronze. Ce qui nous a étonnés, c'est que le peuplier n'a pas souffert. Sa tige est vigoureuse, ses branches touffues ; son ample tronc prodigue l'eau et ses feuilles versent l'ombre aux voyageurs.

Nous avons continué de Gunten vers Neuhaus et Unterseen. Nous avons déjeuné à Interlachen. De là, nous sommes revenus en calèche par la rive gauche jusqu'à Thun et à Seebühl. Notre excursion a été de douze heures, cinq à pied et quatre en voiture. Nous nous sommes reposés trois heures.

Nous avons exploré toutes les anses, tous les promontoires, toutes les hauteurs, toutes les perspectives du lac et des montagnes. Au cap Nase, nous avons considéré, en cueillant des campanules, le lac à plus de quatre cents mètres en bas. L'eau était de turquoise. A Hilterfingen, nous avons admiré la Blümlisalp, et à Oberhofen, l'Eiger, le Mœnch et la Jungfrau dessinés tout à coup entre deux chalets. Rien n'est plus magnifique et plus surprenant que ces encadrements subits des glaciers.

Le lac a quatre lieues de long, de Thun à Neuhaus. Sa plus grande largeur est d'une lieue. Il a jusqu'à sept cents pieds de profondeur sous le cap Nase. La cascade de Saint-Béat est charmante. Nous avons compté neuf torrents sur la rive gauche; et, sur la rive droite, onze autres torrents. Nous avons étanché

notre soif dans le Hunibach, près de la Chartreuse, et, à l'autre bord, dans la Kander, le plus rapide et le plus sauvage des torrents que boive le lac de Thun.

Tous ces torrents sont gris ou jaunes, lorsqu'ils se jettent dans le lac. Ils y déposent leur vase et s'y purifient. Leur eau se confond alors avec l'eau du lac, sombre sous les monts de sapins, éclatante sous les glaciers qui se réfléchissent dans ce miroir mobile, ailleurs d'un bleu d'ardoise ou d'azur, ailleurs d'un blanc d'argent, ailleurs d'un violet moiré, ailleurs d'un vert d'émeraude, ailleurs encore de la nuance des turquoises. Cette couleur est la beauté suprême de l'eau.

Nous sommes rentrés à Seebühl avec un ravissement religieux. Il y a dans la vie des épisodes de nature comme des épisodes d'amour. Ces belles époques de l'imagination ou du cœur bravent l'oubli de l'homme.

Tous les monts se sont enténébrés à la fois par toutes les sinuosités, par toutes les crevasses, par tous les sommets. C'était un océan de tourbillons noirs entre ciel et terre.

L'orage fondait du Simmenthal. Des rafales ont balayé tout devant elles. Pâtres et troupeaux se cachaient dans les cavernes. En un instant, la pluie est tombée à flots. Les Alpes semblaient rouler dans un brouillard ruisselant. Elles retentissaient de tonnerres et d'échos de tonnerres effroyables. Les vagues du lac s'élançaient comme des vagues marines. Elles se soulevaient et se brisaient en mugissant. C'était un chaos sublime.

La tempête s'est apaisée peu à peu. Le lac est redevenu du plus beau vert d'émeraude. Les glaciers brillaient. Les lames léchaient les rochers. Elles ont blanchi d'écume et de franges d'argent les promontoires.

Il y a eu, cette semaine, beaucoup de brouillards. Tout était voilé, tout reparaît et s'illumine.

De trois heures et demie à quatre heures et demie du matin, les glaciers ont été d'opale sous les rayons de la lune, puis d'une transparence incomparable.

Le moment charmant a été le réveil du merle.

La lune éclairait encore le ciel calme et le lac

agité. Ses lueurs se confondaient avec l'aube et donnaient aux glaciers une blancheur si pure, si virginale, que l'âme en était toute remplie de chasteté. La lune pâlit de plus en plus. Elle s'effaça dans le firmament et dans la nappe azurée du lac. Alors les glaciers perdirent lentement leur teinte immaculée et rougirent légèrement, sous les feux de l'aurore.

Tout le jour, les glaciers sont couleur de neige.

Le soir, cette couleur se nuance de pourpre et de rose; ensuite, lorsque le soleil descend à l'horizon, et se couche derrière les cimes, les glaciers revêtent une nouvelle blancheur, une blancheur mate, plus ravissante que la blancheur des lis.

—◇—

Gérald et moi nous désirions sonder la montagne, au nord de Seebühl.

Nous avons laissé sur la gauche les maisons de campagne du petit-fils et de la petite-fille de Bonstetten, l'ami de Muller. Nous avons côtoyé, dépassé le village de Hilterfingen et gravi les premières collines.

Nous avons trouvé de jeunes Suisses chassant aux papillons. Ils les prenaient dans des tambours de soie, attachés à des bâtons, et dont l'une des extrémités était ouverte. Les papillons se précipitaient par douzaines dans ces piéges. C'est l'extermination d'une race qui devrait être sacrée, puisqu'elle est devenue ailée, après avoir été rampante.

Nous avons pénétré dans la forêt, toujours en montant. Nous allions, de sommets en sommets, entre les grands sapins que le vent courbait, et qu'il remplissait de murmures, comme l'orgue, les nefs des cathédrales. Et même ces vastes souffles résonnaient mieux que l'orgue. C'est le seul bruit que nous entendîmes d'abord sous ces fraîches ombres.

Bientôt, à mesure que nous marchions, un autre bruit vint jusqu'à notre oreille et rugit à notre approche. Ce n'était plus le bruit du vent, c'était le bruit de l'eau qui bondissait de roche en roche, à plus de sept cents pieds, au fond du ravin. Un faucon mêla un instant son cri d'oiseau de proie à ces voix de l'abîme et de l'air.

Nous nous sommes avancés, en nous élevant

de plus en plus. Nous avons foulé les plus belles mousses de la création. Elles étaient d'un vert d'or, et si épaisses, si moelleuses, que nous y enfoncions jusqu'à la cheville. De temps en temps, nous plongions nos regards à travers les sapins à pic, et nous apercevions entre leurs branches, entre leurs troncs, le lac, ce ciel d'en bas ; tout à coup nous reprenions notre route et des échappées s'ouvraient à nos yeux enchantés vers les glaciers de la Jungfrau et de la Blümlisalp, au-dessus desquels s'étendait le ciel, ce lac d'en haut. Nous nous sentions avec Dieu dans cette solitude. Nous nous sommes embrassés, Gérald et moi. Nous nous sommes juré, en ce grand moment, une amitié éternelle. Nos cœurs battaient puissamment dans nos poitrines.

Il y avait cinq heures que nous étions partis. Nous nous sommes reposés une heure sur des blocs de granit, et nous avons redescendu, en nous aidant de nos bâtons ferrés. Nous rencontrions parfois, dans ces sentiers de chamois, des escaliers naturels faits de racines de pins.

Nous sommes revenus silencieusement et doucement par la rive droite du lac. Nous respi-

rions les menthes, les sauges et le corigan, sorte de serpolet du pays, très-odoriférant et très-suave.

Le lac était blanc d'argent au nord, violet et bleu au sud. Les baies se dessinaient dans de mystérieuses profondeurs. Les caps s'avançaient avec prudence sur les flots multicolores. Les grands monts Niesen et Stockhorn ardoisaient l'eau en la surplombant. Une barque fendait la vague et laissait derrière elle un long sillage. Cette barque petite, rapide, et dont le souffle du midi semblait la respiration, nageait comme un être vivant. Elle glissait discrètement et a disparu soudain derrière une pointe de rocher.

La pluie étant survenue, la couleur du lac changea. Il se revêtit d'un vert sombre et les larges gouttes blanchissaient, comme des perles, à sa surface, partout où elles tombaient.

La cuisinière, ce matin, était tout occupée de cuire des confitures, tandis que Elsi, à la cime de deux saules pleureurs, entre les bran-

ches desquelles une planche était passée, faisait sécher sur cette planche des cerises, au soleil.

Quand elle avait disposé les cerises sous les plus chauds rayons, du haut de son échelle, Elsi descendait le long des saules. Elle vaquait aux soins de la maison. Elle allait, venait, tantôt auprès de sa maîtresse, tantôt auprès de ma femme. Elle jetait des poignées de blé aux poulets de la basse-cour, des poignées de mil aux oiseaux du ciel, puis elle remontait de nouveau pour retourner les cerises. Elle escaladait les saules avec une grâce de batelière, avec autant d'adresse qu'elle en déployait à diriger sa barque sur le lac, soit à l'aide des rames, soit à l'aide de la voile latine, arborée au mât.

—>—

J'ai traversé le lac en bateau et j'ai débarqué à l'embouchure de la Kander. J'ai suivi en les remontant, les eaux du torrent débordé. J'ai erré longtemps, et avec bonheur dans la vallée de Frutigen.

Un grand vautour, un lammergeyer, m'a tiré brusquement de ma rêverie. Je lui ai lancé mon bâton ferré, au moment où il fondait sur

un coq de bruyère. Je lui ai fait manquer sa proie. Les deux oiseaux se sont enfuis en poussant des cris rauques. Le lammergeyer avait une touffe de poils au-dessous du bec.

J'ai repassé le lac dans mon bateau. J'ai abordé sur la rive droite, presque en face du presbytère de Hilterfingen.

Le presbytère et le village sont admirablement situés en amphithéâtre, devant les Alpes.

Les fontaines jaillissent à chaque pas. Les chalets de sapin, rougis par le temps, sont tapissés de vignes grimpantes, d'étage en étage. Les lis et les roses croissent dans les jardins. Les hommes portent des faisceaux de gerbes; les femmes des hottes fermées pleines de lait et de crème. Des deux côtés du chemin, s'exhale le parfum des prairies étoilées de fleurs.

Entre tant de fontaines qui sont l'un des enchantements de ce pays, la plus belle et la plus abondante coule par la bouche d'un triton de cuivre. La vasque ciselée où s'épanche l'eau est immense. Elle est percée et se déverse dans deux troncs de chêne creusés en auges. Ces auges sont un prolongement sonore et frais de

la fontaine. Il faisait moins chaud dans ce lieu de délices. Je m'y suis étendu sur l'herbe. Trois enfants de paysans, deux blonds et l'autre brun, jouaient avec un chien fauve, une chèvre argentée et un chat gris rayé de feu, tandis que des milliers d'insectes voltigeaient, bourdonnaient dans l'éther, puis s'abattaient tour à tour, en essaims pressés, autour des margelles, des rampes, des orifices, soit de la fontaine, soit des auges, y pompaient l'humidité, s'y miraient et s'y désaltéraient.

Hier je me suis promené près du château d'Oberhofen. Un paon étalait sa queue dans les allées des jardins. Je considérais avec plaisir ce noble oiseau, sorte d'arc-en-ciel ailé et vivant, lorsqu'une pierre, lancée du chemin, faillit le renverser mort sur le sable. Je regardai d'où partait le coup, et je vis un pâtre d'une figure ouverte, d'un extérieur plutôt doux qu'emporté. Il avait donné, un moment auparavant, l'aumône à une vieille mendiante. Surpris d'une action si peu en rapport avec son air de franchise et de bonté, je lui demandai pourquoi il

voulait du mal à ce beau paon. — C'est un mauvais oiseau, me dit-il, et il s'éloigna.

Je me suis interrogé moi-même et je n'ai trouvé qu'une explication. C'est peut-être une tradition de haine conservée dans les mœurs du peuple contre la tyrannie. Une plume de paon ornait la toque des ducs d'Autriche, les anciens oppresseurs de la liberté helvétique. Le paon était alors en horreur aux Suisses et ils l'avaient proscrit dans toute l'étendue de leurs cantons. Cet oiseau leur était si odieux, qu'un montagnard brisa un jour son verre, parce que le soleil en s'y réfléchissant, lui sembla reproduire l'éclat des plumes du paon. Le pâtre que j'ai rencontré avait-il un vague ressouvenir de la vengeance qui, dans le moyen âge, animait les pâtres des Alpes contre les ducs d'Autriche et contre le brillant oiseau, l'emblème innocent, mais pour eux exécrable de la domination étrangère ?

Notre amie a découpé, pour moi, de deux vieilles gravures d'une histoire de la Suisse, le portrait du chevalier Rodolphe d'Erlach, et le portrait du baron Jean de Hallwyl.

Je suis très-aise d'avoir ces portraits, à cause des grands hommes qu'ils représentent, et parce que, dans leur rudesse, ils reproduisent, en quelque sorte, deux dessins fort anciens et encadrés ensemble, provenant de la collection de M. de Monteynard. Au bas de ces dessins, qui ont imprimé à jamais dans mon imagination les physionomies vivantes de Rodolphe d'Erlach et de Jean de Hallwyl, Muller, leur historien, avait écrit ces mots à l'encre rouge :

« Mes vrais héros, parce qu'ils sont ceux de la Suisse. »

Les principales résidences qui s'élèvent sur les bords du lac de Thun, sont les châteaux de M. de Rougemont, de M. de Pourtalès et le château de Spiez.

Le château de M. de Rougemont est situé au point très pittoresque, où l'Aar, après avoir jailli du Grimsel, traversé le lac de Brienz, court du lac de Thun, dans la direction de Berne, de Soleure, pour se jeter, au-dessous de Coblentz, au milieu du Rhin. Cette rivière, de l'eau des glaciers et de la couleur des lacs, roule de

l'or. Du parc de M. de Rougemont, elle est admirable par la teinte azurée et par le bouillonnement de ses flots.

J'ai visité plusieurs fois le château de M. de Pourtalès à Oberhofen. Cette résidence est très-belle, quoique un peu étroite. Elle a été arrangée avec le goût le plus simple, le plus exquis. Ce qui la distingue surtout, et ce qui lui donne un caractère imposant, c'est la proximité du lac, du Simmenthal, des montagnes et des glaciers de l'Oberland. Le salon d'été et les quatre étages de la tour ont des perspectives magnifiques.

On pense à ce château avec plaisir; on pense au château de Spiez avec ravissement. L'un de nos plus grands bonheurs, à Gérald et à moi, est de nous abandonner sur une barque à toutes les oscillations du lac, puis d'en côtoyer les anses et les caps, puis de ramer vers le promontoire de Spiez. Nous rasons ce promontoire de rochers, de hêtres et de sapins qui brunit les lames de son ombre. Nous tournons ordinairement la pointe de la presqu'île sur laquelle est bâti le château de Spiez.

Aujourd'hui nous avons abordé. Notre amie et ma femme étaient avec nous. Nous avons

monté la pente, le long des fossés du château, et remarqué une fontaine avec sa grande vasque verte. Des peupliers de cent cinquante pieds de hauteur entourent la naïade féodale et champêtre. Elle coule de sa source inépuisable dans sa vasque limpide, d'où elle ruisselle sur l'herbe. Le double bruit de l'eau se mêle délicieusement au frémissement des peupliers gigantesques.

Nous avons traversé le pont de pierre au-dessus des fossés; c'était autrefois un pont-levis. Nous avons atteint par une voûte massive, la terrasse. Nous avons fait demander la permission de parcourir le château. Madame d'Erlach s'est avancée elle-même avec une grâce très-noble et nous a priés d'aller et de venir sans aucune gêne, regrettant que son mari fût à Berne et son fils à la chasse. Elle nous a salués et a rejoint sa belle-fille, une jeune femme d'une physionomie très-intéressante, autour de laquelle deux jolies enfants, [illegible] de blanc, jouaient avec des corbeilles [illegible] de des fraises.

Tou[illegible], nous avons rêvé d'amour, [illegible] [illegible]ie, [illegible]ois et de fêtes. [illegible]s. Ce lieu est [illegible] rien de pa-

reil, même en Écosse. Tous les châteaux de Walter Scott, reconstruits ensemble et formant une ville de châteaux fantastiques, ne donneraient pas une impression comparable à celle qu'on éprouve à Spiez.

Cette terrasse a quatre faces dont l'une est le château ; la face correspondante au château est la chapelle, vaste comme une église. Les deux autres extrémités de la terrasse sont ornées de balustrades. D'un côté, le Niesen, ce cône de sept mille trois cent quarante pieds, tout couvert de sapins et de pâturages, puis la belle vallée de Frutigen et la Blümlisalp qui la termine, la Blümlisalp qui perce les nues de ses pics de onze mille pieds ; de l'autre côté, le lac, les montagnes qui surplombent sa rive droite, et, par delà ces montagnes, le Wetterhorn, l'Eiger, le Finsteraarhorn, des glaciers de onze mille, de douze mille et de plus de treize mille pieds au-dessus de la mer. Joignez à cela, près de vous, les fleurs, la pelouse, les salons vitrés, entrelacés de plantes grimpantes et de lianes innombrables, l'église, le château, ses clochetons, ses fenêtres bizarres, sa tour séculaire ; et vous aurez de tous les spectacles le plus splen-

dide, le plus féerique. Nous sommes demeurés plongés, sur cette terrasse, des heures et des heures, dans l'ivresse de la contemplation.

Le château fut, dit-on, fondé par Attila. Il appartint ensuite aux Strættlingen, puis aux Bubenberg; il est, depuis 1516, aux d'Erlach. Dans l'église nous avons examiné les tombeaux et les armoiries des trois grandes familles qui ont occupé ce château. Il était si fréquenté par les clients de ces familles, si peuplé de noblesse, que les chroniques l'appellent : Goldenerhof, la cour d'Or. J'ai déchiffré sur l'un des tombeaux cette devise bien digne de ces fortes races et qui s'applique, hélas! à tout homme en ce monde :

Nasci, laborare, mori.

Les appartements du château respirent je ne sais quoi d'antique. Ils ont les mêmes horizons que la terrasse. Des balcons de la tour, les glaciers semblent avoir retenu l'empreinte des pas de Dieu.

Je me suis longtemps attardé dans la bibliothèque. Elle renferme une Bible illustrée de peintures du xve siècle, de vieux livres curieux, des bahuts, des dressoirs, des armoires d'un

travail délicat, des porcelaines de Saxe et de Chine très-rares. Ce qu'il y a de plus précieux dans cette pièce, sorte de musée gothique, ce sont les portraits des d'Erlach. Ils expriment, quelques-uns la finesse et l'intelligence, presque tous, l'énergie et l'audace.

J'ai évoqué le grand homme de cette maison patricienne et nationale. Ce grand homme, dont le portrait n'est pas à Spiez et qui m'a tant absorbé, est Rodolphe d'Erlach, le vainqueur de Laupen, le fils d'Ulric d'Erlach, le vainqueur de Donnerbühl.

Rodolphe d'Erlach, ce héros né d'un héros, vivait habituellement dans son manoir de Reichenbach. Il avait assisté à six batailles et à plus de trente combats ou siéges de villes. Partout il s'était distingué entre les meilleurs. Il avait le génie d'un grand capitaine et l'âme d'un grand citoyen. Sa réputation personnelle accroissait encore le prestige de son nom.

Or, c'était en 1339. La commune libre de Berne avait refusé de reconnaître Louis de Bavière et d'autoriser la monnaie que le comte de Kiburg frappait avec privilége de cet empereur. La haute noblesse s'enflamma. Le comte de Ki-

burg lui avait communiqué son ressentiment contre une cité superbe, dont l'orgueil et la prospérité déplaisaient à toute l'aristocratie helvétique. Les comtes de Neuchâtel, de Thun, de Gruyères, d'Aarberg et de Nidau, les évêques de Sion, de Lausanne, de Bâle, s'unirent avec le comte de Kiburg et les Fribourgeois, dans le dessein d'anéantir Berne et de n'y pas laisser pierre sur pierre. L'armée de cette ligue formidable comptait, au mois de juin, sept cents seigneurs couronnés, douze cents chevaliers cuirassés, quinze mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie. Ils assiégèrent d'abord Laupen, où l'ancien avoyer, Jean de Bubenberg, s'était retranché courageusement avec une garnison de six cents hommes.

Résisterait-il longtemps? Rien de plus douteux. Les ennemis d'ailleurs n'étaient qu'à une journée de Berne. Ils pouvaient apparaître d'un instant à l'autre. La ville était consternée. Les marchands et le peuple s'attroupaient sous les arcades, devant les boutiques. Les femmes gémissaient à leur foyer. Les vieillards avouaient que jamais Berne n'avait été menacée d'une telle ruine.

Tout à coup une rumeur parcourut la ville,

de maison en maison, et pénétra jusqu'à la salle des séances, où les magistrats délibéraient avec anxiété sur les affaires publiques. Ils allèrent aux informations et ils reçurent eux-mêmes la commotion électrique. Ils aperçurent Rodolphe d'Erlach à cheval et en armes. Il venait de Reichenbach, calme et résolu, s'offrir comme volontaire dans le péril universel. Il avait l'attitude mâle, l'éclair des héros dans les yeux, et, sur le front, le signe qui marque les hommes des dangers suprêmes. Il avait débouché dans la grande rue, lentement, au pas de son cheval, lorsqu'il est entouré, fêté, applaudi. Les bourgeois se découvrent; des fenêtres, les jeunes filles agitent leurs mouchoirs; les artisans s'approchent de lui et touchent ses vêtements, ses bottes, ses éperons. Les vétérans passent leurs mains dans la crinière de son cheval. Ils lui rappellent son père, le vainqueur de Donnerbühl. Rodolphe d'Erlach, ému de cet élan, y répond par des saluts et des sourires. Il continue son chemin vers le palais du gouvernement. Il y est accueilli avec enthousiasme et nommé général en chef par l'acclamation unanime du conseil et des citoyens. Rodolphe d'Erlach accepte

l'honneur qu'on lui décerne. Il remonte sur son cheval que le peuple gardait. Les troupes de la République se composaient de quatre mille Bernois, de neuf cents soldats de Schwitz, d'Uri, d'Unterwalden, de trois cent quatre-vingts hommes, soit de Hasli, soit de Soleure. Rodolphe d'Erlach harangue cette faible armée. Il lui fait distribuer des vivres, de l'argent, et lui ordonne un repos de quelques heures. Il part à minuit et demi pour Laupen. Il va de rang en rang, parle à l'un, à l'autre, et dit à tous : « Mes compagnons, c'est par nous aujourd'hui que Berne sera perdue ou sauvée. » Il dit encore : « Je tiendrai la bannière de la ville ; suivez-la, car avec l'aide de Dieu, je la porterai en avant. »

Il était midi, lorsque d'Erlach et son armée arrivèrent sur la colline de Bramberg, à quelques minutes des nobles confédérés. Pendant que les chevaux soufflent et que les soldats respirent un peu, Rodolphe d'Erlach prend toutes ses mesures en général expérimenté. Quand il a tout disposé à son gré, il commande la charge. Les frondeurs bernois engagent l'action. Les chariots remplis de pâtres belliqueux se précipitent du haut de la colline et fondent sur l'en-

nemi. D'Erlach devance ses bataillons. Il secoue puissamment la bannière de Berne. Il attaque avec furie les confédérés qui se défendent avec vigueur. La mêlée est atroce. Il y eut un moment plein de perplexité. Une partie de l'arrière-garde bernoise, cédant à une peur soudaine, recule. De son coup d'œil d'aigle, d'Erlach a vu la panique. Il la conjure aussitôt. — « Mes compagnons, s'écrie-t-il, la victoire est à nous ! les lâches nous ont quittés. Il n'y a plus ici que les braves ! » Et se lançant de nouveau, il renverse tout devant lui. Les nobles confédérés abandonnèrent le champ de bataille, laissant parmi les morts tous les Fribourgeois avec leur avoyer, le duc Jean de Savoie, les comtes de Nidau, de Kiburg, de Gruyères, quatre-vingts chevaliers, trois mille hommes d'infanterie, et quinze cents cavaliers. Le carnage était horrible.

Rodolphe d'Erlach tomba le premier à genoux et tous ses soldats l'imitèrent. Il remercia pieusement le Dieu juste, et, se relevant, il conduisit sa petite armée à Berne, où l'on sema de roses et de lis les rues qu'elle traversa. D'Erlach refusa toute récompense personnelle, il déposa son commandement et se retira en son château de

Reichenbach, où, avec la simplicité d'un vrai grand homme, il se remit à cultiver les terres paternelles.

C'est là que le Cincinnatus helvétique s'abrita jusqu'à la vieillesse, vénéré de sa patrie, adoré de sa famille. Malheureusement, il y avait introduit Rudenz d'Unterwalden auquel il avait accordé sa fille. Un jour, le gendre féroce entra violemment en discussion, puis en querelle avec son magnanime beau-père, au sujet de la dot promise. Et comme Rodolphe d'Erlach, qui avait assisté à de bien autres luttes, restait froid, dédaigneux devant la colère irrespectueuse de Rudenz, l'insensé dépendit l'épée de Laupen, accrochée au mur, et l'enfonça dans la poitrine du héros en cheveux blancs. D'Erlach s'affaissa sur lui-même, baigné dans son sang. Le parricide sentit alors l'énormité de son crime. Ses cheveux se dressèrent comme des serpents sur sa tête, et, dans l'égarement du remords, il s'enfuit. Les serviteurs s'écartèrent d'épouvante. Les chiens seuls de Rodolphe d'Erlach poursuivirent l'assassin. On ne le revit plus. L'histoire s'arrête là; mais la tradition raconte qu'échappé aux chiens dans les gorges des montagnes, Rudenz

ne put éviter les ours. Ces animaux, amis de Berne et des héros de Berne, assaillirent Rudenz, l'emportèrent dans leurs antres et vengèrent Rodolphe d'Erlach, en déchirant de leurs griffes impitoyables son meurtrier.

Tels sont les souvenirs qu'éveillait en moi le vainqueur de Laupen, dans la bibliothèque du château de Spiez.

Ce grand homme est deux fois sacré par la gloire et par l'infortune. Sa fin tragique ajoute au saisissement. Par un étrange hasard, son portrait, qui n'est pas ici, mais que je me rappelle si bien, ressemble au masque sinistre du Dante. C'est un Dante guerrier, un Dante, non de la lyre, mais de l'épée, un Dante plus sauvage encore que celui qui était revenu de l'Enfer.

Nous avons redescendu de la bibliothèque sur la terrasse, puis sur une seconde terrrasse, et nous avons regagné, par les jardins, notre barque. Nous avons doublé le promontoire et nous avons plongé nos mains dans les eaux bleues, près des rochers, à l'endroit où un jeune couple de la maison d'Erlach sombra, pendant une promenade, jusqu'au fond du lac, le matin même de la bénédiction nuptiale.

Spiez est le château de l'histoire; c'est aussi le château des légendes, le château des Mille et une Nuits du Nord. De toutes les demeures des hommes et des rois qu'il m'a été donné de voir, aucune n'a autant parlé à mon imagination.

CHAPITRE IV

La vallée de Lauterbrünnen, le Staubbach. — Le Niesen, les Alpes, un Salluste. Neuhaus, Unterseen, Interlachen. Le lac de Brienz, le Giessbach. — Le Simmenthal, Weissenburg.

Seebühl, 28 juillet 1856.

J'ai passé toute ma journée au bord du lac de Thun.

Il a bouillonné, dès l'aube, comme de l'argent en fusion, sous le vent qui soufflait d'Interlachen.

Vers trois heures de l'après-midi, le vent est tombé et le lac est devenu d'opale liquide, traversé çà et là de longues bandes violettes.

Le soir, il était à la fois d'un rose diaphane à l'occident et partout ailleurs d'une blancheur mate. Il avait simultanément les deux couleurs successives des glaciers, lorsque le soleil se couche et lorsqu'il est couché.

Mon attention a été distraite un instant par le vol d'un immense oiseau qui venait d'un pli du Stockhorn. Une troupe de grands corbeaux des Alpes s'est dispersée avec des croassements de détresse. L'oiseau de proie était un aigle. Il s'est abattu dans les sapins du promontoire de Spiez, à trente pas de moi. L'aigle et les arbres sombres se confondaient presque. Je les distinguais pourtant à l'aide de ma lunette. Tout à coup, ce brigand des airs et des eaux s'est élancé des sapins sur le lac. Il y a plongé ses serres et il a saisi un poisson qu'il a emporté, de crevasse en crevasse, dans les profondeurs du Stockhorn.

Je revenais d'Oberhofen. En passant au rez-de-chaussée de notre maison de Seebühl, je suis entré à la cuisine, pour allumer ma cigarette.

Tout était en mouvement et en feu. Le petit domestique embrasait le four en y jetant des branches de sapin et des genêts qui flambaient et fumaient comme dans une gueule de monstre.

La cuisinière pétrissait sa pâte et nous préparait des gâteaux feuilletés excellents.

Elsi, debout devant la cheminée, près d'une

cuve de cuivre où fondaient trente livres de beurre, me disait : « — Monsieur, le beurre frais ne vaut pas celui-ci pour la friture. Voici le moment périlleux. Si je ne surveillais pas, comme je fais, la cuve, ce bon beurre se répandrait sur le carreau. Ce serait une grande perte. » — « C'est bien, Elsi, répondis-je, ne vous laissez pas distraire. » Puis j'allumai ma cigarette et j'allai sur un banc du jardin, où Gérald songeait, en face de la Blümlisalp.

Le ciel était radieux. Pas un nuage ne nous offusquait. Ma femme, notre amie, Gérald et moi, nous avons été chercher le bateau à Thun, afin de visiter la vallée de Lauterbrünnen, l'une des plus belles de la Suisse.

Nous sommes partis du port de Bellevue. Nous avons examiné successivement les châteaux de Rougemont, d'Oberhofen, de Spiez, les montagnes de la rive droite et de la rive gauche, le tertre alpestre accroupi comme un sphinx gigantesque, à l'entrée du Simmenthal, la Kander, cette rivière qui s'écoule de la vallée de Frutigen et dont l'embouchure est si ravagée. Nous avons

remarqué la cascade de saint Béat qui blanchit, en tombant de sa grotte dans le lac.

Après avoir débarqué à Neuhaus et loué une calèche à quatre places, nous atteignîmes Unterseen, Interlachen, Matten, et la vallée de Lauterbrünnen dont le nom signifie : Claires Fontaines.

Nous avons suivi le torrent de la Lütschine qui se précipite des glaciers au lac de Brienz. Ce torrent, débordé par la fonte des frimas, écumait et rugissait entre les rochers qui obstruent son lit. Le cours de la Lütschine entraînait des flocons de neige et de boue, et les mêlait effroyablement, comme le vent d'orage enroule les crinières d'une troupe d'hyènes. C'est la même couleur grisâtre. La Lütschine est une bête féroce des Alpes. Elle déchire ses rives, elle mord, elle étreint, elle engloutit. On dirait qu'elle bondit après une proie, tant ses flots sont rapides et sauvages!

Nous avons côtoyé le torrent entre deux murs gigantesques de monts superposés sur des monts.

Nous nous sommes assis sur un bloc de granit, à l'embranchement de la vallée de

Grindelwald et de la vallée de Lauterbrünnen.

De là, on aperçoit la Lütschine noire qui descend de Grindelwald et du Wetterhorn resplendissant, avant de se déverser dans la Lütschine blanche qui ruisselle de Lauterbrünnen et s'enfle d'escarpement en escarpement, comme une avalanche liquide. Le confluent des deux Lütschine est un tumulte, d'où jaillissent des étincelles de bruit et de feu, sous les rayons du midi.

Nous avons repris le chemin de Lauterbrünnen, le long de la Lütschine blanche, entre des parois boisées ou nues, peuplées d'aires d'aigles. Les parois sont, à droite, l'Abendberg et le Morgenberghorn, et, à gauche, le Breitlauinen et le Gumihorn, des monts de plus de sept mille pieds. Nous sommes arrivés à la Hunnenfluh, tour indescriptible dont l'amplitude énorme s'arrondit jusque dans les nues. Cette tour emprunte son nom des Huns, pendant l'invasion desquels les indigènes se réfugièrent sur cette forteresse bâtie par le grand ouvrier des mondes. Toutes les tours, toutes les tourelles, tous les châteaux du moyen âge, réduits en décombres et accumulés dans cet espace, n'iraient pas au quart de cette tour

qui n'a pas été, il est vrai, construite de main d'homme.

Nous avons pénétré jusqu'à Lauterbrünnen, puis jusqu'au Staubbach, les pieds dans les fleurs et dans les parfums, au milieu des prés, des torrents, et des cascades.

Les chalets des pacages s'élevaient modestement sur les croupes des monts. Lauterbrünnen est un mélange de rustique et de divin. Le divin domine et nous absorbait. Dieu était dans la vallée, dans les montagnes et dans nos cœurs.

Nous étions entre la Jungfrau et le Staubbach.

Le Staubbah est une cascade à deux jets qui se rejoignent, et qui forment un fleuve de poussière humide, un fleuve aérien dont le cours, de haut en bas, a plus de neuf cents pieds. Ce fleuve n'était qu'un ruisseau devant l'incommensurable montagne de la Jungfrau, que nous embrassions des yeux avec étonnement. La Jungfrau, c'est, au milieu, une mer de glace, et, dans toutes les directions, ce sont des caps, des sommets, des rivières de glace. Tout était glace et lumière, à ses flancs, à ses arêtes, à son front. Le soleil éclairait la Jungfrau d'un incendie qui se prolongeait au fond de la vallée de

Lauterbrünnen, sur les glaciers du Breithorn, lesquels s'élançaient, ici et là, auprès et au loin, dans les rayons et dans l'azur.

Pendant que nous nous anéantissions devant ce spectacle vraiment religieux, le cor des Alpes sonnait ses fanfares et le tonnerre éclatait. Le tonnerre surmontait les notes du cor et roulait d'échos en échos, avec un fracas épouvantable, à travers les montagnes et les glaciers. Une ondée, plutôt qu'une pluie, nous contraignit à nous réfugier dans la cabane d'un pâtre. Après une demi-heure nous sortîmes. Un prodigieux arc-en-ciel s'était ajouté à toutes les magnificences de la nature. Il partait d'un des pics de la Jungfrau, la corne d'argent, et il aboutissait à la cascade du Staubbach, qu'il teignait de ses nuances magiques. La cascade n'était plus une poussière d'eau, c'était une poussière de couleurs.

Je n'avais pas encore éprouvé à une telle puissance, la volupté et comme le foudroiement du beau.

Le débordement des eaux sous une trombe de pluie, nous barra le chemin du bateau à vapeur. Les ruisseaux étaient devenus des rivières. Nous fûmes obligés de garder notre calèche qui avait

été hermétiquement fermée et de gagner Seebühl par la rive gauche du lac.

◇

De cinq heures à huit heures du matin, j'ai gravi l'une des croupes du Niesen. Je suis tout en nage. Je m'enveloppe de mon manteau et je me couche sur l'herbe courte d'un pacage.

L'Eiger, le Mœnch, la Jungfrau et la Blümlisalp sont devant moi. Ils m'apparaissent d'une blancheur pure. Nuls brouillards ne s'interposent entre nous. Je ne comprends pas qu'on accuse les glaciers de monotonie. La lumière les modifie sans cesse, en se jouant, de l'aurore au crépuscule. La lumière fait la variété des montagnes, comme le mouvement fait la variété de la mer.

Il faudrait tout juger du haut des Alpes. De la cime de ces augustes monts, il ne reste debout que l'amour, l'amitié, la poésie, la philosophie et la théologie de l'esprit, non des textes.

Sur ce faîte, je suis entre mes amis de la terre et mes amis du ciel, aux limites du temps et de l'éternité. Momentanément séparés, ces amis sont partout en vous, ô mon Dieu, et je les re-

trouverai, ceux d'en haut aussi sûrement que ceux d'en bas.

J'ai toujours cru à l'immortalité. J'y crois de plus en plus. Hier, quand les montagnes étaient dans les brouillards, elles semblaient n'être pas. Sans la confiance de la mémoire, on aurait pu les nier. Eh bien, il y a aussi une confiance du pressentiment, et le monde futur est comme les Alpes. Il subsiste, quoique caché, pendant la vie. Dès que la mort arrache les voiles, ce monde de l'avenir resplendit. J'affirme donc l'immortalité de l'âme. Je la vois sous ses mystères.

Ce que j'ai aperçu chaque jour de la Suisse, m'a fait songer à ce que je n'en aperçois pas.

La Suisse est encadrée à l'occident et au nord, du lac de Genève au lac de Constance, par le Jura; et, du lac de Constance au lac de Genève, à l'orient et au midi, elle est dominée par les Alpes.

Les Alpes ne bornent pas seulement la Suisse, à la pittoresque façon du Jura, elles l'illustrent, elles l'envahissent, elles y poussent leurs sommets, leurs aiguilles, leurs dômes, leurs gla-

ciers. La Suisse est l'efflorescence des Alpes. Nées à l'embouchure du Rhône, elles attachent fortement leurs nœuds à la France, puis s'emmêlent, se démêlent, se dressent, s'épanouissent, se combinent en mille inflexions capricieuses, en mille formes gigantesques, le long de l'Italie septentrionale, du Tyrol, de la Suisse, la patrie de leur fécondité, de leur triomphante grandeur, d'où elles continuent à regret leur chaîne, qu'elles abaissent peu à peu jusque dans la Hongrie, où elles expirent en collines.

C'est la Suisse qui est l'oasis de l'univers, et c'est l'Oberland qui est l'oasis de la Suisse. Je me suis recueilli avec de profondes délices dans ce pays de torrents et de cascades, de lacs, de montagnes et d'échos sublimes, dans ce pays qui, dès le premier regard, allume la prière au cœur le plus froid et qui rendrait l'athéisme même religieux.

-◇-

Le temps était bien beau. Cependant nous n'avons pas fait d'excursion aujourd'hui. Nous nous sommes reposés, notre amie, ma femme, Gérald et moi.

Nous avons déjeuné sur la terrasse de Seebühl, des œufs, du lait, et de la crème du Stockhorn. Nous avons dîné, sur la terrasse encore, des truites du torrent voisin et de légumes de Hilterfingen. Nous avions du vin du Rhin, du café de Constantinople et du meilleur tabac d'Orient. Nous avons bu de ce café et nous avons fumé, Gérald et moi, des cigarettes de ce tabac.

Elsi tournait autour de la table chargée de fruits et de gâteaux. Elle veillait à tout, attentive à renouveler le café et à offrir la corbeille de cigarettes.

Un feu de sapin que des pêcheurs, pour se sécher, attisaient près de notre cap, nous envoyait en spirale une senteur de résine brûlée. Nous la respirions, entre deux bouffées, tout en causant, et nous entendions parmi les lointains du Schwœndi, le tintement des clochettes que les vaches secouaient dans le vent.

Les montagnes s'élevaient jusqu'aux glaciers, et les glaciers, jusqu'au firmament. Ils se sont enflammés, au soleil couchant, puis ils ont blanchi, au soleil couché, et ont passé insensiblement d'une teinte de pourpre rose à une teinte de

neige mate. Le lac s'est ému légèrement au souffle du soir et a déferlé avec amour sur la grève embaumée de lis. Il était d'un lilas clair à nos pieds, et, au delà, d'un vert d'émeraude. Il pâlissait dans l'anse de la Chartreuse, où il était à l'abri des bourrasques, et où il ressemblait à un miroir limpide. Six barques de pêcheurs, parties de Hilterfingen et d'Oberhofen, sillonnaient l'eau en sens contraires. Les grands corbeaux des Alpes volaient des cerisiers et décrivaient des cercles autour des voiles qui étaient arborées aux trois barques de Hilterfingen. Les merles chantaient dans la vigne et dans les haies de mûriers.



Gérald m'a montré un Salluste annoté en français de la main de Jean de Muller. J'ai remarqué ces mots écrits et signés par l'historien moderne sur la première page blanche de l'historien antique :

« N'oublions jamais le siècle de Guillaume Tell. »

Ce siècle, le quatorzième, est, en effet, pour les Suisses, l'ère de l'affranchissement. C'est la

date de leur nom, qu'ils prirent du nom vaillant de Schwyz.

Le château de Habsburg, nid d'aigle de la maison d'Autriche, était situé en Argovie. Lorsqu'en 1290, le duc Rodolphe fut appelé par les princes d'Allemagne à l'empire, ce fut une fête dans toute la Suisse. Les villes et les villages des plaines et des montagnes le regardaient comme un compatriote et un ami. Les magistrats allèrent le complimenter, lui et la duchesse sa femme.

Tous briguaient d'être sous la suzeraineté de l'empereur Rodolphe. Cette suzeraineté délivrait les communes de la suzeraineté plus proche et plus tyrannique, soit des seigneurs, soit des évêques, soit des abbés.

Les choses se passèrent bien, tant que vécut Rodolphe de Habsburg. Mais ses successeurs ne suivirent pas ses plans généreux. Ils soutinrent la noblesse et le clergé contre la bourgeoisie et contre le peuple. Les aïeux de ces souverains cupides qui oppriment si insolemment l'Italie du XIXe siècle, voulurent, au XIVe, faire de la Suisse un fief autrichien.

De là, des résistances magnanimes. De là, ces

ligues héroïques des cantons contre les seigneurs, les évêques et l'Autriche. Les Suisses conquirent alors toutes les libertés qu'ils n'achetèrent pas des oppresseurs.

Jean de Muller avait donc raison de rappeler ses compatriotes et lui-même au culte du XIVe siècle. C'est le grand siècle de la Suisse, le siècle des grands hommes, des grandes actions, l'âge d'or de l'indépendance, des institutions et de la démocratie helvétiques. Tout ce qui s'est accompli depuis, découle de ces hautes origines, comme le Rhin du Saint-Gothard.

⟡

Elsi regardait, de la terrasse de Seebühl, le lac dont elle a été l'une des batelières, et dont elle distingue ou devine toutes les barques, tous les pêcheurs.

Au moment où je survenais, le vent a soufflé. Il a dénoué les cheveux d'Elsi sur ses épaules. Elle a été enveloppée de ce voile mobile, semblable à des ailes de cygne noir, et elle s'est enfuie à mon approche.

Comme je m'éloignais, afin de ne pas effaroucher la jeune fille, j'ai reconnu, au détour d'une

allée, dans les arbres, la maîtresse d'Elsi, notre amie, qui donnait et qui donnait encore à une vieille femme, vêtements, linge, pain et argent. J'ai respecté cette pudeur de l'aumône et je suis rentré.

Ma femme dessinait au coin de la galerie. J'ai pénétré jusqu'au salon où Gérald jouait sur le piano quelques ranz-des-vaches. Je me suis assis sur un canapé et j'ai écouté avec enivrement cette musique naïvement pathétique.

◇

Seebühl, 2 août 1856.

Nous avons tous été debout avant l'aube. Nous étions bien tristes de nous séparer. Gérald est parti pour les bains de Weissenburg, dans le Simmenthal, où il séjournera trois semaines. Ma femme, notre amie et moi, nous sommes partis, à notre tour, en bateau par le lac de Thun.

La chaleur était extrême. Nous nous sentions entre deux abîmes, sur un lac de sept cents pieds de profondeur, et sous des montagnes de douze, de treize mille pieds d'élévation.

Nous avons débarqué à Neuhaus, traversé

Interseen, dîné et couché à Interlachen, dans un hôtel qui fait face à la Jungfrau.

⟡

Nous nous sommes réveillés à l'aurore, dont les feux étincelaient sur les neiges.

Nous avons loué, comme hier, un bateau de pêcheur.

Nous nous sommes promenés sous les grands arbres de la chaussée d'Hœheweg. Nous avons marché à travers cette merveilleuse plaine d'Interlachen, ciel terrestre, où nous nous serions arrêtés pour toujours, si l'homme pouvait s'arrêter ici-bas.

Nous avons erré jusqu'au mont Harder, le mont qui s'isole avec tant de grâce à la pointe du lac de Thun, près de Neuhaus. Nous sommes revenus de ce beau mont Harder au lac de Brienz.

Nous nous y sommes embarqués sur notre bateau, pareil au bateau du lac de Thun. Cette fois, les monts sont moins hauts sur nos têtes, mais le lac est plus creux sous les frêles planches qui nous portent. Il a dix-huit cents pieds de fond. Sa largeur est celle d'un vaste

fleuve : de quarante à quarante-cinq mètres environ. Il a trois lieues de longueur.

Nous avons visité l'île de Bœningen, les promontoires d'Iseltwald, de Ried, d'Erschwend.

Le lac est encadré au midi et au nord par des montagnes moins gigantesquement belles, mais plus agrestes que les montagnes du lac de Thun. Ces montagnes de Brienz s'élèvent en pentes rapides, coupées de rochers, entremêlées de pâturages et de forêts. Des tours couronnées d'arbres en achèvent les sommets dans le bleu du firmament.

Nous avons rasé des rives charmantes ou sauvages. La couleur du lac a été changeante. Au moment où nous touchions Brienz, cette couleur était bitumineuse. Rien n'était admirable comme les prés des bords dans leurs reflets. Ces prés, d'un vert jaune, teignaient d'or les eaux noirâtres. Nous avons continué notre course jusqu'à Kienholz, d'où nous avons ramé vers le Giessbach.

A cet instant le lac était du plus magnifique bleu de ciel. Nous avons sauté sur la petite plage et gravi la montagne de Schwarzhorn.

Le Giessbach sort des lacs aériens de Hagen

et de Hexen. Il tombe par une échancrure du Schwarzhorn, en quatorze chutes jusqu'au lac. J'ai compté ces chutes; je les ai comptées successivement, de la dernière à la première. Je les ai admirées d'en bas et d'en haut. Je les ai contemplées plusieurs heures à la plate-forme de l'hôtel, où est la plus belle vue d'ensemble.

Le torrent descend de la cime du Schwarzhorn, se brise et renaît en gerbes de plus en plus jaillissantes. Les sapins qui s'élancent lyriquement des deux côtés des quatorze cascades, semblent célébrer cette gloire des eaux en strophes végétales. Elles roulent ces eaux de plusieurs milliers de pieds. Tantôt c'est une crinière immense qui se hérisse et qui se déploie en blanchissant, tantôt c'est une poussière d'écume, tantôt une rivière de perles, tantôt un fleuve de rayons de lumière et de vagues d'argent, qui se précipite en cascades pluvieuses dans un lac devenu de turquoise.

Le Giessbach est l'un des miracles de ce grand pays. Par une sollicitude pieusement patriotique, les Suisses ont nommé toutes les chutes du torrent du nom de leurs plus chers héros, comme pour mieux consacrer ces noms, en

les faisant participer à la durée de la nature.

Nous sommes retournés à Interlachen. Le lac a été de turquoise jusqu'au port. Nous avons été heureux de retrouver nos lits, d'où nous apercevions, au clair de lune, la Jungfrau par nos fenêtres ouvertes. Nous nous sommes endormis à la douce réverbération des glaciers.

◇

Ma femme et notre amie sont reparties pour Seebühl. Gérald est aux bains de Weissenburg, que sa santé lui rend nécessaires.

Moi, je suis resté à Interlachen où m'a rejoint un de mes amis de Lausanne. Non content de nous inviter par lettres, ma femme et moi, il est venu nous prier en personne et nous offrir sa maison du canton de Vaud. C'est un homme né pour le dévouement. Il se nomme Selbor. Il a épousé une aimable jeune fille digne de lui par le cœur et dont la voix est un talent. J'ai connu Selbor à Paris. Il est créole et portugais.

Il a choisi un appartement dans mon hôtel, à Interlachen. La Jungfrau règne là sur les hautes montagnes. Elle domine les lacs de Thun et de

Brienz, les forêts, les cavernes, les cascades, les glaciers. Interlachen est le centre de toutes ces magnificences de la création. Ce village riant et sublime, dont les chalets ont pour habitants des curieux, des artistes, des savants, des grandes dames et des dandys, est le plus européen, le plus illustre des villages.

⟡

Moi et Selbor, nous courions des bois aux sommets et des sommets à la plaine.

J'ai trouvé, dans un cabinet littéraire d'Interlachen, plusieurs exemplaires de mon histoire de *Marie Stuart*. Un Anglais, qui l'avait lue, s'est lié avec moi tout à coup, sur mon nom. Quoique un peu bizarre, il a été fort empressé. Il a voulu me communiquer tous les autographes qu'il possède. Il en a de Byron, de Milton, de Voltaire, de Chatam, de Rousseau, de Bacon et de Walter Scott. J'en ai remarqué un de Haller. J'ai copié cette phra[illegible] lettre du grand naturaliste.

La f[illegible]ach est la plus patriotique [illegible]lier Rodolphe d'Erlach. [illegible] était l'un des plus [illegible]oyen âge. »

Mon nouvel ami m'a engagé à écrire l'histoire de ce héros, Rodolphe d'Erlach.

J'avais bien l'intention de continuer ici une autre histoire, l'histoire de la liberté de conscience; mais le puissant génie du lieu, *Genius loci*, s'est emparé de moi. Il m'entraîne loin des hommes, loin des livres, dans la brise des lacs, dans l'intimité des vallées, au fond des grottes de cristal, et vers les neiges éternelles.

<>

Selbor m'a présenté un jeune homme, M. de Benadon qui est son allié et qu'il a rencontré, par hasard, sous les noyers d'Interlachen. Ce jeune homme est fort spirituel. La veille, il avait gagné au jeu vingt mille francs. Il nous conta gaiement toutes les péripéties de sa soirée. Il perdait, à minuit, dix mille francs; à deux heures, il les avait regagnés. A quatre heures, il sortait du tripot avec vingt mille francs, au delà des dix mille qu'il avait, en y entrant.

— C'est bien, lui dis-je, mais demain vous nous annoncerez peut-être que vous n'avez plus rien de vos trente mille francs. — Alors, me ré-

pondit-il, il me resterait cinq cents francs, et je suis d'une famille où l'on se relève d'une catastrophe, où l'on crée un capital de plus de trois cent mille francs, avec une prise de tabac.

— Comment cela? dis-je en souriant. — Le voici, reprit-il : depuis Henri IV, nous sommes tous joueurs de père en fils, et cependant nous n'avons jamais aliéné la terre de notre nom. Notre étoile nous a sauvés.

— Vous avez donc aussi une étoile?

— Oui, certainement et vous allez en juger :

Mon grand-père, Charles de Benadon, émigra, l'un des premiers de sa province de Bretagne. Il était à Bade en 1798. Il avait une somme de six mille francs. Il la perdit jusqu'au dernier liard.

En ce temps-là, il y avait à Bade un double jeu dans une même maison. Le peuple jouait au rez-de-chaussée dans une sorte de bouge, sur la cour; les nobles jouaient au second, dans de vastes salons sur la rue. C'est au second que mon grand-père avait perdu ses six mille francs effectifs, et de plus, douze mille francs qu'il avait empruntés. Sa bourse et son crédit étaient épuisés à la fois. Il était assis tristement et de

mauvaise humeur. Ne pouvant jouer lui-même, il regardait jouer les autres.

Un officier autrichien qui avait oublié sa boîte, s'interrompt de son jeu et demande à mon grand-père une prise de tabac. — « Non, monsieur, dit mon grand-père, je ne donne rien. Si vous voulez une prise de mon tabac, vous l'achèterez. »

Le contraste de cette proposition avec le caractère prodigue de mon grand-père, amusa l'officier, qui répondit : — « Ah ! monsieur de Benadon, vous êtes en veine aujourd'hui. Combien la vendez-vous votre prise de tabac? — Dix kreutzers, monsieur. » L'Allemand, qui croyait se prêter à une plaisanterie, compta les kreutzers et huma sa prise de tabac.

Mon grand-père, après les éclats de rire provoqués par ce qu'on appelait son originalité, descend à la salle du peuple. Il joue prudemment, habilement, avec ses dix kreutzers. Il gagne peu à peu quarante francs.

Il remonte dans le salon des gentilshommes. Il joue toute la nuit. La fortune le favorise. Il gagne, il gagne encore, il gagne toujours, redoublant sans cesse ses mises et raflant tout. A

six heures du matin, il était possesseur de trois cent vingt-cinq mille francs.

Mon grand-père envoya cinq mille francs pour les pauvres aux magistrats de Bade. Il distribua vingt mille francs aux émigrés nécessiteux de ses amis, et ce qui restait, il le joua dans un flux et reflux perpétuel de perte et de gain. Il joua jusqu'à la fin, soit à l'étranger, soit en France. A quatre-vingt-six ans, il me conta l'histoire de sa prise de tabac. Il allait à la chasse, dans cet âge avancé, cinq heures par jour; il rentrait, se rasait, s'habillait, dînait, allait le soir chez sa maîtresse, jouait et vivait heureux.

Il jouait avec moi adolescent, sur son lit, le soir même de sa mort. Il remarqua en badinant, que j'avais des dispositions. Il en fit compliment à ma mère, et s'adressant à moi, il ajouta : — » Mon enfant, ne te laisse abattre en aucune circonstance. Souviens-toi de la prise de tabac de ton grand-père. » Ce furent les dernières paroles que j'entendis de lui.

— Vous le voyez, monsieur, reprit le jeune Benadon, j'ai des traditions excellentes. Elles m'ont bien inspiré jusqu'à présent.

— Ce serait à merveille, répondis-je, si la vie

n'était qu'une facétie. Telle qu'elle est malheureusement, je pense que monsieur votre grand-père aurait tout aussi bien fait de vous léguer d'autres exemples et d'autres maximes. Il a une excuse néanmoins : Il était émigré.

◇

Nous nous sommes décidés, Selbor et moi, à quitter Interlachen pour le Simmenthal et Weissenburg, en passant par Seebühl, où ma femme et notre amie nous attendaient.

Notre but était de demeurer près d'elles une semaine, et, à Weissenburg une autre semaine avec Gérald. Nous le ramènerions ensuite à Seebühl. Je me réjouissais de pénétrer bientôt dans le Simmenthal dont la façade sur le lac de Thun est si majestueuse.

◇

Seebühl, même après Interlachen, a été un bonheur pour nous. Les jours s'y sont écoulés comme des minutes.

Le 14 août, nous sommes partis pour le Simmenthal. Ma femme et notre amie nous ont accompagnés jusqu'à Hilterfingen. Là, nous nous

sommes jetés, Selbor et moi, dans une barque. Nous avons ramé jusqu'à l'embouchure de la Kander, grossie des eaux de la Simme. Nous avons percé dans la vallée, entre le cône vert-sombre du Niesen et la chaîne crénelée du Stockhorn, qui ne m'attirait pas moins que le Simmenthal. Il est gardé à son seuil, le Simmenthal, par un autre mont gigantesquement accroupi comme un sphinx, et dont la Kander lèche les griffes de granit.

Nous n'avons loué une voiture qu'à Brodhaüsi, où les parois abruptes de la Simmenflüh se dressent entre le Niesen et le Stockhorn.

De ce défilé monumental, la vallée s'est ouverte un peu plus.

Nous avons remonté la Simme, et sa vallée, l'une des plus belles de l'Oberland Bernois. Cette vallée a treize lieues. Nous avons dépassé Erlenbach, Weissenburg. Nous avons parcouru le Simmenthal entier.

L'aspect de cette grande vallée est rustique et charmant. Elle est très-fertile. Toutes les maisons, soit les maisons isolées, soit les maisons des villages, sont de bois. Elles sont entourées de fontaines, de jardins, de vergers, de pâturages,

le long des rives de la Simme, entre des monts qui ressemblent parfois à d'énormes baleines de l'air. Presque partout, et singulièrement à Erlenbach, les chalets sont enduits, à l'extérieur, d'écailles de sapin et ciselés aux fenêtres. Les provisions de chauffage de la famille sont empilées artistement sous les balcons. Les vignes montent d'étage en étage. Les roses, les œillets, les jasmins, les giroflées, les coquelicots, les capucines, pendent des galeries et flottent légèrement aux brises du Simmenthal. Cette vallée serait une Arcadie à souhait pour des dieux pasteurs. L'Arcadie grecque n'est rien auprès; elle est insuffisante même aux hommes.

Weissenburg, 17 août 1856.

Nous nous sommes établis à Weissenburg. Gérald n'est qu'à une demi-heure du hameau, à la maison des bains neufs. Nous nous y sommes rendus par la gorge du Buntschibach. Cette gorge est très-pittoresque. Nous avons tourné avec le sentier au-dessus des pentes rapides semées de sapins qui plongent jusqu'au torrent de Buntschi. Ce torrent qui gronde au fond de ses rochers,

où il blanchit en cascades innombrables, est souvent d'une surprenante beauté. Il nous entraînait au fracas de ses chutes. Nous étions dans un vaste entonnoir où toutes sortes d'arbres résineux distillaient leur baume et répandaient leur odeur onctueuse. Là, trois monts ferment colossalement la gorge. Par un effet d'optique singulier, qui nous retenait au pied de ces murailles éternelles, l'un des monts, le dernier, luttait de hauteur avec le ciel. A ne consulter que les yeux, nous étions dans le doute. Nous avions besoin d'appeler à notre aide la logique, pour nous assurer que c'était le ciel qui dominait le mont.

Un pauvre ménétrier nous a indiqué la maison des bains neufs. Gérald s'y ennuyait au milieu de cent compagnons. Il regrettait Seebühl. J'ai demandé ce cher exilé. Il est accouru et nous nous sommes embrassés cordialement. Je lui ai appris que Selbor et moi nous logions au hameau de Weissenburg, et que nous lui consacrerions toutes nos journées jusqu'à son retour à Seebühl avec nous.

CHAPITRE V

Conversations.

◇

Nous avons tenu parole à Gérald et nous avons causé des heures entières, toute une semaine, dans les sentiers innombrables de Weissenburg. Nos interlocuteurs, à Selbor et à moi, ont été, tour à tour, soit Gérald lui-même, soit ses compagnons, les buveurs d'eau.

◇

Weissenburg, sous les sapins.

SELBOR.

Ce temps ressemble un peu à celui où le christianisme se leva sur le monde blasé et corrompu.

GÉRALD.

Le monde se régénéra par la rencontre du

christianisme et des Barbares, d'une idée jeune avec des races primitives. Nous entrevoyons une autre idée, mais où sont les instruments de cette idée? à moins qu'elle ne soit assez puissante, pour transformer l'homme ancien en un homme nouveau.

MOI.

Le miracle se fera. Malheureusement nous ne serons pas témoins, nous ne serons que prophètes.

◇

Weissenburg.

GÉRALD.

Il faut donc être pieux, à la manière de son portier.

UN JOURNALISTE BRETON.

Oui.

MOI.

Cependant, vous qui êtes un homme de pensée, vous approfondissez, vous étudiez l'Évangile.

UN JOURNALISTE BRETON.

Pour moi, je ne connais pas d'évangile; je

n'écoute que mon curé de village et je ne crois que le catéchisme. Voilà ma profession de foi.

GÉRALD.

Voudriez-vous donc nous réduire à cela?

UN JOURNALISTE BRETON.

Pourquoi pas? Nous sommes bien, nous, les très-humbles et très-obéissants serviteurs de l'Église.

MOI.

C'est possible, mais, avec de pareils principes, vous n'en serez ni les docteurs, ni les héros. Vous ne vous soucieriez pas beaucoup, non plus, d'en être les martyrs, pardonnez-moi ce soupçon.

Au lieu de sauver l'Église, vous la perdrez.

Une cause qui se méfie de la raison, une cause qui a peur de l'intelligence, n'aura pas l'avenir. — L'avenir appartiendra à l'intelligence et à la raison, dès que le sentiment s'y joignant passionnera la philosophie et la rendra religieuse.

Weissenburg.

SELBOR.

Tout le monde sait écrire aujourd'hui.

GÉRALD.

A l'exception de dix ou douze, je pense plutôt que personne ne sait écrire.

MOI.

Sans doute. Beaucoup ont une rédaction, mais bien peu ont un style.

◇

Weissenburg.

UN PAYSAGISTE FRANÇAIS.

Le général Habert, par Belloc, est une toile complétement réussie. Elle est digne du plus sincère et du plus ardent admirateur que Géricault ait jamais eu.

MOI.

Je suis entièrement de votre avis. J'aime le cheval, le cavalier et l'artiste. Il y a l'étincelle au sabot, l'écume au mors, l'éclair au sabre. Belloc peint avec son talent; tant d'autres peignent avec leur ambition ou avec leur cupidité!

◇

Weissenburg.

UN RÉFUGIÉ.

Robespierre est si grand par la volonté persé-

vérante, qu'il est l'un des trois hommes de la révolution française. Les deux autres sont Mirabeau et Napoléon.

MOI.

Je résiste ; c'est un envieux et un bourreau.

Weissenburg.

UN PAYSAGISTE FRANÇAIS.

Que Préault serait heureux avec nous, dans ces montagnes !

MOI.

Oui, mais ne comptons pas sur lui. C'est un artiste et un ami ; ce n'est point un voyageur.

UN PAYSAGISTE FRANÇAIS.

Il a imprimé à sa sculpture une vigoureuse originalité.

MOI.

Préault est un homme supérieur. Il a beaucoup plus travaillé que ses ennemis n'en conviennent. Son Christ, son tombeau de l'abbé de l'Épée, ses médaillons de bronze, son Marceau, son Ophélie, sa figure biblique et terrible du

cimetière juif : voilà des œuvres. Et ce ne sont pas les seules de Préault.

Son malheur est d'avoir infiniment d'esprit. On appuie sur ce beau défaut, pour lui refuser le reste, comme si, lorsqu'on est, à la façon de Préault, un grand statuaire, c'était un attentat d'être Chamfort par-dessus le marché !

◇

Weissenburg.

UN ITALIEN.

Généralement, dans le mariage, on aime de moins en moins. Le mariage serait-il donc fatal à l'amour ?

UNE DAME ALLEMANDE.

Mon expérience est contraire. Dans le mariage, j'ai aimé toujours de plus en plus. L'inconstance dans le mariage, prouve beaucoup contre nous ; elle ne prouve rien contre le mariage.

MOI.

Je le pense aussi. A quelques exceptions près, le mariage ne vaut pas moins, il vaut mieux que nous.

◇

Weissenburg.

MOI.

Mademoiselle de Lespinasse ressemble à ces roses de juin dont les couleurs sont vives, dont le parfum enivre et porte à la tête.

GÉRALD.

Et mademoiselle Aïssé à ces roses de Bengale moins odorantes, plus pâles et d'une grâce plus touchante.

Weissenburg.

UN ALLEMAND.

Socrate ne fut certainement pas coupable d'un amour contre nature. César et Frédéric de Prusse à la bonne heure.

MOI.

Je le crois. César était un dandy de génie, Frédéric un sophiste couronné. Ils ne sont pas seulement accusés par l'histoire d'un amour monstrueux, ils en sont convaincus. Il n'y a pas de preuve contre Socrate.

Il avait comme tous les Grecs, et plus que tous les Grecs, le goût de la beauté. Il aimait sans doute la beauté dans Alcibiade, mais il la

respectait. Socrate a été calomnié. S'il eût été capable d'un telle souillure, il ne serait qu'un vieillard infâme; il ne serait pas un philosophe sublime.

<>

Weissenburg.

UN PAYSAGISTE FRANÇAIS.

Pourquoi Paul Huet ne voyage-t-il pas en Suisse, comme Calame? Ce serait, pour lui, l'occasion d'un développement inattendu.

MOI.

Assurément Huet serait un grand interprète des Alpes. Partout ici, je le regrette. Lui, qui peint si bien les eaux, les monts, le ciel, les arbres et le vent dans les arbres, avec quelle magie ne nous reproduirait-il pas ce pays de lacs, de vallées, de glaciers, de calme et de tempêtes?

Huet sent en homme; il exécute en artiste. Sa palette est passionnée, mélancolique et Shakspearienne. Son cœur a un élan contenu; son pinceau a une âme; et sa moindre toile, une poésie.

<>

Weissenburg.

GÉRALD.

C'est une chose merveilleuse que le style ! Il y a un mystère dans son tissu.

MOI.

Le style naît du sentiment et de la pensée. Le souffle intérieur crée le style ; le souffle intérieur donne au style sa forme, comme l'air de la poitrine au cristal.

Ce qui fait un style plus ou moins vivant, c'est plus ou moins de souffle. Le souffle, c'est la respiration du style. Un style qui n'a pas de souffle est un style mort.

GÉRALD.

Tous les grands écrivains ont le souffle à diverses puissances. Chacun d'eux a, de plus, un caractère propre, et brille par une qualité dominante.

MOI.

Par exemple, madame Sand a le naturel et le mouvement ; M. de Chateaubriand, le coloris ; M. de Lamennais, l'accent ; M. Victor Hugo, le relief.

GÉRALD.

Et Lamartine ?

MOI.

J'allais le nommer. Il a, lui, le charme, la fécondité. Il prend l'intonation qu'il veut. Ses inspirations sont, à son gré, poèmes, romans, discours, histoires. Sa faculté la plus organique est l'essor. Il monte toujours.

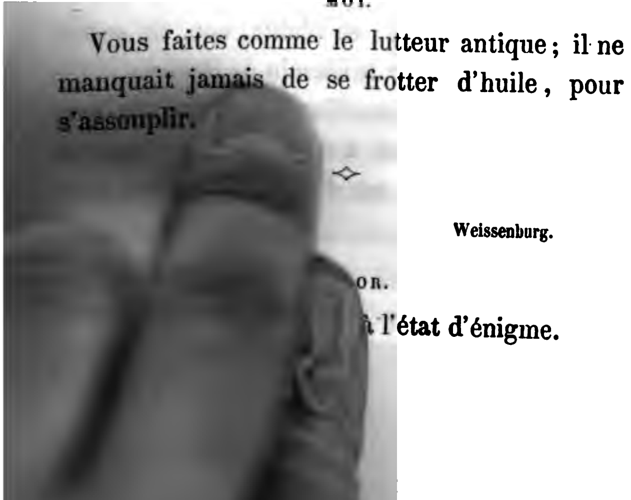
◇

Weissenburg.

UN ANGLAIS DE CEYLAN.

Dans les intervalles de mes travaux sur l'Orient, je vais à la poésie, comme j'irais au piano. Je lis Homère, Sophocle, Pétrarque, Shakspeare, Byron, et je reviens plus frais à mes labeurs.

MOI.



Vous faites comme le lutteur antique; il ne manquait jamais de se frotter d'huile, pour s'assouplir.

◇

Weissenburg.

[illegible]OR.

[illegible] à l'état d'énigme.

MOI.

Il n'est pas difficile d'en trouver le mot.

A la lecture des *Paroles d'un croyant*, j'ai dit d'abord : M. de Lamennais se révoltant contre Rome, c'est Charette tirant l'épée contre la Vendée.

Voilà le premier mouvement ; voici le second :

En songeant à tout ce que cet homme jetait dans le gouffre de sa conviction, passé vénérable, amis, frère, considération, ambitions terrestres, je me suis surpris à l'admirer, et je me suis écrié : Non, ce n'est pas un traître, c'est un saint.

GÉRALD.

C'est le Coriolan de l'Église.

MOI.

En apparence, oui ; en réalité, non. Ce serait plutôt saint Paul sur le chemin de Damas.

Il est beau de se sacrifier à sa vérité, au lieu de sacrifier sa vérité à soi. Tout le crime de M. de Lamennais, est d'avoir aimé Dieu plus que lui-même.

Weissenburg.

UN RÉFUGIÉ.

J'ai beaucoup étudié la Révolution et très-peu la Fronde.

MOI.

La Fronde est la petite pièce avant la grande.

UN RÉFUGIÉ.

Y avez-vous trouvé un seul homme qui vous ait intéressé sérieusement.

MOI.

J'ai trouvé trois hommes : Le cardinal de Retz, un héros de boudoir et de place publique ; le grand Condé, un héros de champ de bataille ; le président Molé, un héros de sénat et de parlement. J'ai trouvé encore la princesse Palatine, un diplomate accompli ; et un madré charlatan, le cardinal Mazarin, dans lequel il y avait l'étoffe d'un grand ministre.

Weissenburg.

UNE DAME ALLEMANDE.

Qu'est-ce qu'un petit livre, un chef-d'œuvre de typographie, intitulé : *Eugénie de Guérin*,

du petit livre qui a éveillé votre curiosité.

UNE DAME ALLEMANDE.

Cela m'intéresse beaucoup.

MOI.

Mademoiselle de Guérin était une âme religieuse et désespérée. Cette âme semblait une perle des glaciers, froide à tout amour terrestre, traversée seulement et transpercée de tous les rayons divins et d'un rayon fraternel. C'est ainsi qu'on voit, dans les grottes cristallisées, d'autres perles teintes des feux du soleil, des couleurs de l'arc-en-ciel et quelquefois fondues par la foudre. Telle est l'histoire de mademoiselle de Guérin. Concentrée dans l'infini, sa préoccupation fixe, elle y éclata un jour et s'y évapora en Dieu et en son frère, ses uniques amours.

UNE DAME ALLEMANDE.

La femme est un étrange mystère. Soyez assuré qu'il y avait en mademoiselle de Guérin, place pour un autre amour, entre son frère et Dieu.

MOI.

Peut-être bien. Ce qui me le ferait croire, c'est que toutes ses lettres sont des flammes du cœur.

Son accent troublé et ses intonations soudaines font rêver d'orage et de passion, autant que d'éternité. Qui sait ce que mademoiselle de Guérin a pu refouler de déchirements dans sa poitrine chaste et profonde? Cette étonnante fille avait en elle des abîmes muets de douleur. Sa parole, quand elle rompt le silence, est sobre, simple, et d'autant plus tragique. Plus elle a été contenue, cette parole, plus elle émeut.

UNE DAME ALLEMANDE.

Vous m'avez donné une irrésistible envie de lire mademoiselle de Guérin.

MOI.

J'écrirai demain à Paris, afin de demander pour vous mon exemplaire.

UNE DAME ALLEMANDE.

Soyez tout à fait bon, et écrivez, non pas demain, mais aujourd'hui.

MOI.

Très-volontiers.

Weissenburg.

SELBOR.

Un instinct secret m'entraîne à la philosophie française.

GÉRALD.

J'éprouve aussi une préférence pour cette philosophie, dont Descartes est l'initiateur et qui est la philosophie du bon sens.

MOI.

La philosophie française est l'élan continu, l'aspiration croissante de notre intelligence vers le vrai. Mais n'avons-nous pas un peu négligé le beau, le divin? Ce que j'aimerais, ce serait la ferveur hébraïque, la lumière grecque et la hardiesse française, ensemble. Celui qui, dans la fournaise, réduira tous ces éléments à une seule doctrine, et qui en fera une seule substance, ce n'est ni un homme, ni un peuple, ni un siècle, — c'est bien plus, — c'est l'esprit humain.

◇

Weissenburg.

MOI.

Quel magnifique atelier que l'atelier d'Ary

Scheffer, avec ses toiles dispersées sur leurs chevalets ! C'est saint Augustin, c'est Mignon, c'est Françoise de Rimini, ce sont des Christs, ce sont des portraits qui retiennent, comme s'ils jetaient des enchantements.

UN ALLEMAND.

Scheffer néanmoins n'est pas, dit-on, l'égal d'Ingres pour le dessin, ni de Delacroix pour la couleur.

MOI.

Qu'importe? si Scheffer n'est pas le plus peintre des peintres, il en est le plus poëte. Il va droit au cœur. Plus qu'aucun de ses émules, il a l'expression.

UN ALLEMAND.

Adam Salomon, le statuaire, m'a parlé comme vous de Scheffer. Il le vante beaucoup.

MOI.

Il en a le droit autant que personne. Ils ont l'un et l'autre plusieurs qualités analogues. Salomon sera peut-être, un jour, le Scheffer de la sculpture.

Weissenburg.

GÉRALD.

C'est une chose merveilleuse que le style ! Il y a un mystère dans son tissu.

MOI.

Le style naît du sentiment et de la pensée. Le souffle intérieur crée le style ; le souffle intérieur donne au style sa forme, comme l'air de la poitrine au cristal.

Ce qui fait un style plus ou moins vivant, c'est plus ou moins de souffle. Le souffle, c'est la respiration du style. Un style qui n'a pas de souffle est un style mort.

GÉRALD.

Tous les grands écrivains ont le souffle à diverses puissances. Chacun d'eux a, de plus, un caractère propre, et brille par une qualité dominante.

MOI.

Par exemple, madame Sand a le naturel et le mouvement ; M. de Chateaubriand, le coloris ; M. de Lamennais, l'accent ; M. Victor Hugo, le relief.

GÉRALD.

Et Lamartine ?

MOI.

J'allais le nommer. Il a, lui, le charme, la fécondité. Il prend l'intonation qu'il veut. Ses inspirations sont, à son gré, poëmes, romans, discours, histoires. Sa faculté la plus organique est l'essor. Il monte toujours.

◇

Weissenburg.

UN ANGLAIS DE CEYLAN.

Dans les intervalles de mes travaux sur l'Orient, je vais à la poésie, comme j'irais au piano. Je lis Homère, Sophocle, Pétrarque, Shakspeare, Byron, et je reviens plus frais à mes labeurs.

MOI.

Vous faites comme le lutteur antique; il ne manquait jamais de se frotter d'huile, pour s'assouplir.

◇

Weissenburg.

SELBOR.

M. de Lamennais reste à l'état d'énigme.

MOI.

Il y a équilibre. Le penseur est nerveux, l'écrivain est ferme, large et viril.

Seulement, je désirerais peut-être, à l'approche de certains dogmes, non pas de plus belles tendances, mais moins de ménagements accumulés. Il y a beaucoup de diplomatie chez ce théologien. Je désirerais peut-être aussi dans le style, d'ailleurs si éminent, je ne sais quoi de plus aérien, à la manière de Platon.

Toutefois, malgré les lacunes, les hypothèses, les réserves, cette œuvre de Jean Reynaud a été une bonne nouvelle. Les timidités ne viennent pas de faiblesse; l'homme est plus intrépide que son livre, et finira par se dévoiler.

UN ALLEMAND.

C'est bien. Je lirai Jean Reynaud. Ce que vous me dites enflamme ma curiosité. Je devine qu'il y a en France un mouvement de fécondité, et que la philosophie y est à une phase nouvelle de développement.

MOI.

Oui, et Jean Reynaud est un des plus magnanimes précurseurs.

Weissenburg.

UN BELGE.

Je dois plus à Kant qu'à Platon.

MOI.

Le monde doit plus à Platon, car Platon est le père du spiritualisme. Il est le plus lyrique des philosophes et aucun d'eux n'a aussi haut déchiré la nue.

UN BELGE.

Quoi ! pas même Leibnitz ?

MOI.

Non, Leibnitz, le grand Leibnitz, n'avait que deux ailes d'aigle, et Platon en avait quatre, comme le dieu Mercure.

25 août 1856.
Sur l'un des bancs du sentier qui mène de
Weissenburg aux bains neufs.

GÉRALD.

C'est donc demain que nous repartons pour Seebülh.

MOI.

Oui ; en attendant nous voulons, Selbor et moi,

ne pas quitter le Simmenthal sans faire l'ascension du Stockhorn. Ce n'est pas du panorama que je me réjouis le plus, j'en verrai d'autres; mais c'est du pacage.

SELBOR.

Et moi aussi.

GÉRALD.

Vous avez raison. Rien n'est plus alpestre que les pacages du Stockhorn et de la Wallalp. Quoique je vous envie, je ne vous accompagnerai point. Je n'ai pas trop de temps, pour régler tous mes comptes et tous mes préparatifs.

MOI.

Allons, hâtez-vous de mettre tout en ordre et soyez demain, avant deux heures, à notre hôtel de Weissenburg.

GÉRALD.

J'y serai.

CHAPITRE VI

Le Stockhorn, ascension et descente. — A Seebühl, lac de Thun, Ranz des vaches du pays de Vaud. Grandes époques de la Suisse. Ranz des vaches du Simmental. — L'Alpe de Schwændi. — Ranz des vaches.

Ces choses arrêtées, nous avons serré la main de Gérald et nous sommes rentrés à six heures, Selbor et moi, au village de Weissenburg, où l'on accommodait pour nous du chamois et des truites.

Nous avons dîné, au déclin du soleil, sur une galerie de l'auberge. Cette galerie est fort agréable. Elle domine le confluent de la Simme et du F[illegible]bach. Le torrent éteint, en gémissa[illegible]dité diaphane de ses eaux dans [illegible]rnes de la rivière.

[illegible] couchés, à huit [illegible] [illegible]us lever à [illegible]

faire l'ascension du Stockhorn. Je me suis endormi et réveillé, au bruit du double courant qui écume et qui gronde sous nos fenêtres.

Nous étions prêts à minuit, Selbor et moi. Il n'y avait là ni voitures, ni mulets, ni chaises, ni porteurs possibles. Notre guide est survenu avec une lanterne. Nous lui avons donné nos manteaux. Nous avons pris nos longs bâtons ferrés et nous sommes partis.

J'avais tous les pressentiments de l'inconnu. Nous avons monté hardiment. Notre guide marchait devant nous et nous suivions la lumière tremblante de sa lanterne. Nous entendions, tantôt à droite, tantôt à gauche, la chute de l'eau dans les précipices; quelquefois une clochette isolée dans une écurie. C'étaient les clochettes des vaches échelonnées sur les collines pour les besoins de la plaine. Des masses prodigieuses, plus noires que la nuit, se détachaient par leur obscurité même, et figuraient la chaîne des grands monts qui se confondent avec le ciel.

Rien ne brillait que la petite lanterne et mon espérance. Le jour, me disais-je, se fera-t-il jamais dans mon âme et dans mes yeux?

Nous gravîmes ainsi pendant trois heures, et

nous allâmes nous heurter contre un chalet. Il était abandonné. Notre guide nous apprit que c'était un chalet du printemps pour les vaches. — «Les chalets d'été, ajouta-t-il, sont plus haut. Quand le pacage d'été sera brouté, les pâtres reconduiront leurs troupeaux dans ce pacage inférieur dont l'herbe aura repoussé, et le pacage du printemps redeviendra le pacage de l'automne.»

Nous étions trempés de sueur sous nos habits et d'humidité dessus. Nous sommes entrés dans le chalet. Il avait conservé sa bonne odeur d'étable. Nous avons revêtu nos manteaux et nous nous sommes reposés, une demi-heure, sous cet abri.

Lorsque nous sommes sortis, la première aube glissait doucement sur les montagnes et dans les vallées. Ce n'était pas encore le jour, ce n'était plus la nuit. Le supplice des ténèbres se dissipait, la lumière s'insinuait dans l'espace immense. O charme frais du matin, de la rosée, de l'aurore! Par vous, je revivais avec toute la nature.

Nous recommençâmes à monter. J'avais soif. Je bus à ma gourde pleine de vin et ma soif



Nous
était
tremble
dans les
des rach
besoins de
plus noires
obscurité
grands mon
Rien ne
espérance. Le
jamais dans
Nous gra

h. La vu...
centaines ...
et les dom...
chorn surgis...
and chan...
ent de lon...
surprises ...
s qui n...
s, tandis que ...
couronnai...
vancions au ...
ourte, épaiss...
uit étoilée de ...
d'astres, un ...
a bien-être ...
sions halte ...
iveau des glaciers...
nerites, des ...

Le...

augmenta. Je passsai la gourde à Selbor et à notre guide. Ils souffraient la même sensation que moi, mais moins douloureuse. Ma langue se desséchait. Je ne pouvais plus parler.

Tout à coup un bêlement s'échappa des arbres. Nous étions à la lisière d'un bois de sapins au-dessus duquel se détache la Stockflüh. C'est une longue roche à pic, un mur admirable, échancré en créneaux. Les blocs de granit qui encombrent le bois étaient tombés de ce faîte merveilleux. Ils embarrassaient notre marche de plus en plus pénible. Ma soif s'accroissait avec la fatigue. Un second bêlement succéda au premier. Notre guide s'écria : « Nous allons nous désaltérer. » Il siffla alors un air montagnard, et nous vîmes accourir à travers les sapins, de bloc en bloc, une belle chèvre aux crins blonds. Elle s'arrêta près de nous. Pendant que je caressais ses reins soyeux, elle se laissa traire complaisamment par notre guide. Nous bûmes, chacun deux verres de lait chaud et sucré, d'un goût excellent. Ce repas inattendu et savoureux nous disposa tous à grimper le rude bois, semblable au chaos.

Vers cinq heures nous touchions à la Stock-

flüh. La vue était magnifique. Nous embrassions des centaines de monts et de glaciers dont les pics et les dômes nous ravirent. Le pacage du Stockhorn surgissait comme une île dans l'éther. Le grand chalet, le barrage des vaches, s'annonçaient de loin. Nos oreilles étaient délicieusement surprises de la musique alpestre des sonnettes qui nous envoyait ses tintements argentins, tandis que le soleil éclairait la Stockflüh et la couronnait d'un diadème de rayons.

Nous avancions au bruit. L'herbe que nous foulions, courte, épaisse, délicate, perlée de vapeurs, était étoilée de plus de fleurs que le ciel ne l'était d'astres, un peu auparavant. Nous ressentions un bien-être singulier dans cet air pur. Nous faisions halte à chaque pas. Nous respirions au niveau des glaciers, nous moissonnions des marguerites, des campanules, du serpolet.

Nous aperçûmes enfin la partie du pacage assignée aux vaches. Leur frontière qui se transporte à volonté d'un espace brouté à un espace encore intact, consiste en quelques perches de sapin qui forment un barrage. Je franchis ce barrage rustique et je débouchai au milieu des

vaches. Elles avaient là toute leur grâce. Bien peu étaient accroupies ou couchées ; elles mangeaient ou ruminaient, pour la plupart, vaguant çà et là. Le tintement des clochettes était inexprimable. Il recommençait sans cesse avec les moindres mouvements du vaste troupeau. Je comptai cent vingt-huit vaches et il y en avait beaucoup d'autres dans des plis de prairies où elle agitaient leurs sonnettes, de dimensions diverses. Les grandes cloches aux grandes vaches, aux petites vaches, les petites sonnettes.

Je m'approchai de plus en plus. Les vaches m'invitaient d'un regard amical. La plus belle du troupeau me permit de la flatter comme la petite chèvre qui nous avait nourris providentiellement dans le bois de sapin. La vache était même plus tendre encore, car elle me lécha à plusieurs reprises. Je m'assis sur l'un des quartiers de roches dont le pacage est semé. J'étais pénétré de paix et de joie.

J'abordai le chalet. J'y trouvai deux enfants et quatre pâtres. Ils avaient des sarraux de paysans. Leur physionomie était un peu sauvage. Ils balbutiaient une sorte de patois allemand dont je ne comprenais pas un mot.

Ils nous reçurent près de l'étable vide, dans une pièce où brillaient deux cuves de cuivre. Ces cuves servaient à faire le fromage. Il n'y avait pas de cheminée dans cette pièce, et néanmoins il y avait un feu clair dont la fumée s'évaporait par l'étable, par la fenêtre, par la porte. Je remarquai trois énormes fromages qui avaient été faits dans la semaine.

Pendant que je les examinais, un cinquième pâtre se présenta. Celui-là ne ressemblait pas aux autres. Il était leur chef et le neveu du maître des pâturages du Stockhorn.

Il portait des vêtements très-simples. Son chapeau de feutre gris seyait bien à sa figure mâle. Sa grossière veste dessinait admirablement sa haute taille. Il était grand comme un des sapins de son pacage. Il avait une poche de cuir en bandoulière. Ses guêtres de peau de chamois, qui recouvraient de gros souliers à clous, se rattachaient à ses jambes et à ses genoux, par des lanières sans boucles.

Le pâtre s'adressa à moi en français. Le timbre de sa voix était sonore et guttural. Il avait le front bombé, les yeux noirs et ardents, la bouche, sérieuse et fine. De la main gau-

che, il tenait un bâton ferré; de la droite, il poussa une porte, en nous engageant à entrer dans une troisième pièce, qui était sa chambre. Elle avait pour tout ameublement un lit, un coffre, et une longue table entre deux longs bancs. Nous nous assîmes. Le pâtre posa son bâton dans un angle du mur auquel étaient accrochées une carabine et une montre d'argent. — « J'étais en route pour Erlenbach, nous dit-il, mais j'ai rebroussé ici, car l'homme à qui j'ai affaire m'a envoyé son chevrier pour me prévenir qu'il ne serait que demain où il devait être aujourd'hui. » Puis avec un empressement cordial, — « avez-vous faim? reprit-il. Il y a ici bien à votre service du pain, du fromage et du café. » Nous refusâmes le mauvais pain, le bon fromage et le détestable café. Je demandai du lait chaud. Le pâtre saisit une jatte de bois, appela une vache afin de la traire sous son porche, et nous passa la jatte écumeuse. Nous bûmes, Selbor et moi, chacun deux verres de lait. Notre guide vida la jatte, c'est-à-dire, au moins dix verres, et nous nous acheminâmes au Stockhorn dont je ne me croyais guère qu'à une demi-heure.

Les perspectives trompent dans les montagnes. Après avoir promis au pâtre de revenir sous son toit, nous avons gravi les dernières rampes du Stockhorn, nous les avons gravies des pieds, des bâtons, des mains. Nous avons cueilli des anémones auxquelles il ne restait plus que leur graine et leur duvet, entrelacés d'une barbe végétale. Au lieu d'une demi-heure, il nous a fallu plus de deux mortelles heures.

Nous étions haletants, épuisés, tout en nage, lorsque nous atteignîmes l'échancrure du mont, à la base de sa grande corne. Il était huit heures cinq minutes. Le vent soufflait très-vif. Nous nous sommes enveloppés de nos manteaux et nous avons regardé. Selbor était pâle. Il m'a tendu son bras dont le pouls avait l'accélération de la fièvre.

Le firmament était bleu; il n'y avait pas un nuage. Nous étions à sept mille soixante-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est de ce ciel que nous avons découvert les lacs de Thun, de Brienz, de Morat, de Bienne et de Neuchâtel, les glaciers de l'Oberland, les Alpes du Valais, le Mont-Blanc et mille autres monts que je ne saurais nommer. Je distinguais près

du petit village de Hilterfingen, Seebühl où était ma femme, et avec elle le repos de mon cœur dans cette immensité.

Ce que j'ai senti est indescriptible.

Mes yeux montaient aux glaciers, redescendaient aux lacs, remontaient avec les sapins, forêts lyriques, entre toutes, qui s'élancent et qui murmurent comme des poëmes. La poitrine me battait. J'éprouvais une intuition de la nature, une allégresse des cimes, une ivresse de l'infini. J'avais le vertige d'en bas. J'avais encore plus le vertige d'en haut. Je respirais Dieu partout, en moi et hors de moi.

Nous n'avons demeuré que vingt minutes. Notre sueur se glaçait, malgré nos manteaux. Nous avons descendu en sautant de roc en roc, et puis, par des glissements successifs, nous avons regagné le grand pacage qui verdit autour des chalets. Nous y étions à neuf heures et demie.

Je me suis délassé sur un tronc d'arbre, fixé extérieurement à la maison, en guise de banc. C'est de ce siége que j'ai contemplé de nouveau dans le pacage, les vaches qui se nourrissent d'herbe et de rêverie. Ce tableau agreste m'a calmé.

Le pâtre a répondu à toutes mes questions. Il a appris le français dans le pays de Vaud, où, l'hiver, il se rend pour la vente de ses fromages. C'est un grand commerce. Il ne manquera pas de s'y enrichir. Beaucoup de ces vaches sont à lui et à son oncle ; beaucoup plus sont aux habitants de la plaine desquels ils les loue, comme il afferme les pâturages des propriétaires ou des communes. C'est à ce double prix, qu'il réunit et qu'il entretient ces grands troupeaux. Voilà comment il confectionne tant et de si exquis fromages.

Tous ces détails m'intéressaient dans la bouche du pâtre. Cependant il était onze heures. Je me remis en route. Le pâtre m'accompagna un moment. Nous tournâmes une éminence au-dessous de laquelle luisait un petit lac. — « Voici, me dit le pâtre, l'abreuvoir de mes vaches — et de mes chèvres, ajouta-t-il, en me désignant un troupeau que j'ignorais. C'est à ce troupeau de chèvres qu'appartenait la charmante chèvre égarée qui nous avait rafraîchis du lait de ses mamelles, à l'aube, dans le bois de la Stockflüh.

Je communiquai cette circonstance au pâtre qui

me remercia. Je lui demandai ensuite quel était le nom du lac aérien. — Le Stockern, me dit-il. — Quelle est son étendue, sa profondeur? — J'en fais le tour en une heure, répondit le pâtre; puis secouant la tête, — aucun homme vivant n'en connaît le fond. Moi et mes camarades, le dimanche, nous avons essayé de le sonder. Nous avons toujours échoué. Je pense que le bon Dieu a creusé le lac jusqu'au milieu de la terre. »

Après ces paroles, le pâtre me salua et me présenta sa large main que j'ai serrée cordialement. Nous nous sommes séparés. Le geste de ce berger des Alpes avait été si noble que je me retournai pour le voir encore une fois. Il m'apparut dans son attitude et dans sa démarche, comme un fils du roi Évandre qui s'en allait régner sur ses troupeaux et sur ses étables. C'est ainsi que devaient être les patriarches jeunes. Combien de pasteurs d'hommes qui n'ont pas eu la majesté simple de ce pasteur de bestiaux !

Je descendis, avec Selbor, les déclivités du gazon. Les chèvres étaient suspendues au-dessus du lac et broutaient les arbustes entre les rochers. Ce lac alpestre était uni comme une glace. Le grand mont Stockhorn que j'ai gravi, son pic

et ses trois pointes s'y dessinaient; les sapins du bord, les chèvres et le chevrier se réfléchissaient aussi dans ces eaux d'ardoise. Tandis que je considérais avec ravissement le sein du lac, les chèvres bêlaient, les vaches du pâturage supérieur mugissaient, et leurs clochettes tintaient. De leurs pacages limitrophes, le chevrier et le vacher chantaient, chacun une tyrolienne, et faisaient un duo champêtre, à travers les montagnes. L'un des bergers chanta encore un air d'une passion et d'une mélancolie indéfinissables. Notre guide me dit que c'était le *Ranz des Vaches* du canton de Vaud, qu'il était, lui, de ce canton, comme le berger, et que ça lui donnait le désir de retourner au pays. A l'en croire, sa femme seule le retenait. Mais un beau jour, il pourrait bien partir avec le berger. Cet air était en effet très-émouvant. Les pâtres s'amusent ainsi et amusent leurs bêtes plus sensibles à la voix humaine qu'aux instruments. C'est la raison pour laquelle, m'a-t-on assuré, les bergers chantent maintenant au lieu de corner. J'ai vu cependant des pâtres avec des trompes, et, entre autres, les chevriers de Brienz.

Je m'arrachai, malgré moi, à ces douces scènes.

Mais mon compagnon interrogeait tour à tour l'heure et le sentier. Nous nous dirigeâmes vers la Wallalp. Nous n'avons pas cessé de descendre des montagnes prodigieuses qui confinent à ce nouveau pacage, situé bien au-dessous du pacage du Stockhorn.

La Wallalp appartient à M. d'Erlach de Spiez. C'est de lui que le chef de ce chalet afferme les pâturages. Les vaches sont aux étables. On les trait devant nous, puis on transporte le lait que l'on verse dans un entonnoir de bois fixé au-dessus des cuves de cuivre. Cet entonnoir contient des feuilles de fougère qui dépassent un peu l'orifice. Le lait coule à travers ces feuilles qui retiennent tout ce qu'il a d'impur, et le lait tombe clarifié. On le fait bouillir dans les cuves, sur un feu sans cheminée. A un certain moment, on mêle une infusion de veau, de vinaigre et de poivre à ce lait en ébullition, et le fromage se dégage. Cette infusion est la présure qui caille le lait. Le bras de l'homme réduit le caillé en pain et le solidifie dans un moule. Le fromage s'achève par une opération dernière qui dure plus de deux mois et qui est la salaison. Le petit lait, extrait du caillé, devient un autre fromage, le

seret, frugal et habituel aliment des pâtres.

Le chalet de la Wallalp avait, comme celui du Stockhorn, trois compartiments; la chambre, la pièce aux fromages et l'écurie.

Nous repartîmes à regret. En quittant la Wallalp, nous entrâmes dans la vallée de Buntschen. Les sapins frémissaient, les torrents rugissaient, les monts s'élevaient à quatre mille pieds au-dessus de nos têtes. Par instants la vallée s'ouvrait, puis elle se resserrait de si près, qu'elle me semblait fendue d'un coup de hache.

Nous longions le torrent multiple et impétueux dont le cours forme plusieurs belles cascades, lorsqu'à un endroit, où la montagne se dresse comme une tour gigantesque, des cris ou plutôt des sifflements sinistres, qui se correspondaient d'en haut, d'en bas, parvinrent jusqu'à nous. Le guide me dit : — « Des aigles. » Je m'appuyai à un arbre et j'ajustai ma lunette. J'aperçus une crevasse dans le roc, à une distance où ni le chasseur, ni la balle ne peuvent rapper. C'était le nid de l'aigle. L'étrange dialogue continua entre l'aigle qui était dans son aire et trois de ses petits qui étaient au bord du torrent. Soudain l'immense aigle, soit le père,

soit la mère, sortit lourdement du rocher et décrivit des circonvolutions bizarres, peut-être inquiètes, avant de s'abattre à côté de ses aiglons.

Quel malheur que je n'aie pas mon fusil! s'écria notre guide, et nous laissâmes cette famille de proie, dans son superbe isolement.

Selbor et notre guide avaient mangé. Moi, je n'avais pas faim. Je repoussais nos provisions. Mais j'avais soif comme à la Stockflüh. Depuis le Stockhorn la soif m'avait ressaisi. Les quatre verres de lait que j'avais bus ne l'avaient pas étanchée. Elle augmentait avec ma lassitude. Ma langue était collée à mon palais. Au delà de la Wallalp, je n'aurais pu faire un pas, sans un expédient que je recommande à ceux qui se trouveront dans la même situation que moi, et qui n'auront ni thé, ni grog.

J'avais rempli ma gourde au petit lac Stockern.

Je la remplis, dès la Wallalp, à tous les torrents, à toutes les sources. Ne buvant point, à cause de la sueur qui m'inondait, j'humectais du moins ma bouche d'eau glacée. C'est à cette précaution que je dus d'escalader l'un des versants de la vallée de Buntschen. Du som-

met de ce versant, j'embrassai le Simmenthal.

Nous étions à bout de forces, non de courage. Nous redescendîmes de roche en roche, de prairie en prairie. Chaque maison avait sa fontaine; je m'arrêtais à chaque fontaine. Elles se succédaient innombrablement. Je n'avais plus besoin d'une gourde. Je recevais l'eau dans une tasse de bois sculptée par les bergers. Selbor m'imitait, notre guide seul s'abstenait.

Je me couchais près des fontaines. Je les regardais couler dans leurs longues auges. Je me rafraîchissais les yeux, l'imagination et la bouche, puis je me relevais et je redescendais toujours. Enfin, de torrent en torrent, de fontaine en fontaine, harrassés de fatigue, mais enivrés des Alpes, de tous leurs horizons, de leurs glaciers, de leurs forêts, de leurs pâturages, de leurs vallées, nous arrivâmes à notre auberge de Weissenburg, après treize heures de marche.

26 août 1856.

Nous avons trouvé, tout prêt, à l'hôtel, notre ami Gérald; Selbor et moi nous avons changé de costume et cela nous a ressuscités.

Nous sommes repartis à deux heures pour Thun. J'ai dormi, en me reposant délicieusement dans le coupé de la voiture.

Selbor s'est séparé de nous à Thun. Il est retourné à Lausanne, avec ma promesse d'aller l'y rejoindre.

Gérald et moi, nous avons poursuivi jusqu'à Seebühl, où nous attendaient des transports de joie, un dîner exquis, des pyramides de gâteaux et du vin de Champagne.

Ma femme et notre amie étaient venues à notre rencontre jusqu'à la Chartreuse. Nous nous sommes reconnus et embrassés sous les arbres du parc. Nous avons repris tous ensemble le chemin de Seebühl.

La bonne Elsi ne savait comment fêter notre retour à Gérald et à moi. Par allégresse, elle avait soigné singulièrement sa toilette. Elle avait mis sa chemisette brodée, bouffante aux manches, plissée à la poitrine, son jupon de soie, son corset de satin et son collet de velours abaissé par des chaînettes d'argent. Elle avait aussi attaché un nœud de faveur rose à l'oreille d'un petit chat dont elle avait hérité pendant

notre absence et qui était devenu un nouvel habitant de la maison.

⟡

Elsi a reçu, ce matin, une visite de ses deux cousines, batelières comme elle l'était elle-même autrefois. Les jeunes filles nous ont proposé de nous conduire trois ou quatre heures avec leur barque sur le lac. Notre amie et ma femme, Gérald et moi, nous avons accepté. Les batelières ont ramé admirablement jusqu'au promontoire de Spiez. Elles avaient des filets qu'elles ont jetés et retirés avec une adresse rare. Nous avons fait plus qu'une promenade, nous avons fait une pêche. Nous avons pris cinq lottes et deux truites.

Un incident charmant de notre petite navigation, ç'a été un nid de merles. Ce nid était suspendu à l'arrière, dans notre barque. Le père allait, venait, volait au-dessus de notre sillage, tandis que la mère couvait, en nous observant. Ces merles-là aiment mieux le bateau que la branche. Ils accompagnent sur le lac les cousines d'Elsi, durant la belle saison; l'hiver, ils rentrent au chalet. Heureux oiseaux, que protége l'amitié de deux jeunes filles et qui sont

libres, sans les dangers, soit de la faim, soit des bêtes de proie! Ils ne connaissent pas de cage; leur cage, c'est la chambre ou la barque de leurs maîtresses.

Nous avons été étonnés et amusés de la confiance de nos merles. Ils ont assisté à la promenade et à la pêche. Le père s'est joué constamment entre ciel et lac. La mère, pendant les quatre heures de notre trajet, n'a pas cessé de couver. Le noir mat de son corps et de sa tête ressortait par le contraste de son bec jaune et de ses yeux brillants, tout cerclés d'or.

Depuis que j'ai visité le Simmenthal et gravi le Stockhorn, je me suis reposé trois jours à Seebühl. Ces trois jours, je les ai passés sur la terrasse ou sur le cap du verger, ou sur le bord du lac de Thun, ou sur le lac lui-même, dans un bateau.

De ces lits d'herbe et de bois, j'ai contemplé l'eau et les montagnes qui changeaient de quart d'heure en quart d'heure. J'étais aussi heureux dans mon immobilité et dans mes songes, que

la semaine précédente dans mon activité et dans mes découvertes.

La lumière s'est transformée en tant de phénomènes sur le lac et sur les monts, qu'ils ont été mélangés de mille nuances merveilleuses.

Le plus beau moment de ces trois jours a été l'horizon de ce soir, de sept heures à huit heures et demie.

Le lac réfléchissait, à l'occident, les derniers rayons, il était pourpre et orange.

A l'orient, il était bleu-moiré et la lune y répandait des lueurs d'étain.

Le Stockhorn et le Niesen se sont revêtus d'un vert sombre. Les hauts glaciers : la Blümlisalp, le Breithorn, la Jungfrau, le Mœnch et l'Eiger ont blanchi sous un ciel violet.

Quand le bateau à vapeur de Neuhaus a fendu le lac, trois barques de pêcheurs se sont détournées dans les anses, comme des monstres aquatiques. Le bateau de feu ouvrait profondément son sillage, dont les ailes s'étendaient en vastes flots, jusqu'aux deux rives. La lune, plus étincelante dans son reflet que dans sa clarté, pétillait en traînées, en gerbes, non plus d'étain,

mais d'argent, sur ces ailes du sillage qu'elle couvrait de paillettes phosphorescentes.

Spectacle sublime, qu'il m'a été donné de voir, tandis que des berceaux de clématites pleuvaient sur moi leurs fleurs de lait et leur parfum, semblable à celui du jasmin !

Quatre de nos amis anciens, sachant que nous étions à Seebühl, sont venus nous voir Gérald et moi. Par un hasard singulier, sur les six que nous étions, il y avait un juif, un catholique, un calviniste, un luthérien et deux rationalistes. Le voisinage de l'Allemagne, du reste, explique cela. Nous nous aimions et nous nous estimions tous. Nous n'avions jamais pensé à nos différences de religion. Au premier déjeuner qui nous réunit et qui précéda une ascension au Schwændi, nous remarquâmes ces différences dans une discussion qui s'engagea entre nous.

Les deux rationalistes, qui ne tenaient pas compte des diversités et qui n'admettaient que le fond divin, le même dans toutes les religions, se défendaient d'entrer en lice sur des questions qui ne les touchaient pas. Tant que l'existence

de Celui qui est, tant que l'immortalité de l'âme et le vaste réseau des lois métaphysiques et morales, n'étaient pas attaqués, ils n'avaient garde de se mêler à un combat pour eux sans portée.

Les quatre autres confessèrent énergiquement leur foi, d'abord à table, puis en plein air, au pied du Schwændi. De la confession mutuelle, ils passèrent à de vives disputes. Peu à peu, à mesure que les rationalistes montaient dans une adoration silencieuse, les disputes baissaient. Elles baissèrent si bien, qu'après cinq heures de marche, lorsque les six amis eurent escaladé le sommet du Schwændi, et se trouvèrent sous le ciel, au-dessus des lacs, en face des glaciers, il n'y eut plus même une trace de désaccord. Personne ne songeait à prouver ceci ou cela; tous étaient recueillis et priaient.

La piété avait vaincu la dialectique. Sous les influences de cette ascension, l'esprit de secte, étroit et obscur, avait été envahi par l'esprit vaste et lumineux, qui souffle du Dieu unique, plus puissamment qu'ailleurs, sur les hautes Alpes.

—◇—

Un jeune Argovien a joué sur le piano et chanté devant moi, à Seebühl, les *Ranz des Vaches* d'Appenzel, d'Emmenthal et de Vaud.

Le *Ranz des Vaches* primitif est celui d'Appenzel. C'est celui du canton de Vaud qui m'a le plus remué, peut-être parce que je l'avais entendu, jusque dans les nuées, sur un petit promontoire du lac Stockhern.

L'impression de cet air alpestre est inexprimable. Il m'a rappelé les strophes rustiques des bergers.

Le *Ranz des Vaches* du canton de Vaud est un chef-d'œuvre de mélodie. Il est digne de Mozart. On dirait un fragment musical des Géorgiques.

C'est l'amour des pacages, du tintement des clochettes, du réveil des pâtres, des rayons du matin, de la rosée sur l'herbe. C'est l'amour de toutes ces choses, si l'on est près; c'en est la mélancolie, si l'on est loin.

Et pourtant les paroles de ce ranz ne sont qu'un petit poëme narquois entre les bergers et M. le curé. Après s'être amusés à des épigrammes gauloises et vaudoises, à des mots salés comme

dans les noëls ou les fabliaux, les pâtres et le prêtre se quittent bons amis.

Qu'y a-t-il donc de si naïf et de si pénétrant dans ce ranz? — La musique, dont les notes sont les plus populaires de la Suisse. Je donne ici le premier couplet de cette chanson. Le refrain fait, avec la musique, tout le charme pastoral de ce ranz inspiré.

Les vaches des Colombettes
De bonne heure se lèvent.
Ah! ah! ah! ah!
Vaches, vaches, je vais vous traire;

Venez toutes
Petites, grandes,
Blanches et noires,
Jeunes et autres,
Sous ce chêne
Où je vous trais,
Sous ce tremble
Où je prépare le laitage,

Vaches, vaches, je vais vous traire;

Que les sonnantes
Accourent les premières,
Les toutes noires
Les dernières viendront,

Vaches, vaches, je vais vous traire.

Rien de plus émouvant que l'air de ce ranz. Moi, qui ne suis pas Suisse, j'étais saisi du désir des cimes rustiques, en l'écoutant. Je revoyais le Stockhorn. Je me sentais des ailes aux pieds. J'étais prêt à déserter le doux foyer de mes hôtes, pour retourner aux montagnes.

⟡

La Suisse a eu trois grandes époques : celle de Guillaume Tell, où elle lutta contre l'Autriche ; celle de Charles le Téméraire, où elle triompha de la Bourgogne; celle du protestantisme, où elle brava Rome et où elle installa un autre pape à Genève, un pape de l'hérésie.

La gloire de ces époques n'est plus que dans l'histoire ; c'est, en quelque façon, une gloire morte. Mais une gloire toujours vivante, une époque éternelle, pour la Suisse, — c'est son poëme divin, le poëme de ses vallées, de ses lacs et de ses Alpes.

⟡

Je me suis promené seul, au delà du lac de Thun, vers l'embouchure de la Kander. J'ai erré longtemps, à travers les prés, sous les ombres

des grands monts. J'étais attiré par le sphinx qui, accroupi à l'entrée du Simmenthal, en garde si majestueusement les mystérieuses profondeurs.

Un autre intérêt me captivait. C'était la voix d'un jeune berger qui chantait un ranz d'une suavité un peu monotone, mais attachante. Quand il avait fini, il recommençait. Son accent m'allait au cœur, comme s'il eût exprimé l'amour du sol natal, l'amour du pays.

Je me suis approché du berger. Je lui ai donné une petite pièce, et il a consenti à me dicter les paroles de sa chanson.

Les voici rectifiées et traduites :

RANZ DES VACHES DU SIMMENTHAL

« Je suis vraiment un montagnard heureux, oui heureux.
« Ma petite fille mène çà et là le taureau brun.
« Les bons garçons, eux, ne sont pas descendus;
« Ils sont encore sur les hauts sommets;
« Ils sonnent de la trompe aux noires vaches, aux vaches blanches, pour qu'elles viennent à l'étable.
« Du Niesen au Stockhorn, du Stockhorn au Niesen,
« Là sont les deux plus belles Alpes du Simmenthal,
« Là, les meilleures, les meilleures Alpes du Simmenthal. »

J'ai un camée antique de Socrate, enchâssé dans une bague. Ce camée qui me fut rapporté de Rome, il y a quinze ans, par M. de Lamartine, m'est deux fois cher, à cause de celui qu'il représente et à cause de celui qui me le donna.

J'avais posé le camée sur ma table de travail. Ma fenêtre était ouverte. Un de ces grands corbeaux, qui peuplent les rives du lac, s'est abattu bruyamment sur mon bureau. J'étais à l'autre extrémité de ma chambre. Elsi me tendait une rame de papier qu'elle avait achetée pour moi à Thun. Le corbeau a traversé ma table, il a renversé d'un battement d'ailes mon écritoire, et, saisissant mon camée par l'anneau, il s'est enfui comme il était venu.

Elsi s'est précipitée à la fenêtre et elle a regardé la ligne que décrivait le corbeau. C'était une ligne courbe au-dessus du verger, puis au-dessus du lac. L'oiseau voleur a disparu dans le Simmenthal.

— Qu'y a-t-il à faire? m'a demandé Elsi. — Rien, ai-je répondu, tristement résigné. » Cependant elle ne s'est pas tenue pour satisfaite. Elle

avait remarqué la route aérienne du corbeau. Elle m'a dit : — « S'il a laissé tomber la bague sur notre bord, je la trouverai. »

Elle l'a trouvée en effet, au bout de deux heures, dans l'herbe du verger. Elle était triomphante. J'ai eu beaucoup de peine à lui faire accepter autre chose qu'un remercîment.

Ce camée est tout parfumé d'amitié et de gloire. Il me rappelle le poëte qui écrivit Jocelyn, et qui, des marches de l'hôtel de ville, offrit sa poitrine au peuple de Paris. Il me rappelle aussi le philosophe qui combattit à Potidée pour la patrie, et qui but la ciguë pour l'unité de Dieu dans les prisons d'Athènes.

Il ne faut pas, en Suisse, perdre un seul beau jour. Sous les nuages, et par le brouillard, cette incomparable contrée n'est plus elle-même. On est alors en Suisse, comme si on n'y était pas. Je connais des voyageurs qui croient avoir vu la Suisse, parce qu'ils y ont passé et qui l'ignorent complétement. Il n'y a une Suisse qu'à la splendeur du ciel. Quand donc le ciel brille, malheur à ceux qui restent à la maison !

Aujourd'hui, le soleil était tout éclatant dans l'azur. Aussi Gérald et moi, nous avons remonté l'Alpe de Schwændi, qui surplombe de trois mille cinq cents pieds le lac de Thun. Nous avons gravi en causant. Si nous regardions en haut, c'était le firmament; si nous regardions en bas, c'était le lac. En haut, l'œil se désaltérait de lumière; il se désaltérait d'eau, en bas. Nous marchions par les champs et par les vergers. Nous avions atteint les forêts de sapins dont nous aimions les mousses et les souffles. Un peu avant d'arriver à la crête du Schwændi, nous nous sommes arrêtés sur le banc d'un chalet.

Quoique agreste, ce chalet nous a enchantés et retenus. Il est revêtu d'écailles de bois et ses galeries sont ouvrées artistement. Il possède deux fontaines. Il est enveloppé de lierre, au nord, et, partout ailleurs de clématites, de capucines, dont les fleurs jettent çà et là, jusqu'au toit, leurs guirlandes et leurs odeurs. Une jeune fille arrosait, de sa fenêtre, quatre pots d'œillets.

De notre banc, nous apercevions, à travers le jardin du chalet et les sapins de la montagne, le château d'Oberhofen, pareil à un château de fées, et le lac de Thun qui fuyait à une distance

infinie. Nous parlions de l'immortalité de l'âme. Le lac ne nous distrayait pas de notre conversation; il nous y ramenait au contraire et il l'éclairait d'un reflet prophétique. Car, lui-même nous offrait un symbole de la vie future. Comme elle, il était un lointain et il n'était pas un mirage.

Nous nous sommes levés de notre banc, Gérald et moi. Nous avons donné encore un regard au chalet, où il doit être si doux d'habiter, et nous avons grimpé la cime du Schwændi, tout en poursuivant notre entretien. J'ai eu à la fois l'intuition des trois mondes : le passé, le présent et l'avenir. Ces trois mondes sont à Dieu et ils sont à nous. Le monde futur est à nous par l'espérance, comme le monde actuel est à nous par la possession, comme le monde antérieur est à nous par le rêve de sa nuit.

Nous étions au faîte du Schwændi. Nous nous sommes couchés sur la prairie de ce plateau champêtre. Quelques chalets épars, tout rafraîchis par des fontaines aussi jaillissantes que dans la vallée, forment deux petits villages disséminés et sans une seule rue. Il n'y a que de l'herbe, des mugissements de vaches et des tintements de sonnettes. Tout est là suave et pas-

toral, brises des ravins, frémissements des feuilles, bruits des eaux courantes, trompes des bergers, clochettes des troupeaux. Cette musique alpestre s'insinuait en nous et nous remplissait de délices. Elle a eu des intonations patriarcales. Elle a été comme la voix multiple de la montagne qui s'exhalait en soupirs parfumés, en modulations simples et paisibles, en mélodies argentines.

Les regains se fauchaient en dehors des pâturages. On rassemblait le foin en meules; on le transportait sur de petits chars, on le rangeait dans des chalets plus grossiers que ceux des bestiaux, et qui servent uniquement de fenils.

Nous songions à l'écart de ce tableau; nous n'en perdions rien; et, c'est du sein d'une contemplation rustique et divine tout ensemble, que nous dirigions nos yeux, tour à tour, du pacage au lac, du lac au pacage. Le lac nous apparaissait par-dessus les sapins, dans son encadrement de monts prodigieux, depuis le Stockhorn jusqu'au Niesen, depuis le Niesen jusqu'à l'Altels, depuis l'Altels jusqu'à la Blümlisalp, depuis la Blümlisalp jusqu'à la Jungfrau, jusqu'au Mœnch, jusqu'à l'Eiger. Nous étions

si près de ces géants de l'air, que, par moments, leur respiration froide nous frappait au visage. Chaîne colossale, entassement merveilleux de Glaciers, dont la sublimité me révélait l'Être invisible, d'où s'épanchent dans l'univers toutes les grandeurs de la nature, de la conscience et de l'immortalité!

Le temps s'écoula vite. C'était presque le soir. Les brouillards naissaient peu à peu aux flancs du Schwændi. Nous nous arrachâmes au pacage et nous descendîmes par l'autre versant. Nous suivîmes le Hunibach dans ses sinuosités jusqu'à la cascade qu'il forme au fond d'une grotte sauvage. Là, d'une ouverture entre deux rochers, de mille pieds chacun, le torrent devenu cascade, tombe en éboulements d'étincelles et de poussière humide, puis, d'un seul élan, roule impétueusement, par un lit de cailloux, au lac de Thun.

Voilà encore une belle journée. Pendant que nous regagnions Seebühl, une sorte d'iris se recourba sur le lac en un long serpent dont les anneaux étaient de pourpre et d'or. Ah! je ne voudrais jamais quitter ce pays!

On n'a peut-être pas oublié le pâtre chez qui j'ai reçu l'hospitalité au Stockhorn.

Je lui avais envoyé par mon ancien guide une paire de guêtres de cuir, en lui faisant demander quelques-unes de ses chansons alpestres. Le pâtre a été très-sensible à mon petit présent. Il m'a transmis, en retour, par un de ses chevriers, une tasse de bois sculptée de sa main et deux *Ranz des Vaches.* Une dame de l'Oberland, très-versée dans les dialectes de l'allemand suisse, et qui parle français comme à Paris, a eu la bonté de me traduire ces poésies vraiment pastorales :

RANZ DES VACHES

ASCENSION DE L'ALPE AU PRINTEMPS

1

Le printemps est proche;
La neige se fond déjà.
Le ciel est bleu,
Le coucou a chanté
Que déjà le printemps revient.
Allègrement sortons de l'étable
Avec les chères vaches!
Voici notre beau temps;

Le plaisir et la liberté nous attendent
Là-haut, sur les rochers.

II

A la charrue va le paysan,
Elle lui donne tant de peine!
Il enfonce le soc à droite, à gauche,
Il travaille et gémit.
Paysan, sois matinal,
Nous sortons frais et contents
De ton village en mai.
Nous sommes de robustes vachers,
Nous ne connaissons pas tes soucis;
Nous nous réjouissons et sommes gais.

III

Bien des petits oiseaux gazouillent;
Bien des petits garçons sautent;
Ils sautent bruyamment
Sur l'herbe, et se roulent;
Et la fillette chantonne.
Attachez donc les grandes cloches
Et les petites sonnettes!
Rien ne rend un plus beau son, au printemps,
Qu'un joyeux carillon de vaches,
Et une forte voix de vacher.

IV

Le lilas embaume, près du buisson,
Et, sous le buisson, la violette,

Et toutes sortes de fleurs en gerbes,
You heh! you heh! you heh!
Taureau, tu auras un siége à traire
Fixé entre tes cornes,
Et un gros bouquet dessus,
Des plus belles tulipes
Qui croissent dans les jardins.

V

Les vaches, on ne peut les contenir;
Hans! mets-toi en avant,
Et fais-toi bien large.
Nous ne voulons plus attendre;
Nous voulons maintenant aller à l'Alpe!
Égosillez-vous tant que vous pourrez,
Égosillez-vous, et criez
Surtout à travers les villages;
Alors les gens regarderont par la fenêtre,
Et tout le monde viendra voir.

VI

Hoh! çà, çà, hoh! hoh!
Laissez aller doucement.
Sont-elles toutes loin de la crèche?
Alors nous partirons.
Les grandes, les premières!
Dieu vous garde, vous paysans.
Nous prenons de vous congé.
Nous vous remercions. Ne vous lassez pas.
Que la rude famille de paysans
Ne vous ennuie jamais!

RANZ DES VACHES

DESCENTE DE L'ALPE A LA VALLÉE

I

Hélas! comme nos jours deviennent courts!
Hélas! comme notre beau temps s'enfuit!
Je voudrais faire plainte à tous les rochers,
De ce qui me pèse si fort sur le cœur.
Moi et les garçons devons descendre
De la chère montagne à la vallée,
Et il fait si beau ici, en haut;
A peine plus beau dans le palais d'un roi!

II

Nos petites hirondelles se retirent,
Et l'hermine blanchit aussi.
Voyez-vous, là-bas, les alouettes volent
Vraiment déjà vers les plaines.
En bas, en bas les garçons;
Tout fait signe du mont et du val:
Bientôt il ne fera plus beau ici, en haut;
Toute beauté meurt une fois!

III

Notre herbage a disparu;
Elles ont disparu nos fleurs!
Au loin, les garçons des champs
Ont déjà cueilli les fleurs de la veillée.

Hélas! de descendre en bas,
Les vaches ont tout à coup l'envie;
Il n'y a plus de fourrage ici,
Mais du foin, Dieu merci, dans la vallée.

IV

Entendez-vous siffler à travers les fentes?
C'est un vent froid qui souffle;
Il y a, la nuit, de la gelée blanche;
Sur les rocs il y a de la neige.
Ah! garçons, en bas, en bas.
L'hiver rigoureux nous chasse;
Là-bas nous attendent, pour nous, des chambres chaudes,
Des étables chaudes pour les vaches, dans le vallon.

V

Nos fromages ont bien rendu,
Nos vaches sont lisses et grasses,
Notre bétail est au-dessus du reproche,
Et ceux qui le connaissent l'estiment.
C'est pourquoi, garçons, gaîment en bas.
Réjouissez-vous encore une fois;
De vrais vachers sont joyeux
Sur la montagne, et ils le seront dans la vallée.

VI

Enveloppez bien la femme sur le char,
Les petits enfants sur le lit, à côté.
Le froid ne doit pas les atteindre,

Et que tout cela s'en aille au village.
En bas, mes garçons, en bas,
Descendez à présent vers les maisons;
Celui qui a soin de nous durant l'hiver,
Envoie toujours un printemps!

Je donne ici ces humbles poëmes, en regrettant que chaque lecteur ne puisse avoir le plaisir, que j'ai eu, de les entendre chanter par le chevrier, qui m'avait été dépêché, avec ce beau message, du Stockhorn à Seebühl.

6 septembre 1856.

A peine le chevrier du Simmenthal était-il parti, qu'un milicien d'Interlachen arriva. Il avait été témoin de l'échauffourée de M. de Pourtalès à Neuchâtel. Il nous a raconté le succès des royalistes, puis des patriotes, la prise et la reprise du château. Les royalistes sont définitivement en prison, sous la garde des patriotes.

La Suisse est à la Suisse.

Gérald et moi, nous avons parcouru Hilterfingen, Oberhofen, Gunten; nous avons sondé l'opinion partout. Nous nous sommes attardés à Thun le reste de la journée. Dans les villes, dans

les villages et jusque dans les moindres chalets, la nouvelle a circulé. Il n'y a qu'un cri d'indignation contre la Prusse et contre les royalistes, partisans de la Prusse.

La souveraineté de Neuchâtel est à la Prusse par les traités de 1815. Voilà le droit féodal. La souveraineté de Neuchâtel est à Neuchâtel et à la confédération, par le vœu unanime et ardent du peuple. Voilà le droit éternel. Le droit éternel l'emportera, parce qu'il est, en même temps qu'un principe, un sentiment public, une passion nationale. Pour la Suisse, le Prussien, c'est l'ennemi, le roi de Prusse, c'est l'étranger.

La vieille diplomatie sera pour la Prusse, mais devant un tel enthousiasme et de tels courages, elle cédera.

En remontant de Thun à Seebühl, nous avons rencontré une paysanne de Hilterfingen qui revenait avec sa hotte de son village et qui se reposait sur un banc du jardin. Elle nous a confirmé tout ce que nous avions remarqué nous-mêmes. Elle était très-émue. Elle avait été chez son père, aux informations.

— Que vous a dit votre père ?

— Mon père m'a commandé d'aller chercher

mes trois frères à la vigne. Quand ils ont été chez nous, il leur a tout expliqué et il a ajouté : — Mes garçons, j'ai toujours été pour la bonne cause, et vous aussi. Préparez-vous donc, car nous aurons la guerre avec la Prusse. Vous changerez de bon cœur, j'en suis sûr, vos pioches de vignerons contre vos carabines de soldats. Vous combattrez, et, s'il le faut, vous mourrez, plutôt que de souffrir que la Suisse ne soit plus la Suisse.

La paysanne scandait involontairement ces paroles, et son accent témoignait qu'elle approuvait son père et qu'elle était plus patriote que sœur. J'ai senti, à ce moment, l'héroïsme de la Suisse, et j'ai compris que ces hommes robustes de l'Oberland seraient encore, au besoin, des hommes du Grütli.

CHAPITRE VII

Conversations.

Quelle douce vie nous menions à Seebühl! Notre résidence était riante et grandiose. Nous avions pour hôtes d'excellents amis. Nous dormions bien, dans de vastes chambres. Nous avions des repas assaisonnés du plaisir d'être ensemble. Dès l'aube, puis avant le crépuscule de la nuit, deux spectacles se déroulaient à nos yeux sur le lac et autour du lac de Thun. Ces spectacles étaient toujours nouveaux. Nous assistions au lever et au coucher du soleil, qui projetait les feux de l'aurore et la pourpre du soir sur les eaux et sur les glaciers.

Toutes les journées, nous les passions à travailler, à ne rien faire et à causer, soit sur notre terrasse, soit dans les sentiers d'Oberhofen,

soit sous les grands arbres de la Chartreuse, soit au chalet, sorte de kiosque oriental, malgré son humble nom. Nous vaguions, selon notre caprice, dans ces lieux partout embellis des perspectives du lac et des Alpes. Nous étions, tantôt entre nous, ma femme, notre amie, Gérald et moi, tantôt avec des voyageurs qui abondaient de Thun, d'Interlachen et de toutes les régions. Ces voyageurs ne nous étaient pas des étrangers; car nous les avions déjà vus, pour la plupart, à Paris, à Strasbourg, à Berne ou ailleurs.

Voici quelques fragments de nos conversations, à bâtons rompus.

Seebühl, sur la terrasse.

NOTRE AMIE.

Nous croyons les mêmes choses sur ce monde et sur l'autre. Nous avons les mêmes enthousiasmes, les mêmes espérances. N'est-ce pas l'amitié ?

MA FEMME.

Oui, et de toutes les amitiés la meilleure.

MOI.

Si ce n'était que cela, ce serait de l'estime,

mais ajoutez-y cette petite circonstance : le charme, l'attrait mutuel, et vous aurez juste l'amitié que nous éprouvons, cette amitié sérieuse, intime, spontanée, qui est seule l'amitié complète.

⟡

A Oberhofen.

GÉRALD.

La Suisse de l'ancien régime n'avait que treize cantons; sous Napoléon elle en eut dix-neuf. C'est la sainte-alliance qui transforma la confédération en vingt-deux cantons, en vingt-deux républiques.

MOI.

Ces vingt-deux républiques qui font la Suisse actuelle, ont une double tendance.

Il y a d'abord la tendance des cantons de Lucerne, de Schwyz, d'Unterwalden, d'Uri, de Neuchâtel, de Fribourg, du Valais. Ce sont les sept cantons qui avaient organisé le sonderbund, c'est-à-dire la ligue contre la suppression des couvents en Argovie et contre l'éloignement des jésuites. Le sonderbund a été battu et aboli,

mais la tendance aux légendes et à l'esprit local, prévaut encore dans les cantons catholiques.

GÉRALD.

Sans aucun doute. La tendance contraire, dans les autres cantons, dans les cantons réformés, est, très-résolûment aussi, celle de la philosophie, de l'esprit libéral et fédéral.

MOI.

La victoire ne sera pas longtemps indécise, entre les vieux patriciats qui s'écroulent et la jeune démocratie qui s'élève, surtout si elle renonce aux petitesses, à l'envie, si elle favorise généreusement l'essor de la pensée, de la presse, de tous les arts, de tous les grands instincts modernes.

Seebühl.

MOI.

[illegible] donc venu ce joli chat, Elsi ?

ELSI.

[illegible] qui a été servir à Neuchâtel.

MOI.

Et pourquoi lui attachez-vous, chaque jour, à l'oreille, ce petit nœud de ruban rose?

ELSI.

Voici, Monsieur : je lui attachai ce nœud à votre arrivée de Weissenburg avec M. Gérald; c'était par plaisir. Maintenant, je laisse au petit chat son nœud, en mémoire de ma cousine qui avait tous les dimanches un nœud pareil. Et ce nœud lui allait si bien!

MOI.

Est-elle contente à Neuchâtel?

ELSI.

Oh! non. Je crains plutôt qu'elle n'y ait le mal du pays. Nous autres, Monsieur, nous vivons à la maison, comme le poisson dans l'eau; ailleurs, le chagrin nous gagne et c'est fait de nous.

A la Chartreuse.

NOTRE AMIE.

Que présagez-vous du conflit imminent avec la Prusse?

MOI.

Ce que je présage ? le triomphe de la Confédération. La Prusse armera, négociera. Il y aura beaucoup de protocoles. En définitive, la diplomatie, malgré son penchant pour la Prusse, lui conseillera de renoncer à son droit sur Neuchâtel, la paix du monde valant mieux que cet infime droit de soixante mille livres de rente.

GÉRALD.

Vous supposez alors que tous les cantons seront unanimes contre la Prusse ?

MOI.

Je ne suppose pas. Vous avez senti comme moi cette unanimité.

GÉRALD.

Assurément.

MOI.

Eh bien, les petits cantons, par religion, et les grands cantons, par patriotisme, s'unissant dans un même faisceau, forceront la main à l'Europe monarchique.

Au chalet.

MA FEMME.

Quand j'étais très-jeune, mon idéal de la nature, c'était Versailles, avec ses bois et ses pièces d'eau. Je ne connaissais que cela.

NOTRE AMIE.

C'était la nature de Le Nôtre, ce n'était pas celle du bon Dieu.

GÉRALD.

Versailles n'est plus qu'un musée.

MOI.

Versailles était plus noble et plus expressif, lorsqu'il était une ruine auguste, lorsqu'il était encore le Versailles de Louis XIV et de Saint-Simon.

A la Chartreuse.

MOI.

L'abbé de Nectal s'est presque heurté contre moi, ce matin, sur le pont de Thun. Nous nous sommes arrêtés en même temps. Nous n'avons touché qu'un sujet, la religion. De protestant que M. de Nectal s'était fait, il est redevenu catho-

lique. On l'appelle de nouveau l'abbé de Nectal. Il était fort triste. Il m'a dit : « Je glisse de plus en plus dans le spleen. » Puis, il a baissé la tête, m'a serré la main et s'est éloigné.

GÉRALD.

Quel homme est-ce au fond? est-ce un ambitieux? est-ce un hypocrite?

MOI.

Ni l'un ni l'autre. C'est un homme distingué et faible. Il n'a pas le courage de ses croyances. Sa maladie, c'est l'indécision, non pas de la raison, mais du caractère. Il n'ose point conclure tout haut. Il sera toujours malheureux, entre le grand nombre, où est sa sécurité, et le petit nombre, où est sa foi. Je le plains, car il souffre.

Seebühl, sur la terrasse.

GÉRALD.

Aimez-vous les armes curieuses, les livres rares? En avez-vous dans votre vieille maison de Paray?

MOI.

Non, ce serait un goût trop cher pour moi et

trop magnifique pour ma pauvre masure. D'ailleurs cette privation ne m'est pas douloureuse. Ce que je préfère à toutes les panoplies, à toutes les éditions, à tous les ameublements, ce sont les montagnes, les arbres, les fleurs. Que n'ai-je partout, comme ici, les Alpes et les lacs, à l'horizon de mon cabinet de travail? Ce qui me comblerait d'aise, ce serait seulement une fontaine de paysan suisse, sous ma fenêtre.

Au chalet.

GÉRALD.

J'ai vu hier un Galliste qui m'a dit, après m'avoir bien examiné, que ma faculté dominante est la sagacité.

MOI.

J'aime mieux Lavater que Gall. Lavater est un philosophe, un poëte, un apôtre; Gall n'est qu'un anatomiste.

Seebühl, sur la terrasse

GÉRALD.

Il semble que le talent doive toujours être

impuissant, avec cette devise : L'art pour l'art.

MOI.

Le talent plaira encore, mais il ne saurait ni toucher, ni émouvoir. Pour pénétrer dans les consciences, il faut une conscience. D'ailleurs, il n'y a de grande voix, que si, dans la même poitrine, il y a aussi un grand cœur.

A la Chartreuse.

UN SUISSE.

J'ai pour la race anglaise une prédilection. J'admire avant tout l'Angleterre.

MOI.

J'aime la France.

UN SUISSE.

Les mœurs de l'Angleterre sont bien autrement saines que celles de la France.

Voyez une famille anglaise. Elle a pour elle seule sa maison propre comme un brick ; elle a son jardin, son gazon vert, son individualité, sa dignité. A des heures fixes, arrivent le boucher, le boulanger, le facteur de lettres, et tout est constitué avec un ordre merveilleux.

Voyez, au contraire, une famille française. C'est un pêle-mêle.

MOI.

La famille, chez nous, est quelquefois une horde charmante, et cependant, la France, vaut mieux que l'Angleterre. Entre l'Angleterre et la France, il y a la différence de la richesse à l'héroïsme. L'Angleterre vit pour l'Angleterre, la France vit pour le monde. L'Angleterre est dévouée au confortable et à la règle; la France au plaisir et à l'aventure. L'Angleterre est une grande nation industrielle; la France est un grand peuple missionnaire et soldat.

UN SUISSE.

Ce qui m'incline à la France, c'est l'action et le désintéressement, où elle excelle. Voilà pourquoi j'aime aussi la France.

MOI.

Ce qui me réconcilie avec l'Angleterre, c'est qu'elle est une île de grande poésie. Elle est la mère de Shakspeare et de Byron. Voilà pourquoi je la respecte.

A Thun.

GÉRALD.

Mesurez-vous l'Aar dans sa largeur et dans sa rapidité? Elle ressemble à nos grands esprits français qui ont autant de mouvement que d'étendue : Voltaire, Mirabeau, par exemple.

MOI.

Il y a d'autres esprits non moins rares, qui n'ont ni l'étendue, ni le mouvement, mais qui enfoncent et creusent comme un puits. Pascal, Royer-Collard sont de ce groupe-là. Dieu a tout créé avec une variété infinie : les âmes, les fleuves et les abîmes.

Seebühl, sur la terrasse.

UN SUISSE.

L'Angleterre est une admirable race, quoi que vous puissiez dire. Elle a conquis dans l'Inde plus de deux cents millions de sujets et des trésors au delà de tous les calculs.

MOI.

La conquête de l'Inde, j'en conviens, est un

titre magnifique, car elle est la plus belle conquête de l'histoire. Elle dépasse les conquêtes des Grecs, des Romains et des Espagnols.

UN SUISSE.

Aucun peuple ne peut se vanter d'une si grande chose.

MOI.

Aucun peuple, excepté le peuple français. La France a osé une chose plus glorieuse et sa révolution est supérieure à tout. Cette révolution est l'explosion même de la philosophie du XVIII[e] siècle. Le peuple français a été à la fois le sacrificateur et la victime. Ce fait n'a pas été réalisé avec égoïsme, comme la conquête de l'Inde, par le génie de l'industrie, mais avec fraternité, par le génie de la liberté et de la raison. L'Angleterre s'est emparée de l'Inde pour elle seule; la France a voulu accomplir sa révolution pour elle et pour le genre humain. Elles seront récompensées, chacune selon son œuvre. L'Angleterre, cette Carthage difforme, gigantesque, personnelle, âprement orgueilleuse, ne peut que décroître dans la diversité lointaine de ses territoires; la France, cette Rome de l'esprit

civilisateur, cette armée du progrès de tous, ne peut que grandir dans les heureuses proportions de son unité géographique et sociale.

Au chalet.

UN RÉFUGIÉ.

Vous lisez Platon, vous; je lis Pascal. Ce malade sublime m'entraîne avec lui dans le noir, qui est mon élément.

MOI.

Pascal n'est pas une lecture bonne pour vous. Il augmente votre exil. Platon le diminuerait. Il vous rendrait la patrie éternelle, la patrie des idées. Platon, c'est la sérénité dans la lumière. Platon est à Pascal, ce que le Parthénon et le cap Sunium sont à la chapelle et au désert de Port-Royal.

A la Chartreuse.

UN NAPOLITAIN.

La langue française est la plus sourde, la plus terne et la plus barbare des langues de l'Europe.

Quel détestable instrument pour l'éloquence et pour la poésie !

MOI.

Quel incomparable outil pour le bon sens, pour la philosophie et pour la conversation ! Elle suffit même à tous les élans, à toutes les facultés du cœur et de l'imagination. Cette langue de Mme de Sévigné et de Voltaire est aussi la langue de Bossuet, de Racine et de Rousseau. Il est vrai qu'elle n'a pas le nombre, la sonorité, l'éclat, le soleil des langues méridionales, de l'Espagnol surtout. Les voyageurs s'accordent à dire que rien ne paraissait égal à l'idiôme castillan, lorsque Galiano lui communiquait le charme de sa voix, lorsque Lopez l'incendiait de sa passion et l'entrecoupait de son cri africain. Cette langue est une fanfare. Elle n'a encore eu cependant ni un Shakspeare, ni un Goëthe, ni un Mirabeau.

UN NAPOLITAIN.

Ah ! les langues du Midi sont une musique. Orphée est impossible dans une langue du Nord. Les langues du Midi rayonnent, elles flamboient. Ce sont des langues imagées pour des peuples splendides.

Je me souviens d'avoir assisté à une séance des Cortès. Les orateurs qui parlaient n'étaient pas bien éloquents; je les comprenais mal, et néanmoins le seul enchantement des mots, des gestes, des physionomies, me fascinait, me ravissait. Je ne serais pas resté un quart d'heure à la chambre des députés de France, ou au parlement d'Angleterre. Ce n'est pas là une préférence de raisonnement; c'est une préférence d'instinct, de première et d'irrésistible impulsion.

MOI.

Vous réduisez un peu trop les langues à une volupté, à un épicurisme de l'oreille et des yeux. Que deviendra la substance dans cet oubli de tout ce qui n'est pas la forme?

Je suis très-sensible aussi à l'harmonie; je la recommande aux langues du Nord, comme je recommande l'idée aux langues du Midi. Il n'y a que le génie pour sauver les langues des périls contraires. Le génie se taillera une langue dans sa langue natale. Il changera le plomb en or. La plus grande langue sera celle qu'écrira le plus grand génie.

Donnez au statuaire grec un peu de boue, et il en fera la Vénus de Milo.

—:—

Seebühl, sur la terrasse.

MA FEMME.

Que de choses nous apercevons d'ici! Lac, montagnes, vallées, soleil qui se couche, lune qui se lève, ciel et terre, dans toute leur magnificence!

NOTRE AMIE.

C'est admirable, mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, ne serait-ce pas l'homme, le *roseau pensant* dont parle Pascal et qui réfléchit tous ces miracles dans son regard et dans son âme?

GÉRALD.

Sans doute l'homme est le privilégié de la création; cependant si Dieu s'est complu en nous, il ne s'y est pas épuisé.

MOI.

Assurément. Nous ne sommes qu'une strophe, la plus vivante et la plus lyrique du poëme universel. Supérieurs en intelligence à tous les êtres, inférieurs en durée, en éclat, en étendue, à la

plupart d'entre eux, nous avons des attributs différents. Nous en avons aussi d'analogues. Les facultés même dont nous sommes le plus fiers sont répandues plus vastement que nous n'imaginons. Dieu, sans se confondre, luit dans son œuvre entière. Nous avons la prééminence, et il y a plus de divinité en nous ; mais il y en a en tout; et nos affinités sont innombrables avec l'immense création dont nous ne sommes qu'une si faible partie.

Considérons les merveilles du jour et de la nuit : les astres, ces voyageurs lumineux qui ne s'égarent jamais, les lacs qui respirent, l'Océan qui s'emporte et se calme, qui s'avance et se replie, tout aussi bien que s'il était doué de conseil et de volonté. La terre n'est pas moins féconde en prodiges. Son sein est inépuisable de trésors et de tendresse comme le sein d'une mère. Les montagnes, les vallées, les gouffres, débordent de mystères et de voix. Ils doivent avoir des rêves bien profonds. Car le grand Dieu qui s'en distingue, habite en eux, comme il habite en nous.

Plus nous observons de près, plus nous nous assimilons le monde, plus nous recueillons dans

tous les règnes des phénomènes en quelque sorte humains. Où trouver des héros plus braves que le cheval, des amis plus dévoués que le chien? Laisserons-nous l'animal pour l'arbre? Prenons le beau cèdre de la Chartreuse qui nous abrite si souvent. Au printemps, en été, en automne, il relève ses branches pour recevoir, comme dans une coupe, les rayons et la rosée du matin et du soir; en hiver, il abaisse ses rameaux, le long desquels coule la pluie froide ou glisse la neige glacée. Allons plus bas, dans l'échelle de la vie, allons jusqu'à la pierre. L'aimant se chargera de nous donner de nouveaux étonnements. Voici une pierre savante et artiste : elle a une âme, une muse la pénètre, et, pareille au poëte, à l'écrivain, à la femme, elle a les premiers de tous les dons, les dons divins d'attirer et de conduire.

Ne soyons pas orgueilleux, à la manière de Pascal et des philosophes de Port-Royal. Eux, ils n'étaient pas seulement orgueilleux, ils étaient fermés à tout ce qui n'était pas l'homme. Nous, élargissons notre esprit et notre cœur aux proportions de toutes les œuvres de Dieu. Aimons-le d'abord, aimons-nous, puis aimons cette

charmante nature qui est notre sœur, et dont le père est notre père.

Au chalet.

UN ITALIEN.

Vous avez défendu ce matin Géricault très-vivement.

MOI.

Oui; je ne vais pourtant pas aussi loin que vous. Je ne crois pas qu'il soit tout à fait un empereur, un César, ni qu'il porte les mêmes abeilles d'or qu'un Raphael, un Michel-Ange, un Rubens.

UN ITALIEN.

Je vous demande pardon. Léonard de Vinci, Raphael, Michel-Ange, le Titien, le Corrège, Rubens, Rembrand, Géricault sont les mêmes hommes. C'est la race des géants. Ils diffèrent selon le génie, le temps, le climat, la nation; mais ils se valent.

MOI.

C'est ici qu'il y a une nuance entre nous. Je reconnais que tous ces maîtres ont été sculptés grands et premiers, par l'éternel sculpteur; mais Géricault n'est pas leur pareil.

Seebühl, sur la terrasse.

NOTRE AMIE.

Je ne soupçonnais pas ce feu d'antique patriotisme chez les Suisses. Cela les rend nobles. Ils ne sont plus les mêmes, depuis la tentative sur Neuchâtel, dans laquelle la Prusse vient de pousser M. de Pourtalès.

MA FEMME.

Les Suisses ont tous maintenant la physionomie de l'héroïsme.

MOI.

On ne juge bien le visage d'un homme et d'un peuple, que lorsqu'un grand sentiment les enflamme.

GÉRALD.

C'est l'histoire du caillou. Au repos, il est morne et sombre. Les passants le méprisent. Vienne une commotion, et il n'est plus qu'étincelles.

Seebühl, sur la terrasse.

GÉRALD.

Quelle haute science que la théologie !

MOI.

Oui, surtout lorsqu'elle vient par le spectacle de la nature. Comment ne pas adorer Dieu dans l'infini du ciel et de la mer, dans la splendeur des astres, dans la fécondité des vallées et des montagnes? l'impression de la nature mène irrésistiblement à l'impression de Dieu.

GÉRALD.

Comme l'histoire, à son tour, élève jusqu'à la philosophie. Qui ne reconnaîtrait une loi éternelle dans l'effusion des vérités, dans le mouvement des choses humaines, dans le jeu varié des passions, dans les vertus, dans les élans du cœur, qui toujours au delà du mal rêve le bien, au delà du bien, rêve le mieux ?

MOI.

La nature et la théologie, l'histoire et la philosophie se correspondent en effet par une logique infaillible.

C'est le coup et le contre-coup.

Seebühl, sur la terrasse.

NOTRE AMIE.

Vous souvenez-vous souvent de madame Aimé Martin?

MOI.

Très-souvent. C'est chez elle que nous nous sommes rencontrés.

MA FEMME.

Je l'ai connue moins que vous deux, et je l'ai autant appréciée. Elle était digne du génie de son premier mari, Bernardin de Saint-Pierre, et de la bonté du second, Aimé Martin.

GÉRALD.

Elle ne goûtait pas ce temps-ci.

NOTRE AMIE.

Elle me disait : « Maintenant que le catholicisme est une mode, on dédaigne la philosophie et les philosophes. Je ne trouve plus le même respect pour M. de Saint-Pierre. »

Je lui répondais : « Ne vous tromperiez-vous pas, Madame? Je crois que jamais on n'a tant aimé l'auteur du *Café de Surate*, de *Paul et Vir-*

ginie et de *la Chaumière indienne.* Ce n'est pas du respect, c'est de la tendresse qu'il inspire à tous. »

GÉRALD.

Elle était blessée qu'on le considérât trop comme écrivain, et pas assez comme philosophe.

MOI.

Elle avait bien tort. Le style, c'est là le charme immortel de Bernardin de Saint-Pierre. Il est de la famille de Rousseau et de Fénelon. Ce n'est pas un métaphysicien de profession et d'école ; c'est un sublime apôtre. Il appartient plus encore à l'art qu'à la science.

Il n'était pas philosophe à la manière de Platon.

Platon vivait dans la région immuable des idées, dans le monde absolu de la métaphysique.

M. de Saint-Pierre avait entrevu ce ciel infini, mais il se complaisait dans les drames intérieurs, et ce qui était pensée pour Platon, était émotion pour lui. C'est le Platon du sentiment. Voilà le caractère de son génie et le secret de sa popularité.

Seebühl, sur la terrasse.

NOTRE AMIE.

Que ne sommes-nous sûrs de pouvoir toujours nous retrouver, même dans la vieillesse, soit au penchant des montagnes, soit au bord de la mer, soit sur la rive d'un lac?

MA FEMME.

Ce serait le bonheur.

MOI.

En attendant, jouissons de la douceur de vivre ensemble, sous ces tilleuls. Ici, près de cette grève battue des vagues, et de ces forêts de sapins pleines de murmures, dans ces parterres de roses et de résédas, la nature embaume l'amitié.

GÉRALD.

Et l'amitié, à son tour, parfume la nature.

Seebühl, 14 septembre, sur la terrasse.

MA FEMME.

J'espère le soleil pour notre visite aux petits cantons. Je ne dors pas, quand je songe que je vais aux glaciers.

NOTRE AMIE.

Ah ! je vous envie tous deux. Vous aurez toute la joie du voyage, et nous, tout le malheur de l'absence.

GÉRALD.

Vous adorerez cette contrée qui est le chef-d'œuvre de la Suisse, comme la Suisse est le chef-d'œuvre du monde.

MOI.

J'ai un immense pressentiment du lac des Quatre-Cantons, du Rigi, du Rosenlaui et de Grindelwald.

GÉRALD.

Il n'y a rien d'aussi beau. Vous pouvez, en huit jours, faire cette excursion, la plus intéressante de toutes.

MOI.

Dites quinze jours. Je ne saurais ni voir, ni admirer, si je n'avais que le temps ; il me faut plus que le temps.

CHAPITRE VIII

De Seebühl à Brienz. Le mal du pays. Le Brünig. — Du lac de Lungern au lac des Quatre-Cantons. Nicolas de Flue. Arnold de Melchthal. Sarnen. Stans. Stansstaad.

J'avais laissé l'automne se fixer, avant de partir avec ma femme pour le lac des Quatre-Cantons.

Au lieu de chercher l'inconnu en moi, dans les idées, j'allais le chercher hors de moi, dans la nature.

Je me sentais pénétré d'une tendre reconnaissance envers Dieu qui me permettait de contempler ses plus belles œuvres.

Cinq heures du matin sonnaient à Seebühl.

Le lac de Thun était d'argent et d'azur. Trois barques de pêcheurs y traçaient leurs raies de phosphore. Notre barque de voyageurs était prête sur la rive. Nous y montâmes après avoir

embrassé nos amis que nous quittions pour quinze jours.

Le ciel était pur, les glaciers, d'un blanc de neige, contrastaient sublimement avec le Niesen et le Stockhorn, cuivrés à la base, et, au sommet du rose le plus vif, le plus charmant.

Nous avons traversé le lac de Thun, si souvent par moi sillonné avec le vieux Pierre, notre batelier. Nous avons dévoré la plaine splendide de Neuhaus, d'Unterseen et d'Interlachen, dominée par de si grands monts que domine à son tour la Jungfrau.

Nous nous sommes lancés dans une autre barque, sur le lac de Brienz, dont les eaux dormantes, teintées de gris, d'or, de vert tendre, de vert sombre, reproduisaient tous les miracles de couleur, soit des rochers, soit des prés, soit des hêtres, soit des sapins, soit des hautes pentes qui l'encadrent.

Nous avons passé et repassé sous la dernière chûte du Giessbach. Nous avons mouillé à sa poussière brillante, nos visages et nos cheveux.

Nous avons abordé à Brienz. Je m'y suis assuré de deux porteurs et d'un guide pour aller demain à Lungern.

Je m'entretenais de notre itinéraire, avec le guide, pendant que ma femme tendait au lion aquatique d'une fontaine, la tasse de bois sculptée par le pâtre du Stockhorn. Une jeune fille, d'une grâce antique, s'est avancée alors, un panier d'abricots à la main, et a dit : — « Madame, ma mère est de Fribourg et je parle votre langue. Acceptez des abricots de notre verger. Ils vous rafraîchiront moins froidement que cette eau, et ils ne vous feront pas de mal. »

Ma femme a choisi quelques fruits et remercié la jeune fille, qui rougissait du plaisir de l'hospitalité accomplie.

« Monsieur, m'a dit le guide, en me désignant la jeune fille, voici une des plus riches héritières de Brienz. — Qu'importe, ai-je répondu. — Ah! c'est que c'est une triste histoire. — Comment cela, repris-je avec intérêt. — Écoutez, repartit le guide, heureux d'avoir éveillé ma curiosité :

« Cette jeune fille s'appelle Kettly. Elle avait un frère qui se nommait Hans. C'était un brave garçon qui aimait à faire le bien. Il était trop attaché à la Suisse, principalement à Brienz.

« Son père est un ancien soldat qui a servi

Louis XVIII et Charles X, en France. A votre révolution de 1830, il fut chassé comme le roi et il revint ici. Dans un voyage à Fribourg, il épousa une femme qui avait pour dot une fortune. Il eut de cette femme deux enfants : d'abord Hans, et puis longtemps après, Kettly. Il réalisa des profits considérables dans le commerce des blés et des sapins. Il acheta de bonnes terres avec ses capitaux et c'est maintenant l'un des grands propriétaires du canton.

« Lorsque Hans eut vingt ans, il le fit partir de force pour l'Étranger. Comme il n'y avait plus de Cent-Suisses en France et qu'ils sont tous catholiques dans cette famille, il envoya son fils en Italie, et l'affilia à la garde du pape. Hans demeura six mois à Rome. Mais il ne cessait, jour et nuit, de penser à la Suisse. Un soir, il déserta. Il reparut au milieu de nous. Il ne pouvait vivre sans son lac de Brienz. C'était bien naturel. Moi je n'aurais pas agi autrement. Aussi personne dans le bourg ne le blâma, personne, excepté son père.

« Le vieux sanglier ne pardonnait pas à Hans. Il grondait toujours sourdement contre son fils et lui faisait mauvais visage. Enfin, un vendredi,

c'était de funeste augure, il lui dit : « J'ai obtenu ta grâce. Tu vas repartir pour Rome et redevenir un serviteur du pape. Obéis, car c'est le seul moyen de recouvrer ton honneur. Je ne te souffrirai plus ici désormais. » La mère pleura, la fille intercéda. Tout fut inutile; Hans était condamné.

« Lui, n'adressa aucune supplication à son père qu'il connaissait le plus obstiné des hommes. Il dit adieu à sa mère, à sa sœur, à nous tous, à moi particulièrement qu'il emmenait souvent à la pêche sur le lac. Nous supposâmes qu'il retournait à Rome. Hélas! Ce n'est pas si loin qu'il avait résolu d'aller.

« Le matin de son prétendu départ, il embrassa sa mère et sa sœur avant le crépuscule. Il s'élança, sans un mot à son père, sur une petite voiture du pays qu'il congédia, dès qu'il fut au bas de la cascade que vous voyez d'ici, dans la vallée. Cette cascade est l'Oltschibach. Hans gravit la montagne et s'approcha de l'ouverture par où la cascade se précipite. Je tiens cela du berger qui paissait ses vaches sur la montagne et qui fut témoin de tout. Hans se croyait seul. L'aurore était venue. Il s'assit, le pauvre cher Hans,

sur un bloc et chanta une chanson à fendre le cœur de tous les Suisses : *le Mal du Pays!* Le berger sanglotait de l'entendre. Sa chanson finie, Hans s'agenouille, fait une courte prière, se relève et se jette dans la cascade. La cascade le prend, l'enlace, l'étouffe, le meurtrit de roc en roc; elle le tourne, le retourne, le broye, s'abreuve de son sang et le roule à quelques pas de l'Aar. C'est là que nous l'avons ramassé et mis sur un brancard. Il était méconnaissable, tant la cascade l'avait défiguré ! Cette cascade, Monsieur, que l'on vante, que l'on trouve si magnifique, lorsqu'une fois elle vous a saisi, ce n'est plus une cascade, c'est une bête féroce.

« Tout le monde a conduit Hans au cimetière du bourg où il repose, selon son désir, dans sa terre natale. Sa mère est presque devenue folle; sa sœur a été très-malade, comme si elle n'eût pas hérité, comme si, par cette mort elle n'était pas l'un des meilleurs partis des environs. Kettly, chacun le sait, a bon cœur. Quant au vieux père de Hans, quoiqu'il redresse sa moustache et fasse le crâne, il est frappé là. Il maigrit de plus en plus. Il a un chagrin et ses minutes sont

comptées. On est persuadé qu'il n'ira pas jusqu'aux neiges d'automne. »

-◇-

J'ai dîné avec un professeur très-distingué de Fribourg. Après lui avoir conté l'histoire de Hans, j'ai témoigné l'envie d'avoir la chanson Bernoise intitulée *le Mal du Pays*. L'habile professeur a traduit pour moi cette chanson de l'Oberland et me l'a offerte avec beaucoup de courtoisie.

La voici :

LE MAL DU PAYS.

I

Cœur, mon cœur, pourquoi si triste?
Et que veulent dire ces murmures?
Il fait si beau en pays étranger!
Cœur, mon cœur, que te manque-t-il donc?

II

Ce qui me manque? Tout me manque.
Je suis trop perdu ici.
Si beau qu'il fasse en pays étranger,
Là, pourtant, n'est jamais la patrie.

III

Ah! dans la patrie je voudrais retourner!

Mais bientôt, ma chère, bientôt.
Je voudrais être près du père, près de la mère,
Je voudrais aller à la montagne, au rocher, à la forêt!

IV

Je voudrais revoir les cimes,
Les glaciers transparents et adossés aux monts,
Où les agiles chamois courent,
Où pas un chasseur ne peut avancer.

V

Je voudrais encore entendre les clochettes,
Quand le vacher mène le troupeau,
Quand les vaches folâtrent,
Qu'aucun agneau ne reste dans la vallée.

VI

Je voudrais monter sur les faîtes;
Je voudrais, près du lac bleu,
Où le ruisseau du rocher écume,
Revoir notre petit village.

VII

Voir les maisonnettes brunes,
Et, devant toutes les portes,
Les voisines qui saluent amicalement,
Et qui, sur leurs bancs, ont de gaies visites.

VIII

Personne ne nous aime ici,
Personne ne nous donne la main tendrement.

Et nul enfant ne nous sourit
Comme chez nous, en Suisse.

IX

Loin d'ici ; que je sois de nouveau
Là où, jeune, j'étais si bien.
Je n'aurai ni plaisir, ni paix,
Jusqu'à ce que j'entre dans mon village.

X

Cœur, mon cœur, à la garde de Dieu !
C'est encore une souffrance, résigne-toi.
Si le Seigneur le veut, il peut m'aider,
Et bientôt me ramener au pays.

J'aime ce peuple pour sa diversité, qui n'est pas une force, mais qui est une originalité. Il est très-guerrier et il est très-pacifique. C'est un soldat, un laboureur, un pêcheur et un berger. Il est républicain et il n'est point anarchique. Quelques-uns de ses patriciens ont été de grands patriotes. Il a vingt-deux gouvernements que l'on peut parcourir en un mois, et qui, sous le spectacle varié de leurs formes, ont un sens unique : liberté !

Ce peuple a tous les climats, souvent dans le

même lieu : le nord en haut, le midi en bas. Il a tous les siècles dans la même minute : le moyen âge parmi les cantons catholiques, et, parmi les cantons protestants, les temps modernes.

Il est de toutes les races : Suédois, Germain, Franc-Comtois, Tyrolien. Il a toutes les religions et se compose de calvinistes, de luthériens, de papistes, de libres penseurs.

Son défaut est de n'avoir pas une langue seule, ce qui est, en quelque sorte, l'âme d'une nation et le sceau d'une civilisation suprême. Il parle allemand, français, italien. Dans les montagnes de Berne, plusieurs philologues voyageurs ont constaté, sous les chalets des métairies, des pâtres qui savaient les uns le grec, les autres l'hébreu. C'étaient des exilés dégénérés venus avec Lascaris, après la chute de Constantinople, et des juifs convertis. Ce n'est pas tout; les trois langues mères se divisent en une infinité de dialectes, et presque chaque bourg a un patois.

Voilà ce que je déplore dans le peuple suisse. Je comprends tous ses contrastes, toutes ses bigarrures, mais je lui souhaite une langue. Une langue, c'est une identité, c'est un moi pour un

pays; c'est l'accent, c'est le timbre du génie d'un peuple. La patrie de Guillaume Tell, des conjurés du Grütli, de Winkelried, le héros de Sempach, du chevalier d'Erlach, le héros de Laupen, du baron d'Hallwyl, le héros de Granson et de Morat, mériterait une langue magnanime comme le cœur indomptable et le libre esprit de ses citoyens.

Un mystérieux aimant m'attirait au delà de la vallée de Hasli, au delà du Brünig, et, par le pays d'Unterwalden, vers le lac des Quatre-Cantons.

Nous avons suivi, depuis Brienz, la vallée de Hasli dont les habitants sont les plus nobles des Alpes. Leur origine est suédoise, soit que l'on admette leur tradition, soit que l'on consulte la structure de leurs corps, la distinction de leurs traits et la couleur de leurs cheveux. Chassés par la famine de la ville de Hasli, ils se fixèrent d'abord, au nombre de six mille, autour du mont Pilate et du lac des Quatre-Cantons. Ils s'établirent plus tard dans la vallée de Hasli à laquelle ils donnèrent le nom de leur ancienne cité. Ils y

ont gardé, pendant quatorze siècles, l'empreinte de leur race. Ils ont encore le type suédois. Les hommes sont agiles et robustes, les femmes grandes et belles.

Notre route est celle du Reichenbach, mais au lieu de continuer jusqu'à Meiringen, nous nous sommes arrêtés brusquement au pont sur l'Aar, et nous avons tourné à gauche dans le Brünig. J'étais à pied avec notre guide. Ma femme était en chaise. Elle avait deux porteurs.

La vallée de Hasli s'étend du lac de Brienz, vers Meiringen.

Le Brünig sépare cette vallée de la vallée de Lungern, et le canton de Berne du canton d'Unterwalden.

Le côtoiement du Brünig plonge constamment sur la vallée de Hasli, traversée par l'Aar. Nous découvrions de plus en plus, en avançant, les glaciers de Meiringen, et la cascade tragique de l'Oltschibach, dont le jet écumeux nous envoyait son bruit et ses étincelles. Nous pensions à l'histoire du pauvre Hans. La cascade ne s'en souvenait plus. Elle avait tué le jeune homme avec l'innocence terrible d'un élément. Elle avait lavé le sang dont elle s'était souillée, et elle dé-

roulait, en se jouant, sa longue queue de comète toute ruisselante d'ondes et de rayons!

Nous étions loin de la région des vignes. Je m'imaginais que j'allais grimper comme au Stockhorn, de la région des chênes et des noyers à la région des hêtres, puis à celle des sapins, puis à celle des pins rabougris et des mélèzes au delà desquels, sur les plus hautes Alpes, il n'y a plus que les mousses et les lichens. C'était une erreur. Les espèces d'arbres sont mêlées sur le Brünig, qui n'est pas assez élevé pour que toutes les régions végétales soient exclusives et distinctes.

Nous nous sommes reposés dans le joli village de Brienzwyll, entre trois fontaines, au milieu d'une population franche, empressée, active, qui nous abordait d'un sourire bienveillant et nous saluait d'un geste amical.

De ce village à la tour du Brünig, tour colossale de granit, d'où l'on voit toujours la cascade de l'Oltschibach, ce ne sont que promontoires, îles, anses, lacs, non plus d'eau, mais de verdure. En haut, des rochers à pic prolongent la tour du Brünig dans la direction du Wylerhorn qui surplombe tout; en bas, d'autres rochers,

non moins abrupts, s'entrecroisent vers l'Aar et vers la vallée de Hasli, qui est ravissante de Brienz à Meiringen, dont on aperçoit l'église.

C'est ainsi que nous avons atteint Zollhaus, puis le faîte du Brünig. Une vapeur nous entourait. La montagne baignait dans une sorte de brume lumineuse. Elle émergeait avec plus de charme de ce léger brouillard de chaleur. Des faneuses robustes, au teint coloré et au rire éclatant, travaillaient et s'amusaient, sur un plateau herbeux, au bord du sentier. Elles retournaient le foin avec leurs fourches et se le jetaient au visage. Elles faisaient leur métier gaiement à quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Elles avaient une chemise bien blanche, un jupon brun et un large chapeau de paille orné de colchiques, beaux lys des prés d'un rose-violet. L'une d'elles nous présenta, d'un air de bonne humeur, un bouquet de ces fleurs alpestres.

Tandis que ma femme remerciait la faneuse, et que notre guide causait avec les porteurs, qui avaient détaché les sangles de leurs épaules pour souffler cinq minutes, j'entrai, ou plutôt je glissai dans l'Unterwalden.

Je ne pouvais contenir ma joie. Elle s'exprimait en mouvements rapides, en cris, en transports. Je tentais une folle descente qui s'accélérait de toute mon allégresse intérieure. Je pensais, je sentais, j'aimais à la fois et j'accomplissais mieux tous les instincts supérieurs de l'âme. J'avais un désir, une vitesse, une ivresse qui m'entraînaient, comme si ce pays avait eu un cœur pour me recevoir et des bras pour m'étreindre. Rien ne me manquait et tout me surabondait. Je débordais d'infini. Dieu me parlait en secret. Je l'adorais dans ses œuvres. Par l'admiration, je les faisais miennes, je les conquérais. Le ciel était à moi, et les cascades, et les rochers, et les ravins, et les gouffres, et les bruits de l'eau, et le murmure des cimes, et tous les hasards des bois, des monts, des solitudes. Il y a surtout une prairie, avant la chapelle du Brünig, une prairie oblongue, environnée d'arbres, de lierre et de mousse, qui m'a laissé une impression de fraîcheur éternelle et d'éternelle jeunesse.

Je m'assis au seuil de la chapelle dont la petite porte cintrée a une grille de fer. De là, j'apercevais, en arrière, ma femme qui descendait à son tour avec sa robuste escorte. Et je distin-

guais avec bonheur le village et le lac de Lungern, le lac de Sarnen, puis, dans les sublimités de l'horizon, les croupes et les sommets du mont Pilate. Je respirais la piété libre, mais d'autant plus puissante.

Les porteurs firent auprès de moi une autre halte. Ma femme était ravie des horizons que je lui nommais. Si délicieux qu'ils fussent et que fût la chapelle, il fallut cependant les quitter. La difficulté du chemin de Lungern augmenta, et la beauté des antres, des retraites redoubla dans les mêmes proportions. Je remarquai trois petites filles suspendues aux roches, comme des chevrettes. Elles cueillaient des mûres au milieu des fougères, des campanules et des bruyères. Leurs corps étaient ensevelis dans cette mer de plantes. Il ne sortait des fleurs que leurs charmantes têtes, fleurs elles-mêmes d'innocence, de grâce et de vie.

Je franchis, après six heures de marche, la grille de l'auberge de Lungern. Quoique très-fatigué, je l'étais bien moins qu'à Weissenburg, à mon retour du Stockhorn.

Ma femme et moi, nous secouâmes la poussière de nos souliers. Nous changeâmes de vêtements

et nous nous mîmes à table. Nous avions faim et soif, soif surtout. Nous repoussâmes les viandes pour dîner d'une omelette, d'une truite et d'une salade. Nous bûmes délicieusement de l'eau glacée dans du vin blanc.

La nuit fut étouffante. Malgré ma lassitude, je ne dormis pas. Une bouffée de vent du Brünig, eût mieux valu, pour me rafraîchir que toute l'atmosphère de Lungern. Je n'eus dans mon insomnie qu'un dédommagement: Ce fut une fontaine qui coulait sous ma fenêtre, et dont l'intarissable harmonie finit par m'assoupir, vers trois heures du matin.

⟡

Nous partîmes à six heures dans une grossière calèche qui devait nous conduire jusqu'à Stansstaad. Nous côtoyâmes le lac de Lungern, très-resserré et très-pittoresque entre ses montagnes. Des cascades tombaient, à chaque pas, des hauteurs.

Nous nous sommes détournés un peu à Rudenz pour mieux voir l'ancien château du gendre parricide de Rodolphe d'Erlach. De là, jusqu'à Eiwyl, nous nous sommes entretenus du vain-

queur de Laupen. Nous avons longé, d'Eiwyl à Sachseln, les bords du lac de Sarnen, entre des champs magnifiques de poiriers, de noyers et de pruniers. Moins accidenté que le lac de Lungern, le lac de Sarnen est plus vaste et plus riant. Il a six kilomètres de longueur et deux de largeur. Sa profondeur est de deux cent quarante pieds. Il est entouré et embaumé d'arbres fruitiers et de fleurs.

Nous avons déposé à Sachseln nos sacs de voyage, afin de visiter l'église du bourg et le Ranft, un célèbre ermitage de la montagne.

Sachseln est un jardin et un verger, à la base du Sachslerberg. Les femmes de l'Unterwalden sont aussi candides que belles. Elles ont une politesse cordiale. Ce qui les distingue extérieurement des femmes de tous les autres cantons, c'est leur coiffure. Elles relèvent leurs cheveux [illegible]r-devant et les ornent de nattes de rubans der[illegible] la tête. Les rubans se rattachent à de larges [illegible]les d'argent ou d'or qui étincellent parfois [illegible]rres fausses. Ces épingles sont le principal [illegible] de l'Unterwalden.

[illegible]chseln est fort curieuse. Elle [illegible]e. Elle est bâtie en forme de

croix latine. Elle a plusieurs chapelles et vingt-deux colonnes du plus beau marbre noir. Elle renferme les reliques et le portrait de Nicolas de Flue, l'ermite national de la Suisse.

Tout le pays est plein de cet ermite qui mérite bien un regard et un souvenir. Nous avons donc monté au Ranft avec intérêt.

Nicolas de Flue (Von Fluh) était un homme dont l'amour avait embrasé la jeunesse. Marié à une femme dont il était épris, il en avait eu plusieurs enfants.

Cet amour humain avait fait place à l'amour divin. La religion s'était emparée peu à peu de Nicolas de Flue et avait brûlé toute autre passion dans son cœur. Il s'était séparé de sa femme qui était restée chargée de la famille, et il était allé s'exténuer au Ranft dans les macérations et dans la prière.

Le Ranft est l'ermitage, où s'établit jusqu'à sa mort, le solitaire. Il habita cette sorte de hutte dix-neuf ans et demi. Tous les mois, il descendait à Sachseln, afin de communier devant le peuple, puis il revenait au Ranft où recommençaient ses contemplations célestes. Il s'y abîmait comme dans un océan. Il se nourrissait

de racines, buvait l'eau des torrents et des cascades. Il couchait sur la terre nue, et c'était son lit; des cailloux supportaient sa tête, et c'était son oreiller.

Cet ascète, implacable pour lui, ne cessa point d'être indulgent pour les autres. Parmi toutes les vertus de son dévouement, il avait la vertu du patriotisme. Et cette vertu fut récompensée. Lui qui intercédait tant pour la Suisse, un jour, il eut le bonheur de la sauver.

C'était après les guerres de Bourgogne : Berne désirait faire entrer dans la Confédération Soleure et Fribourg, qui s'étaient si bien battues avec elle. Uri, Schwyz et Unterwalden ne voulaient pas. Ces cantons forestiers se méfiaient des villes dont ils redoutaient l'industrie, la richesse et la puissance. Les villes, de leur côté, craignaient sur leurs sujets des campagnes l'influence démocratique des cantons forestiers.

Les députés de la Confédération réunis à Stans s'étaient livrés à des violences inouïes en agitant ces deux questions: l'admission de Soleure et de Fribourg, et le partage du butin conquis sur le duc de Bourgogne. Aux menaces mutuelles succédèrent presque les voies de fait. Chacun en

appelait aux armes. La guerre civile était imminente.

Désespéré de ces débats qui, à tout moment, pouvaient devenir sanglants, et qui, dans tous les cas, étaient la ruine de la Confédération, le curé de Stans court au Ranft. Il n'espère qu'en Nicolas de Flue. Il lui rend compte de ce qui se passe. Le solitaire se recueille à genoux devant Dieu. Soudain il prend une grande résolution. Il se relève, saisit son bâton, ceint ses reins d'un manteau usé, son front d'un bonnet de loutre conservé encore comme une relique, et il s'en va, par les frimas de décembre, au bourg de Stans.

Les députés étaient assemblés de nouveau et la discorde avait rallumé leurs fureurs. Ils délibéraient, assis autour d'une grande table de chêne, les yeux enflammés, les poings crispés, la rage au cœur et l'injure à la bouche.

Tout à coup, l'ermite du Ranft, vénéré de tous les cantons, paraît dans la salle des séances. Tous aussitôt, députés des villes, députés des campagnes, sont debout. On présente un siége au solitaire. Mais lui, le refusant, fait signe qu'il veut parler. Ses vêtements sont grossiers,

sa taille est grande et frêle. Il est chauve et sa barbe blanchit déjà. Sa physionomie respire l'onction. On comprend que cet homme, sans l'esprit qui l'anime, s'affaisserait. Sa maigreur était si prodigieuse, racontent les chroniques de l'Unterwalden, que son corps était transparent et qu'on voyait le soleil à travers. Elles ajoutent qu'à cette époque, l'ermite depuis dix ans n'avait pas mangé, et vivait de la grâce de Dieu.

Le respect pour Nicolas de Flue était univer-versel et les députés l'éprouvaient au même degré que le peuple. Le solitaire n'eut pas de peine à obtenir du silence. Il demeura sur ses pieds dont les sandales étaient toutes poudreuses de la route. Il s'appuya de la main gauche sur son bâton de voyage, et mettant la droite sur son cœur: — « Mes amis, dit-il, je viens vous exhorter à la concorde, au nom de celui qui est mort pour nous sur la croix et qui aimait par-dessus tout la paix et les pacifiques. »

L'accent du solitaire, son émotion, sa douce autorité calmèrent, comme par miracle, son auditoire. Alors, Nicolas de Flue s'écria : « Eh! quoi, vous, mes concitoyens, qui avez créé, par l'union, la nation suisse, vous vous divise-

riez! vous sépareriez ces bras dont le concours n'est pas nécessaire seulement à la prospérité, mais à l'existence même de la Confédération! Non, non, j'en jure par le Dieu de nos ancêtres, il n'en sera pas ainsi et cette honte ne sera pas infligée à vos mémoires. Vous ne briserez pas, pour un butin, qui est glorieux et qui serait vil, le lien des Cantons, sans lequel il n'y aurait plus de patrie, plus de Suisse. Vous, villes, vous ne blesserez pas les cantons forestiers, les pères de la Confédération; vous, campagnes, vous n'offenserez pas les villes qui ont combattu si bravement avec vous contre le duc de Bourgogne. Aujourd'hui, vous vous entendrez pour recevoir Fribourg et Soleure parmi les Confédérés et pour partager également les dépouilles de l'ennemi. Voilà, croyez-moi, la justice, la bonne politique, le devoir de chacun de vous! »

Et comme tous applaudissaient, le solitaire attendri s'interrompit un instant, puis reprit : « Encore un conseil, mes amis, et j'aurai fini.

« Ne vous mêlez pas aux disputes des princes. Ne vendez pas, à prix d'or, le sang de vos enfants qui appartient à la patrie seule. Sachez que vos enfants, enrôlés au dehors, y laissent

la vertu suisse et en rapportent le vice étranger. »

Les acclamations furent unanimes. Ce jour-là, le 29 décembre 1481, Soleure et Fribourg furent admises dans la Confédération et le butin fut partagé sans querelle. Le *pacte de Stans* régla tout d'après l'équité. Il stipula, en outre, que si l'un des cantons était attaqué d'une façon quelconque, tous les autres cantons seraient solidaires.

La paix fut maintenue et la Confédération cimentée par Nicolas de Flue. Il lui suffit pour cela de faire couler dans tous les cœurs l'huile dont son cœur débordait comme une urne de l'Évangile. Nicolas de Flue était un martyr et un citoyen, connu de tous, admiré de tous. De là son ascendant. Mieux qu'aucun autre, il correspondait à la double fibre religieuse et patriotique des Suisses. Voilà pourquoi il fut si providentiellement le missionnaire, le négociateur et l'arbitre de cette conjoncture décisive.

L'ermite retourna au Ranft. C'est une bien sauvage retraite. On y sent l'incurable mélancolie de l'âme du solitaire, son dégoût d'ici-bas. L'angoisse de l'isolement et la désolation du

désert soufflent et pleuvent partout, au Ranft, dans les vents et dans les eaux. Ne plaignons pas cependant Nicolas de Flue. Il avait épuisé l'amour, lorsqu'il se mura dans ce rocher, lorsqu'il s'y déroba obstinément à l'amitié, à la famille, à l'intimité d'un monde bienveillant et simple. Insensible à toutes les privations comme à tous les plaisirs, le solitaire s'était réservé la prière et le dévouement. Sous sa cabane trop chaude en été, trop froide en hiver, il était peut-être le plus heureux des confédérés, puisqu'il avait l'enthousiasme de l'infini, et que, dans les élans qui jaillissaient de son ennui des choses mortelles, par intervalles, il possédait Dieu, le souverain bien.

La piété a deux formes : l'une, sévère, libre et virile, qui adore la lumière, et c'est celle que nous préférons ; l'autre primitive, crédule, amoureuse du mystère où percent quelques rayons dans les ténèbres, et c'est celle de l'enfant, celle de la femme, celle du peuple. Ces deux piétés ne sont qu'une au fond du cœur. Quelle que soit notre prédilection, elles sont, l'une et l'autre, nos plus sublimes instincts.

J'honore la piété naïve, mais je souhaiterais

qu'elle ne fût ni superstitieuse, ni fanatique; je souhaiterais qu'elle eût fait un progrès vers la raison, depuis Nicolas de Flue. Eh bien, non, c'est toujours la même mythologie puérile. Ce sont toujours les mêmes petits monuments barbares. Les cantons forestiers ont en tous lieux, comme au Ranft, jusque sur les rocs escarpés de leurs lacs, jusque sur les hauts sommets de leurs monts, de ces petits monuments qui contrastent avec l'immensité de leur nature. Ces monuments, dans la splendeur de la création, choqueraient fortement, si on ne les absolvait en les expliquant par la piété sincère qui les a multipliés.

L'Unterwalden est un exemple de ce bon sentiment et de ce mauvais goût. Le moyen âge y est florissant. Les églises y sont parées comme des pagodes. Les moindres chalets ont des vitraux de chapelle. Des saints étranges sont encadrés dans le bois et dans la pierre, à tous les carrefours des routes. Les femmes sont surchargées de croix et de chapelets. Des christs, de toutes les couleurs, se dressent, sous des auvents peints, dans les cimetières, au milieu d'images d'étain, de cuivre et de fer-

blanc. L'Unterwalden est, de la sorte, le triomphe confus des légendes du catholicisme, auxquelles se rattachent, il est vrai, les légendes de la patrie.

Cela est bien; cela serait mieux avec moins d'amulettes. Il y a ici trop de paganisme populaire, et pas assez de cette religion grave, fervente et sérieuse qui serait si parfaitement en harmonie avec les beautés de la nature et la grandeur de Dieu.

Nous avons couché à Sachseln. Notre calèche, blanche de poussière, était prête avant quatre heures du matin. Le cocher l'a lancée entre les vergers qui continuent d'ombrager la route, depuis Sachseln.

Je craignais que le ciel ne se dégageât pas et qu'il fût nuageux au delà de Sarnen. Jusqu'à Sarnen, peu m'importait. Il me semblait même que par ce temps couvert qui rappelait un jour de vendanges, les traditions émergeaient mieux du fond des brouillards.

Nous avons traversé le Melchthal et atteint Sarnen. Nous considérions, de la place de l'hôtel

de ville, où nous nous reposions sur la margelle de la fontaine, le monument municipal. A côté de nous, une jolie jeune fille remplissait d'eau une hotte cerclée de fer et surmontée d'une tête de bouc sculptée par un pâtre du canton. J'ai demandé à cette vierge de Sarnen quelle était la colline qui se dressait devant nous : la jeune fille a rougi, sa physionomie s'est animée, ses regards se sont enflammés et son attitude était sauvagement noble, lorsqu'elle m'a dit, avec une emphase gutturale : « Landenberg. »

C'est en effet la colline du château d'où le chevalier Bèringen de Landenberg opprimait tout l'Unterwalden. Ce Landenberg, qui a laissé son nom abhorré à cette colline de Sarnen, était un bailli autrichien, une créature de l'empereur Albert de Habsburg.

Il répandait la terreur dans les montagnes et dans les vallées. Il était servi par des sicaires qui exagéraient encore sa tyrannie. Il suffit d'un seul trait pour donner une idée de son administration.

Un paysan du Melchthal, le vieux Henri An-[illegible]Halden avait été condamné à la peine la [illegible]cruelle qui puisse consterner le laboureur :

Landenberg avait prononcé la confiscation du plus robuste attelage de bœufs du vieillard. Cet arrêt s'exécuta avec une insolence qui le rendit plus odieux. L'officier du gouverneur s'empara des bœufs et les arrachant à la charrue, s'écria : «Qu'ils s'attèlent eux-mêmes les rustres qui voudront manger du pain. »

Arnold an-der-Halden, que l'histoire nomme Arnold de Melchthal, du nom de sa vallée, ne supporta point timidement cette insulte. C'était un jeune homme courageux et bouillant. Indigné de la rapine, plus indigné de l'outrage, il frappa violemment de son bâton l'officier de Landenberg, lui cassa deux doigts, et, avant que les gardes fussent remis de leur surprise, il s'enfuit dans les bois.

Le chevalier Beringen de Landenberg se vengea en bailli autrichien. Il punit le fils sur le père auquel il fit crever les deux yeux.

Cette barbarie eut le contre-coup qu'elle devait avoir, et ce contre-coup fut une révolution.

En parcourant ce canton pastoral, j'ai beaucoup pensé à ce généreux Arnold, l'un des fondateurs de l'indépendance helvétique, et le héros

de l'Unterwalden, comme Nicolas de Flue en est le saint.

La popularité d'Arnold de Melchthal est immense, et c'est la meilleure de toutes : la popularité de la postérité. Sa mémoire a pénétré dans les moindres chaumières, et son portrait a été tracé par des artistes rustiques avec celui de Winkelried, sur les murs de sapin de presque tous les chalets des villages.

Heureuse la Suisse, de ce que ses annales, au lieu de dépraver le sens moral, l'épurent par la poésie du patriotisme ! Chez elle, la gloire, loin de signifier : Despotisme, signifie toujours : Liberté ; et, par un privilége qui lui est propre, ses chroniques ne sont pas mortes, elles vivent dans toutes les poitrines, dans tous les cœurs.

Ah ! j'ai bien compris, durant ce voyage, la toute-puissance de l'esprit public, quand cet esprit public est l'âme même d'un pays, quand une rougeur de jeune fille en apprend plus qu'un livre, et manifeste mieux une nation que toute une bibliothèque. Pourquoi ne pas l'avouer ? Quel Tacite nous eût révélé Landenberg et Arnold de Melchthal aussi éloquemment que le geste, l'accent de cette vierge rencontrée par

hasard à la fontaine de Sarnen, où elle était venue avec sa hotte des Alpes, comme, dans les âges primitifs, les vierges de la Bible venaient avec leurs urnes de Palestine, au puits de Jacob?

Notre nuit à Sarnen à été excellente. Quoique voilée, l'aube s'est éclairée par moments, ce qui est de bon augure.

Nous avons cheminé gaiement sur la route de Stans. Soudain nous nous sommes recueillis à la lisière d'une vaste courbe de verdure. Nous éprouvions comme un tressaillement. Devant nous s'élevait le Rotzberg, couronné de ruines; à notre gauche, le Pilate aux flancs déchirés, au front nébuleux, aux croupes sombres; à notre droite, la Blümalp, aux antres mystérieux.

Nous avons été touchés d'un pressentiment qu'ont surpassé encore les délices du jardin de Stans. Là, ce n'a plus été que fruits, qu'oiseaux, que fleurs, qu'eaux murmurantes. Des grappes de prunes et de poires pendaient des rameaux. Les corneilles, qui avaient trempé leurs ailes dans les nuées du Pilate et du Rotzberg, s'amusaient à becqueter les sources, autour desquelles

sautillaient la mésange, le verdier, l'alouette, le courli, et que rasaient les martins-pêcheurs. Les anémones, les renoncules, les menthes, les sauges, les campanules, les roses, les clématites, les géraniums, les hyacinthes étalaient leurs couleurs et livraient leurs sucs aux abeilles dont le miel est exquis dans tout l'Unterwalden. La rosée lave ces taillis de bouquets, le matin et le soir; les rigoles les baignent tout le long du jour. Ils descendent dans les cavernes de la Blümalp, ils grimpent sur ses crêtes. Partout, ils réjouissent le voyageur. Les torrents roulent, les ruisseaux coulent dans cette vallée de Stans. Ils ont quitté leurs lits de sable et de gravier; ils glissent mollement sur un nouveau lit de plantes et d'herbes qu'ils plient comme des chevelures sous leurs flots de naphte. Tout embaumait, tout brillait, tout chantait dans cette ravissante contrée.

De Sarnen à Stans, c'était comme de Berne à Thun : un fragment de l'Éden. Mais de Stans à Stansstaad, jusqu'au bord du lac des Quatre-Cantons, c'était l'Éden tout entier. J'étais saisi, transporté. Ni les vers de Schiller, ni les notes de Rossini ne m'avaient fait tant espérer. Cette nature est vraiment le ciel terrestre de Dieu.

CHAPITRE IX

La Tour de Stansstaad. Le lac des Quatre-Cantons. Lucerne. Wœggis, le Rigi, le bassin de Buochs, Gersau, Brünnen, Flüelen, Beggenried.

La lumière luttait avec la brume. Nous nous sommes avancés jusqu'à la tour carrée de Stansstaad, d'où nous avons contemplé pour la première fois le lac des Quatre-Cantons, ses grandes vagues bleues, ses monts, les uns presque purs, les autres submergés par le brouillard, ses pentes vertes, tantôt sauvages, tantôt champêtres, tantôt diaprées de pavillons sur les rives.

Nous nous sommes établis dans une barque, au pied de la tour, nous abandonnant à ces lames d'azur toutes frémissantes. Nous avions quatre mariniers qui battaient de leurs rames ce lac de mes rêves. Nous fendions son sein qui se répandait en plaintes, en sanglots, en colères

superbes, en vastes joies. Était-ce l'amour, était-ce la liberté qui s'exhalait par cette noble respiration?

Nous étions entre les golfes de Lucerne, d'Alpnach et de Küssnacht. Les souffles nous apportaient à la fois des mélodies lointaines et des odeurs alpestres.

Ce ne fut pas l'histoire qui m'envahit d'abord; ce fut le songe, l'imagination. Des métairies pleines de mugissements, des troupes de vachers et de chevriers, de petites chapelles qui s'avançaient des rochers sur les eaux, des grottes profondes, des tentes flottantes, des chalets dont les balcons s'ouvraient sur les promontoires, des enroulements fantastiques d'horizons, des caps, des anses, des ombres, des lueurs, ces choses mobiles et diverses me jetèrent dans une ivresse où se confondaient toutes les inspirations, tous les souvenirs de la musique et de la poésie.

Les bois, les parcs apparaissaient, disparaissaient. Les prés, les mousses, les bruyères se succédaient. Un rayon, qui dorait à demi les feuilles des arbres et les frissonnements du lac, tombait du firmament. Les grues, les pluviers volaient dans le tourbillon des brises, et les hiron-

delles mouillaient le bout de leurs plumes au sillage blanchissant de notre barque. Toutes les anfractuosités, tous les phares, toutes les baies, tous les pacages s'égayaient de pâtres et de troupeaux. De jeunes hommes, de jeunes filles rustiques passaient et repassaient, par les sentiers, en couples amoureux qui chantaient ou soupiraient de bonheur.

C'est au roulis de cette navigation, au bruit cadencé des rames, au frais tumulte de l'eau, que j'aperçus, dans le fond du golfe, la ville qui lui a donné son nom, — Lucerne, qui surgissait avec ses édifices, ses tourelles, sa cathédrale et ses églises !

Lucerne a douze mille habitants, presque tous catholiques. Elle sort de sa conque aquatique et forestière, au point où la Reuss s'échappe du lac des Quatre-Cantons.

Cette ville est la Constantinople de la Suisse. Son quai, son port, son golfe sont admirables.

Elle regarde le lac. Elle a le Rigi à l'est, et à l'ouest le Pilate. Le Rigi semble fleurir d'un cataclysme de la terre, comme une immense île de

verdure; le Pilate s'élance du chaos, comme un léviathan gigantesque arrêté dans son essor et durci en granit. Les Alpes de Schwyz et d'Engelberg achèvent la suprême beauté de ce lac et de cette perspective en les étoilant de glaciers éternels.

Le voyageur qui, du quai, retourne, le jour, au soleil, ou, le soir, aux lanternes, dans la ville, ne la trouve pas indigne de sa situation géographique.

Les vieux murs crénelés, flanqués de tours carrées et rondes, les ponts couverts transformés en musées, la Reuss écumante comme le Rhin, les clochers, les clochetons, les flèches qui percent les nues, les fontaines, soit féodales, soit modernes, qui jaillissent de mille bouches de pierre, de cuivre, de bronze, sous les reflets des astres ou des réverbères, tous ces charmes de Lucerne la font aimer aussi pour elle-même, et retiennent ou rappellent ceux qui ont une fois posé le pied sur les bateaux de son lac ou sur le pavé de ses rues.

Nous avons consacré trois jours aux collines de Lucerne et à son golfe.

Partout nous avons été ravis d'étonnement et vivement émus des magnificences de cette nature privilégiée. L'eau qui change de couleur sans changer de beauté, les coteaux qui s'étagent, les rochers qui pointent dans les lichens, les maisons de plaisance dont les galeries aériennes touchent aux algues par leurs piliers, les forêts qui revêtent de crinières tout ce que les prairies n'ornent pas de fleurs, les montagnes qui dominent les paysages innombrables, tous ces spectacles, entrevus d'un premier éclair, se sont imprimés plus avant dans mes yeux et dans mon cœur.

J'ai fait lentement des traversées sur ce lac des Waldstaetten, comme j'aurais pu en faire sur un lac d'une vie meilleure, tant j'étais dans l'idéal divin et hors des tristes réalités! J'ai parcouru en tout sens ce délicieux golfe de Lucerne, qui, à lui seul, est un lac. Au retour, j'ai côtoyé bien souvent la ville; je l'ai côtoyée de la tour qui fut un ancien fanal jusqu'à la cathédrale séculaire, le long des hôtels et des monuments, qui, en se déployant parmi le prestige des monts

et des eaux, annoncent la capitale gothique des lacs.

⟡

Ce matin nous nous sommes embarqués pour Wœggis, d'où nous avons monté au Rigi.

Je le voyais de la fenêtre de mon auberge. Il faisait face au Pilate. Le Pilate était dans la blancheur de l'éther; le Rigi, dans la pourpre et dans l'or.

Nous avons déjeuné une heure d'avance sur le pont du bateau à vapeur amarré dans le port de Lucerne. Nous jouissions du mouvement de ce port incomparable. Les voyageurs allaient et venaient sous les tilleuls, les mariniers déchargeaient le bagage, les pêcheurs se jouaient dans le golfe avec leurs barques à voiles ou sans voiles, les milices fédérales se rendaient sur la place d'armes. De jeunes filles, en costume du canton, nous offraient les meilleurs fruits de la Suisse, les pains les plus savoureux du monde et les plus délicats ouvrages de bergers. Tout était animé, vivant, et correspondait à notre allégresse intérieure.

Nous sommes partis de Lucerne. Les coteaux,

la ville et ses tours se sont éloignés. Nous avons salué, près du promontoire de Meggenhorn, la seule île de ce lac magique. Elle verdissait sur les flots comme une petite merveille parmi ces grandes merveilles qui nous environnaient.

Nous l'avons dépassée et nous sommes entrés dans la croix du lac, formée par le golfe de Lucerne, le sommet de cette croix ; par le golfe de Küssnacht et par le golfe d'Alpnach qui en sont les deux branches. La tige de la croix est le canal de Brünnen ; et le pied, le golfe d'Uri qui se recourbe vers Flüeleu.

Nous sommes arrivés à Wœggis par les miracles et par les circonvolutions des eaux.

On nous a présenté des chevaux et des chaises. J'ai loué un cheval pour moi, une chaise et trois porteurs pour ma femme. Précédés d'un guide, nous avons gravi, avec un enthousiasme tranquille mais profond, le Rigi.

La route tournait dans les rochers qui surplombent le lac des Quatre-Cantons. Nous avons fait halte, au tiers de la montagne, à l'ombre d'une chapelle dont la cloche jetait, au milieu

de la solitude, comme un son épique du poëme du Tasse. N'était-ce pas là une chapelle de la *Jérusalem délivrée?* Clorinde pouvait bien avoir détaché son casque sous quelque hêtre de ce creux ravin; Herminie pouvait bien s'être cachée dans quelque grotte de cette Alpe grisâtre. Je regardai, mais vainement; s'il y avait des héroïnes, elles ne daignèrent pas se montrer. En revanche, une hôtelière empressée fournissait des rafraîchissements à notre rude escorte et à nous-mêmes.

Nous sommes repartis. Nous avons monté, monté parmi les gouffres, monté toujours. Notre guide et nos porteurs soufflaient fortement, comme je faisais au Stockhorn et au Brünig. Mon cheval renâclait entre ces rochers perpendiculaires du Rigi, où le cri du vautour en haut et le brisement des vagues en bas, n'étaient presque pas perceptibles à de si formidables distances. Le lac des Quatre-Cantons s'enroulait et se déroulait comme notre sentier et nous distinguions avec notre lunette la variété des caps, des baies, des eaux tour à tour bleues, blanches, moirées, violettes, tantôt d'émeraude, tantôt de nacre, tantôt de turquoise.

Nous montâmes longtemps, longtemps encore, puis nous atteignîmes, par une température élyséenne, le Kaltbad, l'avant-dernière cime, d'où nous a resplendi, au delà des deux versants du mont, la première apparition des lacs. Notre enthousiasme n'a plus eu de bornes. Nous avons redoublé de coups de collier et le sabot de mon cheval a frappé enfin le Kulm, la dernière crête du Rigi.

Nous nous sommes arrangés pour vingt-quatre heures au Kulm, comme des moines dans leurs cellules. Il y a là un couvent de voyageurs.

Nous étions à cinq mille six cents pieds au dessus du niveau de la mer.

Quelle vue vastement circulaire! Au nord, les lacs de Zug, de Zurich, et le lac d'OEgeri, non loin de Morgarten, où les pâtres de la Confédération naissante rompirent, sous leurs marteaux hérissés de clous, toute la fleur de la noblesse autrichienne; à l'ouest, le lac des Quatre-Cantons, dont on découvre trois golfes, ceux d'Alpnach, de Küssnacht et de Lucerne au delà desquels s'étendent la Reuss, comme un ruban, et,

comme des pans du ciel, les lacs de Sempach, de Baldegger et d'Hallwyl; au midi, le lac de Sarnen, et par delà, nos grands glaciers de l'Oberland, l'Eiger, le Mœnch, la Jungfrau, la Blümlisalp, le Wetterhorn, le Finsteraarhorn; à l'est, le lac Lowerz, avec Schwyz qui le domine et qui est dominée par les deux beaux monts Mythen ou Mitres. Ces monts ressemblent, en effet, à des mitres gigantesques d'évêques.

Comment expliquer des explosions de préférence entre tant de prodigieux paysages? Tout à coup, dans cette immensité, je me suis épris du lac Lowerz, de sa petite île et du village de Schwyz, le berceau de la liberté helvétique. Et parmi cette foule de montagnes, j'ai eu, du premier regard, une prédilection pour les Mythen, qui protégent de leur ombre ce berceau sacré. Je ne savais pourquoi, mais instinctivement et avant toute réflexion, mon cœur s'était fait une patrie, une famille, des compagnons, des amis, sous le clocher du bourg de Schwyz, et j'y avais ma maison près de celle de Stauffacher.

Le Kulm embrasse plus de cent lieues. La partie la plus magnifique de cet horizon est la partie alpestre, la chaîne des glaciers de Berne,

d'Unterwalden, de Schwyz, d'Uri, de Glaris et des Grisons.

Tel est le sublime spectacle dont nous avons été témoins trois heures, par le firmament le plus pur et dans l'azur le plus bleu.

Nous étions parvenus au Kulm, à une heure après midi. A quatre heures, de longues bandes de vapeurs échevelées s'éparpillaient en capricieux essaims. Mille nuées pâles, aux mille fantômes, aux envergures incommensurables, volaient, avec leurs ailes déchirées, du nord au midi et de l'est à l'ouest, d'une vitesse aussi rapide que la pensée. Elles franchissaient cinquante lieues dans l'espace, quand moi, je franchissais vingt pas sur le Kulm. J'avais peine à les suivre de l'œil. Leur course me communiquait le vertige. J'étais haletant et tout en nage. A la fin, elles se condensèrent sur les Alpes d'Uri, de Glaris et des Grisons, laissant dans la lumière le reste du panorama.

Je contemplai les hautes Alpes de l'Oberland, le Pilate, le lac des Quatre-Cantons, le lac de Zug et le lac de Lowerz qui enferment le Rigi comme dans un triangle. Le soleil couchant était beau sur tous ces points dégagés. Il éclatait aux

flancs du Pilate, il teignait de rose les glaciers de l'Oberland, inondait d'or les golfes de Lucerne, de Küssnacht et d'Alpnach, puis, ricochant, par le lac de Zug, il répandait des étincelles orangées sur le lac de Lowerz et il empourprait de sa plus éblouissante couleur rouge les cimes des Mythen, au dessus de Schwyz.

J'espérais retrouver le lendemain ces cimes éclairées par l'aurore. J'ai été déçu dans mon attente. Le soleil ne s'est pas levé ou plutôt il s'est levé derrière un brouillard impénétrable.

Je m'en suis allé content, néanmoins du Rigi. Car je l'ai vu trois heures dans toute sa pompe, et j'y ai assisté à un splendide coucher de soleil, quoique partiel.

J'ai passé au Kulm une nuit de songes. J'avais donné des gâteaux à une vache noire du pacage. Cette vache m'avait pris en amitié et ne m'a plus quitté d'un instant, pas même lorsque je suis rentré dans ma chambre. Escortée de plusieurs de ses compagnes, elle est demeurée toute la nuit sous mes fenêtres. Je me suis endormi, j'ai rêvé et je me suis réveillé au tintement des clochettes et aux doux mugissements de tendresse des vaches du Kulm.

Le soleil n'a lui qu'à neuf heures. Nous avons jeté encore un regard à ce magnifique panorama du Rigi et nous avons descendu le Kulm, ma femme en chaise, moi à pied, à travers tous les triomphes de la nature.

Nous avons rencontré un autre pacage et trois bergers. Les vaches, devinant que je les aimais ou me reconnaissant peut-être, venaient à moi du fond des pâturages. Nous avons renouvelé notre intimité; je me suis reposé au milieu d'elles. Rien ne me plaisait, tandis qu'elles ruminaient, comme d'entendre leurs sonnettes métalliques, leurs voix prolongées; rien ne m'attirait, comme la clarté de lune de leurs grands yeux fixes sur moi; rien ne me délassait, comme de me sentir dans une communauté de bienveillance avec ces habitantes des plateaux alpestres et des monts herbeux.

Je me dérobai à cette sieste rustique et je redescendis. J'admirais les pics, les rochers. J'admirais les éclaircies qui s'ouvraient sur les Alpes de l'Oberland. J'admirais principalement ce beau lac des Quatre-Cantons qui me conso-

lait des autres que je n'ai pas même tous nommés. Quelques voyageurs comptaient vingt-deux lacs du haut du Rigi ; moi, je n'en ai compté que onze vraiment grandioses, et c'est assez.

Notre seul poids nous poussait d'escarpement en escarpement. Nous étions entre un double azur, celui du firmament et celui du lac des Quatre-Cantons. Celui du lac est le plus beau. Car il est mélangé de turquoise, couleur plus adorable que l'azur, couleur sans doute du ciel de Dieu.

Nous touchâmes de nouveau, comme la veille, à Wœggis, mais ce n'était plus avant, c'était après l'ascension. Nous fîmes un léger repas entre le Rigi et le Pilate, deux des monts les plus majestueux, parmi ceux qui ne sont pas rois et qui ne portent pas des glaciers pour diadèmes.

La cloche du bateau à vapeur nous a interrompus. Nous avons joint le Guillaume Tell et parcouru tout le lac depuis Wœggis jusqu'à Brünnen. Nous avons traversé le bassin de Buochs. Cette route forme la tige de cette croix liquide

que l'on nomme le lac des Quatre-Cantons. Le pied de cette croix s'enfonce de Brünnen à Fluëlen : c'est le golfe d'Uri.

Brünnen est le port de Schwyz, comme le petit Leith est le port d'Édimbourg. Schwyz se groupe au-dessus de Brünnen et au-dessous des Mythen qui couronnent de leurs tiares tout l'horizon.

Nous avons gagné Flüelen par le golfe d'Uri.

C'est le golfe historique. Il court jusqu'à Flüelen, au milieu de deux chaînes de montagnes immenses, fermées par le glacier énorme du Bristenstock qui a neuf mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

A peu de distance de Brünnen, pendant notre navigation sur le golfe d'Uri, nous avons remarqué une esplanade d'herbe et de fleurs. C'est là, selon la légende, que jaillirent trois sources, au moment où Walter Furst, Werner Stauffacher et Arnold an-der-Halden, prêtèrent le serment magnanime d'où naquit la liberté helvétique. Cette esplanade est le Grütli.

Plus loin, sur l'autre rive du golfe d'Uri, au-dessous de l'Achsenberg, se noue le roc sur lequel

s'élança Guillaume Tell et d'où il repoussa du pied Gessler dans la tempête.

J'ai visité seul sur une petite barque louée à Flüelen, cette prairie et ce roc de la liberté et de l'héroïsme.

Je suis rentré à Flüelen par une forte houle. Le vent du midi, qu'on appelle le Fœhn, soufflait avec violence. C'est par ce vent que manqua de sombrer, il y a quelques années, M. Joanne, l'écrivain érudit, l'excellent géographe, auquel tous les voyageurs doivent tant de reconnaissance. Mon bateau était agité, comme le sien, dans un tourbillon. Lorsque j'ai touché le port, cinquante personnes à peu près étaient là, qui regardaient les barques attardées et ballottées sur les flots. Je me suis hâté vers notre auberge, où ma femme m'attendait avec anxiété. J'avais faim, j'ai dîné et je suis retourné au golfe bouleversé par l'ouragan. C'était un sublime chaos de vagues sombres, vertes, blanches, qui s'entre-choquaient, soit dans les nuées basses, soit contre le granit des monts, puis retombaient sur elles-mêmes en ruisselant d'écume. L'orage durait encore, quand je me suis couché. De mon lit, avant de m'endormir, j'ai longtemps écouté, à la lueur trem-

blante de ma veilleuse, le Fœhn rugissant dans le golfe d'Uri, à faire peur aux vieux matelots dont j'avais vu pâlir les visages stoïques sur ma barque et sur le port.

J'ai exploré le lac des cantons forestiers dans ses quatre grands golfes : Lucerne, Alpnach, Küssnacht et Uri. Je l'ai exploré dans le bassin de Buochs, et dans les deux bras qui relient, soit à Wœggis, soit à Brünnen, ce bassin qui est, à lui seul un lac. Au milieu des enchantements du paysage, je savourais une extase intérieure et une religieuse admiration. Une pensée étrangère à cette ivresse de tous mes sens, me préoccupait toutefois de plus en plus et s'emparait entièrement de moi.

Ce lac avait été le berceau d'un peuple. La liberté helvétique était née sur ces rives. Des hommes simples avaient mêlé leur grandeur à la grandeur de la nature et ils avaient porté leur héroïsme plus haut que ces monts de leur patrie.

Au XIVe siècle, ce lac des cantons forestiers était un lac autrichien. L'aigle de Habsburg

tenait la Suisse dans ses serres, comme il y tient l'Italie. Cet aigle insatiable, béni par le pape, ne s'acharne qu'aux plus belles proies. Il les perdra toutes. Il fut bien réduit à lâcher la Suisse dans les temps anciens.

Il y avait, en 1307, un bailli qui habitait aux flancs du Rigi une forteresse. Ce bailli, Hermann Gessler de Brounegg, était l'un des favoris de l'empereur Albert de Habsburg, et son gouvernement sur Schwyz, Lucerne, Uri, pesait, comme celui de Landenberg à Sarnen, le poids d'un brigandage officiel. Gessler et ses gentilshommes ne respectaient rien. Ils attentaient à l'honneur des femmes, ils suppliciaient les vieillards, ils outrageaient les pauvres habitants des montagnes et des vallées. Ils volaient, ils emprisonnaient et ils pendaient. Leur caprice était la loi.

Gessler était le chef de ces rapines, de ces désordres, et l'approbateur de ces forfaits. Il mettait le comble à ces excès par des paroles de mépris sous toutes les formes. Le droit du mépris qu'il s'arrogeait était pour lui l'assaisonnement et l'un des attributs du pouvoir.

Un jour qu'il se promenait à cheval, avec son escorte, à Steinen, il s'arrêta près de la maison

de Werner Stauffacher et s'écria : — « Comment puis-je permettre à de vils paysans de bâtir de si agréables demeures ? »

La femme de Stauffacher recueillit ces mots de dédain, et, le soir, elle eut soin de les répéter à son mari, lui demandant si de telles humiliations seraient éternelles. Stauffacher lui répondit : — « Elles auront un terme. »

Insensible à ses injures personnelles, mais ulcéré du profond abaissement de son pays, Stauffacher s'en alla un matin à Brünnen, puis, par le lac à Flüelen, d'où il se rendit au bourg d'Attinghausen, chez Walter Fürst, son ami.

Fürst avait pour gendre un brave archer de Bürglen, du nom de Guillaume Tell.

Stauffacher trouva, chez Walter Fürst, Arnold de Melchthal qui avait fui la colère de Landenberg. Ces trois hommes antiques avaient des âmes saines et des cœurs énergiques, dans des corps robustes. Ils avaient le sentiment de la justice et le pressentiment de l'indépendance helvétique. Ils s'entendirent entre eux et ils résolurent de mourir libres plutôt que de vivre esclaves. Ils se promirent de se revoir souvent ; et, afin d'échapper à la police de Gessler, ils

choisirent pour lieu de leurs séances nocturnes, une prairie solitaire, au centre des cantons d'Uri, d'Unterwalden et de Schwyz.

Cette prairie où j'ai abordé dans un petit bateau de pêcheur et où je suis demeuré plusieurs heures, est le Grütli. Du lac elle verdit aux yeux et au cœur. Il faut la gravir par une pente rapide. Elle est assez élevée au-dessus du lac, et une ceinture de rochers bruns la défend contre les flots. Elle s'étend comme une clairière entre les hêtres, les chênes et les sapins. Le voisinage d'un verger l'égaie, tandis que les eaux du golfe d'Uri et les arbres du mont Seelisberg la rafraîchissent de leurs brises et de leurs ombres.

Tel était le théâtre, digne de leur cause, où conspiraient les trois hommes des trois cantons.

Leur intrépidité grandissait avec la tyrannie. Ils sondèrent en secret le peuple autour d'eux et ils reconnurent avec une joie profonde qu'ils ne faisaient tous qu'un. Il se communiquèrent l'heureuse nouvelle et ils amenèrent au Grütli, en témoignage de cette unanimité patriotique, Werner Stauffacher dix hommes de Schwyz, Arnold de Melchthal dix hommes de l'Unterwalden, et Walter Fürst dix hommes d'Uri, parmi lesquels,

son gendre Guillaume Tell. Ce fut le 8 décembre 1307, que ces hommes généreux, levant leurs bras vers le ciel, jurèrent devant Dieu de respecter les propriétés de la maison de Habsburg et la vie des baillis autrichiens, mais de chasser ces baillis dont le despotisme ensanglantait tout le pays. Ce grand acte du serment accompli, ils fixèrent, au 1er janvier de l'année 1308, l'exécution de leur sainte entreprise. Ils se serrèrent alors les mains et se séparèrent pour retourner dans leurs humbles chalets, au milieu de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs troupeaux, — tout ce qu'ils voulaient préserver.

Il m'a semblé respirer dans les grandes effluves du golfe d'Uri le souffle héroïque de ces poitrines libres, et j'ai erré avec attendrissement de la prairie aux trois fontaines qui, selon la touchante superstition populaire, bouillonnèrent du sol, à l'instant où les trois libérateurs, donnant l'exemple à leurs trente compagnons, se dévouèrent sous la voûte étoilée, entre le lac et les monts, à l'affranchissement des villes et des campagnes.

Cependant Hermann Gessler de Brounegg redoublait ses exactions et ses cruautés. Il sentait l'inquiétude sourde de la liberté chez cette na-

tion qu'il aspirait à enchaîner. Il se détermina brusquement à une insulte décisive, se persuadant avec la logique insensée des despotes, qu'il énerverait ce peuple en le déshonorant une fois pour toutes.

Il ordonna de couper un jeune sapin dans la montagne et de le planter profondément sur la place du marché, à Altorf, chef-lieu du canton d'Uri. Il habitait là une tour carrée, mais sa résidence ordinaire était son château-fort de Küssnacht. L'arbre de la tyrannie fut consolidé dans cette terre sacrée qui devait lui refuser toute racine, et Gessler le fit surmonter d'une de ses toques, ornée de la plume de paon. Cette plume étincelante était haïe du peuple, parce qu'elle brillait à ses yeux comme l'emblème du joug autrichien. C'était justement pour abaisser l'orgueil national que Gessler avait commandé d'arborer ce symbole exécré du moindre paysan. Le gouverneur enjoignit, sous les peines les plus sévères, à tout homme qui passerait de saluer cette toque et cette plume abhorrées. Beaucoup furent saisis de crainte et se soumirent. Gessler se félicitait de son expédient auquel nul n'osait résister,

lorsque le gendre de Walter Fürst, un arbalétrier renommé pour son courage autant que pour son adresse, vint de Bürglen, son village, à Altorf. Il s'appelait Guillaume Tell et c'était l'un des hommes du Grütli. Son fils, âgé de treize ans, l'avait suivi sous les noyers qui bordent encore la route.

Après avoir réglé ses affaires à Altorf, Tell s'en retournait avec son enfant à Bürglen. Tout à coup sur la place du marché qu'il traversait par hasard, il aperçoit l'arbre odieux. Il le regarde tristement, silencieusement, et il ne s'incline pas. Aussitôt les gardes du gouverneur se jettent sur l'arbalétrier téméraire. Ils l'entraînent avec son fils à la tour carrée du bailli. Gessler, qui avait des renseignements sur Guillaume Tell, le reçoit brutalement. — « Rustre que tu es, s'écrie-t-il, je t'apprendrai à obéir. On dit que tu es sans rival dans ton art. Eh bien, tu vas nous le montrer. Tu tireras une pomme sur la tête de ton enfant. Si tu t'y refusais, malheur à toi et à lui ! » Tell réfléchit un instant, et comprenant qu'il a dans son habileté la seule chance de salut pour son fils, il accepte l'épreuve.

Gessler et ses gentilshommes choisissent le

champ près de la tour. L'enfant est conduit à une grande distance. La pomme est mise sur sa tête. Tell dépose son rustique étui à flèches. Il en cache une dans sa poitrine; il en ajuste une autre sur son arc. Il vise avec l'âme d'un père et le génie d'un archer. Les spectateurs frémissent. Un frisson même agite les oppresseurs étrangers. Soudain la flèche vole, la pomme tombe. L'enfant n'est pas effleuré. Il court et se précipite dans les bras de son père.

Tout le monde est touché, mais Gessler est implacable. — « Pourquoi, dit-il à Guillaume Tell, avais-tu fait provision de deux flèches? » — « Sache-le donc, dit Tell indigné; si la première flèche n'avait pas épargné, jusqu'au moindre cheveu, la tête de mon enfant, la seconde t'aurait percé le cœur de part en part. »

Gessler, se tournant alors vers ses gardes : — « Cet archer, dit-il, est un homme dangereux, qu'on l'arrête de nouveau et qu'on le garrotte. » Tell parla bas à son fils, qui s'en alla, tout pleurant, à Bürglen, avertir sa mère et son grand-père Walter Fürst de ce qui était arrivé.

Le peuple d'Altorf et des environs était ému, désespéré. Peu à peu, le trouble s'accrut dans

la foule. Gessler eut peur qu'on ne lui enlevât son prisonnier. Il se décida à l'emmener sans retard avec lui dans son château de Küssnacht, où il avait plus de troupes et plus de ressources contre la révolte.

Guillaume Tell fut conduit, lié sur un char attelé de deux chevaux, jusqu'à Flüelen où le bateau du gouverneur attendait dans le port. Gessler fit serrer les nœuds du prisonnier qu'on attacha par de nouveaux cordages, à fond de cale. Le bailli soucieux s'embarqua, malgré les menaces d'un orage. Gessler était entre deux tempêtes, celle du lac et celle du peuple. Il préférait celle du lac et il lui tardait d'être en son château du Rigi. Le vent souffla de plus en plus à travers les sauvages montagnes du golfe. Les matelots luttèrent d'abord vigoureusement contre les flots soulevés. Mais bientôt, à bout de forces, ils déclarèrent avec épouvante au gouverneur qu'un seul homme pouvait les sauver tous et que cet homme était Guillaume Tell. Gessler, après quelque hésitation, consentit à délivrer son prisonnier pour se soustraire lui-même à la mort. — «Conduis la barque, lui dit-il, sur un point accessible de la rive, et ta liberté sera le prix de ce

service. » Tell, sans répondre, s'empara des avirons et rama du côté de l'Achsenberg. Il y avait là un petit rocher qu'il connaissait. Il y toucha. Du même bond, il saute sur le rocher et repousse la barque dans les flots. Il disparaît, lui, parmi les anfractuosités de l'Achsenberg.

J'ai examiné de près le rocher et ses environs. Au-dessous, du côté de Flüelen, on a bâti une chapelle où l'on dit tous les ans une messe en mémoire du héros. Deux chalets surmontent la chapelle. Des arbustes couronnent le rocher qui est tout embaumé de sauge, de serpolet et de la gloire de Tell. Le lac murmure à la base, tandis que l'Achsenberg élève au-dessus ses sommets granitiques à plus de cinq mille pieds.

C'est par les détours de ce mont abrupt, que Tell se dirigea vers Brünnen, puis vers Schwyz. Tout en marchant sur ces pentes rapides d'où un autre aurait glissé cent fois, Tell avait pris un parti décisif. — « Les tyrans, se disait-il, ne reculent devant rien. Pour un coup de bâton d'Arnold, Landenberg a fait crever les yeux au vieux Melchthal. Que ne tentera pas Gessler contre ma famille ? Quels supplices ne réserve-t-il pas à ma femme, à mes enfants, à Walter Fürst, un père

pour moi, et déjà suspect? De quels nouveaux crimes ne désolera-t-il pas tout le pays ? »

Voilà sans doute les pensées qui bouleversèrent Guillaume Tell dans sa course de l'Achsenberg à Brünnen et à Schwyz. Là, il était déterminé. Il continua sa route dont j'ai suivi, du Kulm, les inflexions jusqu'au bourg de Küssnacht. Il ne s'arrêta que sur les bords du lac Lowerz. Il entra dans un chalet sous lequel il avait un ami, archer comme lui. Il lui emprunta un arbalète et des flèches. Il s'éloigna par les montagnes, et alla s'embusquer à Küssnacht, dans le chemin creux que devait prendre Gessler pour gravir jusqu'à son château dont on voit encore les ruines.

Gessler, préservé du lac, avait embrassé la terre ferme avec un rugissement. Il s'avançait furieux, au milieu de quelques familiers, dans le sentier qui conduisait à sa demeure féodale. Il roulait en lui-même mille projets de vengeance impuissante. Car Tell, au nom de tous les pères et de toutes les mères, au nom de la patrie et de Dieu, avait résolu d'en finir avec le tyran et avec la tyrannie. Il allait être plus terrible à Gessler que les cornes du taureau d'Uri et que les abîmes

du lac des Quatre-Cantons. Son arc bandé, Tell ne visa le bailli autrichien qu'à la place où s'élève encore la chapelle commémorative. Le trait partit et Gessler tomba baigné dans son sang. Une seconde flèche fut inutile ; il expira de la première.

J'ai cru entendre, à travers les siècles, dans ces lieux si paisibles aujourd'hui, alors si ravagés, le sifflement de la flèche de Tell. Ce petit bruit fut le signal de l'indépendance helvétique. L'Autriche rassembla vingt armées et livra vingt batailles pour reconquérir ce pays de l'héroïsme ; elle fut toujours vaincue. Les conspirateurs du Grütli et leurs successeurs triomphèrent, parce que, dans leur amour de l'honneur et du droit, ils tinrent la liberté pour tout et la mort pour rien.

C'est ainsi que les hommes de Schwyz, d'Unterwalden et d'Uri secouèrent la domination étrangère. Ce qu'il y eut de beau dans la révolte de[illegible] forestiers, c'est que Dieu, les monts [illegible]oururent, avec les libérateurs, à la [illegible] de[illegible]ant peuple.

Le lac des Waldstætten m'est doublement sacré. Il doit être le lac préféré du patriote et du poëte.

Après mon odyssée historique, j'ai dormi une nuit à Gersau.

Depuis le milieu du XV[e] siècle, Gersau était une république indépendante. Son église de village, au joli clocher rouge, était sa cathédrale; sa maison commune était son château ; son bourg et la banlieue de ce bourg formaient sa capitale et ses provinces. Elle n'avait pas besoin de cavalerie, car elle n'a ni plaines, ni chemins, mais seulement des sentiers d'Alpes. Sa population était de neuf cents âmes. Son armée de terre se composait de cent cinquante hommes de milice, et sa flotte, sa force principale, de soixante bateaux environ. Son forum était la place de l'hôtel de ville, et ses rostres, un échafaudage de maçon. Le chancelier de la république était tantôt un maréchal-ferrant, tantôt un aubergiste, tantôt un pêcheur, et le livre de la loi s'inscrivait sur un comptoir, dans un cahier de négoce.

Gersau lutta vainement pour sa souveraineté. Elle aspirait à rester séparée de la Confédération, mais, malgré sa résistance, elle fut incorporée

aux Waldstætten. Elle appartient maintenant au canton de Schwyz et elle n'en est ni moins prospère, ni moins glorieuse pour cela.

Si Voltaire eût connu Gersau, il aurait dit d'elle avec plus de justesse encore que de Genève : — « D'un mouvement de ma perruque je poudre toute la république. »

Au reste, dans cette ancienne république imperceptible, il y a des mœurs pures, des femmes chastes douées d'une grâce rustique, des hommes robustes, bons et braves comme leurs ancêtres, des cœurs de héros sous des vestes de bure.

J'ai bien joui de la beauté des eaux et des montagnes, sur le lac des Quatre-Cantons. Le charme le plus exquis de la nature est en lui et autour de lui. Si l'on pouvait comparer ces grandes créations aux créations humaines, ce qui est de Dieu et ce qui est des artistes, je dirais que le lac des Waldstætten est aux autres lacs ce que le génie de Raphael est aux autres génies des peintres, ce qu'Ivanhoe est parmi les romans, ce qu'est la Jérusalem du Tasse parmi les Épopées.

Le lac des Waldstætten est le plus varié et le plus intéressant qui existe dans le monde. Pour la diversité de ses golfes, de ses anses, de ses détroits et de ses caps, il triomphe infiniment du lac de Thun et de tous les lacs. Cependant il n'a rien qui surpasse l'entrée du Simmenthal entre le Niesen et la chaîne du Stockhorn, rien qui égale la vallée de Frutigen et les glaciers depuis la Blümlisalp jusqu'à l'Eiger. Ces deux vues, qui sont du lac de Thun, lui donnent, en quelque sorte, un caractère de sublimité.

Quoi qu'il en soit, le lac des Quatre-Cantons est un lac adorable, le plus accidenté de tous, le plus fertile en épisodes, sinon le plus religieux. Si l'Arioste eût été sérieux et pastoral, il aurait peut-être fait un poëme semblable à ce chef-d'œuvre des eaux dans les Alpes.

J'ai sillonné pendant plusieurs jours ce lac merveilleux. J'ai vécu de lui, de ses souffles, de ses aspects incessamment ondoyants et nouveaux. J'ai choisi pour y passer presque une semaine son point central : Beggenried! je me suis enivré à plaisir de cet horizon. J'étais en face de Gersau, la plus petite et la plus belle

des républiques, située au pied de trois montagnes ravissantes. Le magnifique bassin de Buochs s'arrondissait devant moi et balançait sous les barques ses cieux d'azur. Je me trouvais à une même distance de Lucerne et de Flüelen, à deux lieues et demie de l'une, à deux lieues et demie de l'autre, entre le Pilate et le Bristenstock, ces géants du lac.

Ce beau lac a neuf lieues de longueur; sa plus grande largeur est de quatre lieues. Il a jusqu'à mille pieds de profondeur.

Il arrive souvent que l'on ne ramène pas les noyés à la lumière et qu'ils restent à jamais ensevelis dans les eaux.

Une jeune fille de Beggenried y disparut, il y a quelques années, la veille de ses noces. Son fiancé la chercha, l'atteignit, l'embrassa, et ne pouvant la soulever, il s'engouffra volontairement pour n'être pas séparé d'elle. La légende, qui s'est mêlée à cette histoire, ajoute que le lac les délia de leur étreinte, et les roula dans deux cavernes différentes, où ils soupireront l'un pour l'autre jusqu'au jugement dernier. Alors ils seront réunis. En attendant, le lac, jaloux de l'homme, garde seul la fiancée dans

une grotte de corail où il l'enveloppe de ses flots les plus caressants. Moins heureux le fleuve de Danemarck, qui ne put retenir dans son lit d'argent la touchante et tendre Ophélie !

CHAPITRE X

Excursion rétrogressive sur Lungern, par Stans et Sarnen. Le chevrier; le Ranz des chèvres. — De Lungern à Meiringen, à travers le Brünig. L'embouchure du Reichenbach.

Adieu le lac des Quatre-Cantons ! adieu Beggenried !

Nous avons été tristes ma femme et moi de les quitter. Nous avions besoin de nous répéter que nous allions au Reichenbach, à Rosenlaui et à Grindelwald. Nous supportions patiemment le mauvais cheval de notre voiture; car il nous éloignait lentement.

J'ai revu Stans avec bonheur. Stans brille et rit aux yeux, comme la reine des arbres fruitiers, entre la Blümalp, le Rotzberg et le Pilate. Elle est la cité des deux Winkelried, Arnold, le héros de Sempach, et son frère, qui tuait les ours, les dragons dans leurs repaires, un Thésée helvétique.

Arnold est le plus grand de sa race; il mérite bien sa gloire.

Léopold d'Autriche, au mois de juillet de l'année 1386, était avec toute la noblesse de l'Empire, aux portes de Sempach. Les Confédérés n'avaient à lui opposer qu'une poignée d'hommes. Néanmoins ils déployèrent leurs bannières devant le duc. Léopold, au lieu d'attendre le gros de son armée, cédant à sa colère contre de vils pâtres, ordonna aux chevaliers de mettre pied à terre et de charger ces rustres séditieux. Les chevaliers étaient les plus nombreux, malgré l'absence de l'infanterie autrichienne.

Les Suisses à leur approche, sans les compter et sans se compter, tombèrent à genoux, puis se relevant, ils se jetèrent sur cette troupe pesante, cuirassée et hérissée de lances. C'était un mur d'airain. Il ne recula pas et nulle brèche ne se fit. Les Suisses étaient tués, l'un après l'autre, sans parvenir à escalader le mur formidable.

Il fallait cependant le franchir, ou subir le joug. La perplexité oppressait les braves, le doute s'emparait des faibles.

Tout à coup, une voix éclate comme une avalanche. On s'arrête et on écoute. C'est la voix connue d'un chevalier de l'Unterwalden. — « Confédérés, s'écrie-t-il, je vous recommande ma femme et mes enfants. Je suis Arnold de Winkelried, votre ami. Je vais vous ouvrir la brèche et mon cadavre vous servira d'échelon. »

Voilà ce que cria fortement Arnold de Winkelried, et il bondit soudain, se précipitant contre la forêt de lances et saisissant en faisceau sur sa poitrine, tout ce que ses bras purent étreindre. Il expira, percé de mille pointes.

Alors ses compagnons profitant du vide qu'il avait creusé, sautèrent par dessus son corps, dans les bataillons étincelants de l'aristocratie impériale, et l'exterminèrent presque toute. Peu échappèrent. Seigneurs et gentilshommes mordaient la poussière en gémissant. Accablés par leurs cuirasses, embarrassés par les inégalités du sol, tout trempés de sueur dans une chaleur torride de Juillet, ils s'affaissaient sous les haches d'acier ou sous les massues de fer des Confédérés. Le sang des nobles coulait comme l'eau. Léopold lui-même fut abattu mortellement par un rude montagnard de Schwyz;

et la plume ducale, la plume de paon, fut souillée, avec les drapeaux détestés de l'Autriche, dans la boue rougie du champ de bataille.

Le sacrifice magnanime d'Arnold de Winkelried fut ainsi couronné par la victoire.

J'étais descendu de voiture au faubourg de Stans. J'ai demandé à une petite marchande de dix ans au plus, qui portait une balle légère de merceries sur l'épaule, de nous conduire à la statue de Winkelried. — « Arnold ? » m'a-t-elle répondu d'un accent d'intelligence, et elle nous a menés à une fontaine, sur une grande place. Elle nous a indiqué la statue et a fait un signe de croix, comme si elle nous eût désigné un saint. C'était en effet un saint de la patrie.

La statue d'Arnold de Winkelried surmonte, à Stans, la fontaine de la place de l'Église. La naïade s'épand dans sa vasque ciselée et semble vouloir, en ruisselant, rafraîchir éternellement le héros. Quatre mules charmantes d'un noir de jais, avec des houpettes de laine rouge aux tempes, buvaient à cette vasque et faisaient résonner gaiement leurs grelots de cuivre.

La petite ville de Stans est au milieu d'un ver-

ger incomparable qui nous a couverts de ses branches et de ses fruits, tout le long du lac de Sarnen, jusqu'au lac de Lungern et au bourg de ce nom, par où nous nous réjouissions de repasser.

◇

J'ai retrouvé, là, mon auberge. J'ai changé de chambre, afin d'avoir sous une de mes fenêtres mon ancienne fontaine, et, en face de mon autre fenêtre, une cascade délicieuse, la cascade de Dundelbach.

J'ai bien dormi cette fois. J'étais debout à quatre heures du matin. Je pensais au Brünig où je devais m'enfoncer de nouveau. L'aube ne blanchissait pas encore. Je n'apercevais rien; je n'entendais que le bruit de la fontaine et de la cascade.

Peu à peu les ténèbres se dissipèrent. L'aurore parut. Je distinguai les objets environnants, mais n[illegible]ment d'hommes ni d'animaux ne se tra[illegible] là de l'auberge. Vers cinq heures [illegible]on de trompe attira mon atten-[illegible]on de seize ou dix-sept [illegible]ndis que d'innombra-

bles chèvres accouraient, cabriolaient autour de lui. Bientôt il laissa pendre sa trompe en bandoulière. A ce moment, un volet s'entr'ouvrit et il tomba un bouquet de giroflées. Le jeune garçon s'approcha lestement, ramassa les fleurs et remercia, par une fanfare, celle dont il avait deviné la main. La fanfare contenta un cœur de jeune fille et rassembla les chèvres. Quand elles y furent toutes, le pâtre amoureux mit son bouquet à sa boutonnière, il entonna une chanson dont l'air me plaisait, et il s'avança en tête du troupeau, à la cascade de Dundelbach.

C'était un des chevriers de Lungern. Il était joli, vif et hardi. Son costume, quoique bien usé, n'était pas sans coquetterie. Il avait de gros souliers, des bas bleus, un pantalon gris foncé, un gilet brun, et une veste verte avec des boutons de métal. Le bouquet de giroflées était fixé à la veste, au-dessus de la trompe en bandoulière. Le pâtre avait enroulé à son cou une cravate rouge et portait son feutre violet, tantôt sur l'oreille gauche, tantôt sur l'oreille droite, toutes deux ornées d'anneaux d'argent.

Le chevrier marchait, en sautant parfois, vers la cascade de Dundelbach. Il chanta d'une voix

sémillante un air d'alouette dont j'ai eu les paroles. Il chanta plus fort dans la prairie, au-dessous de la cascade. C'est là qu'il rallia définitivement son troupeau. La cascade de Dundelbach descendait d'une hauteur de deux cents pieds, depuis le pacage de Breitenfeld jusqu'à la base du Wylerhorn, tandis que le chevrier chantait et sonnait tour à tour, autant pour le moins à sa maîtresse invisible qu'à son troupeau.

Mon envie redoubla d'avoir la chanson du jeune pâtre, et en même temps, de compléter sa toilette. J'appelai le palefrenier de l'auberge qui est de Neuchatel et qui parle français. Je lui tendis ma gourde et je le priai de l'offrir de ma part au chevrier, ne mettant qu'une condition à ce petit cadeau, c'est qu'il s'arrangerait pour m'envoyer, dans la matinée, sa chanson. — « Le maître d'école fera l'affaire, me répondit le palefrenier. Il est inutile que Monsieur donne pour cela une gourde si belle et si pleine à ce mauvais garçon de là-bas. » — « Je la lui donne alors sans condition, repris-je. » J'insistai, j'encourageai le palefrenier par un pour-boire et il m'obéit. Je le suivis du regard jusqu'à la cascade de Dundelbach, et je us témoin des transports du jeune chevrier.

Il examina la gourde, la présenta au palefrenier qui fit une libation; le chevrier l'imita, puis il passa la gourde en bandoulière, comme sa trompe; après quoi, il jeta son chapeau, le ressaisit adroitement, trépigna, dansa et me joua la même fanfare dont il avait salué le bouquet de giroflées de sa maîtresse. Cette fanfare terminée, il recommença de chanter et disparut avec ses chèvres dans la montagne.

Moi, par le palefrenier et par le maître d'école, j'obtins en français la chanson du chevrier.

La voici dans sa verve et dans sa simplicité :

LE RANZ DES CHÈVRES

I

Jouhoh! ne suis-je pas le chevrier?
Je ne me lasse pas, ni de mon cornet,
Ni de ma petite chèvre.
Dans mon sachet j'ai du fromage et du pain,
Mes cheveux sont bouclés, mes joues fraîches,
Et mon cœur est rempli de joie.
Jeunes, vieilles,
Qui donnent du lait et qui n'en donnent pas,
Grandes, petites,
Belles, laides,
Je les mène sur la montagne, aux pâturages;
Holioli! ouhu!

II

Je monte tôt sur la cime et le rocher!
Vers les sentiers étroits et sauvages
Où aucune vache ne peut aller.
Maint homme téméraire n'irait pas.
Là où je suis, mes chèvres,
Il n'oserait me suivre.
Tourne, Hudel.
Approche, Strudel;
Toutes, montez,
Montez plus haut,
Où les doux chamois vont,
Holioli! ouhu!

III

Il est plus d'un pauvre homme,
Qui, vraiment, n'a pas de quoi avoir une vache;
Eh bien, il a des chèvres.
Donc, pas moins je ne chante,
Quoique je ne sois pas un vacher,
Et qu'on me nomme seulement chevrier.
Pas plus loin,
Noire Luri,
Là, à l'ombre,
Le long de ce ravin
Qui conduit à la Banisegg.
Holioli! ouhu!

IV

Jouheh! me voilà à la cime.
L'avalanche du rocher tonne, c'est terrible!

Entends-tu, entends-tu le glacier craquer!
Eh bien, que le glacier craque, que l'avalanche tonne,
Peu m'importe!
Ici, au sommet, je suis en sûreté,
Et je puis rire.
Mutti, Schabé,
Pas plus bas.
Approche, Lander,
Pas dans les sentiers.
Restez ici, en haut!
Holioli! ouhu!

V

Et lors même que je n'ai pas un batz,
Pas le premier batz pour acheter une chèvre!
Je n'en suis pas pour cela très à plaindre.
Les gens qui ont de l'argent et des biens
Se plaignent de tant de choses,
Que l'on n'a plus le temps d'écouter les pauvres!
Petite, approche,
Tu es la mienne!
Laisse-toi traire,
Chère favorite,
C'est toi qui es la chèvre de mon dîner.
Holioli! ouhu!

VI

Si pourtant j'avais quelques mille francs,
Je ne les jetterais pas dans la fente du glacier.
Tout de suite j'irais auprès de mon Eisi:
Regarde mon trésor, ce que j'ai là,

N'est-ce pas? Je suis un homme riche.
Elle me prendrait sûrement, je le sais.
Si j'avais,
Je voudrais,
Mais quand même,
Je veux me réjouir,
Encore que je n'ai pas l'argent.
Holioli! ouhu!

⟡

Après les lacs de Sarnen et de Lungern, le Brünig.

Vers dix heures, ma femme était suspendue aux courroies des porteurs, et mes pieds emboîtaient les étriers. Nous gravissions silencieusement. Le soleil et l'ombre se disputaient le mont. Aù pas intelligent de mon cheval et sous les sapins d'un vert noir, je me souvenais des Cantons forestiers que je quittais. Je me souvenais des tresses de femmes entrelacées dans des rubans et nouées derrière la nuque, par des épingles à plaques de métal. Je me souvenais des mules, des juments et des vaches buvant aux fontaines, tandis que les vierges causaient, leurs hottes de lait sur les épaules ou leurs cruches de grès sur la tête. Je me souvenais des cor-

beaux et des grèbes qui rasaient les lacs, des torrents, des cascades qui s'épanchaient des cimes Je me souvenais des chalets qui observaient curieusement la route par leurs vitraux soudés en plomb, comme dans les églises. Je me souvenais du lac de Lungern qui gémissait tout à l'heure, à mon départ. Lui aussi connaissait le chevrier. Le pâtre réveille le lac en sursaut aussi bien que ses chèvres. Et moi, les murmures des vagues, les bêlements des troupeaux, les chansons des bergers, l'harmonie universelle des voix, des eaux, des souffles, je les emportais jusque sous le frémissement des feuilles du Brünig.

Bientôt cependant le mont m'attira et m'absorba. Je ne vis plus que lui.

Je le retrouvai dans la splendeur des mêmes contrastes, sauvage, abrupt, féroce par les pics, par les rocs, par les antres, charmant par les mousses, par les fougères, par les bruyères, par les saules, par les fleurs innombrables. Il est soudain, il est imprévu, toujours multiple, toujours attachant. Il a peut-être plus de plantes et plus de sites que le Rigi, mais l'attrait inexprimable et supérieur du Rigi, c'est le lac des Quatre-Cantons le long du chemin, et, au sommet,

presque toutes les Alpes, presque tous les lacs de la Suisse.

Au point culminant du Brünig, j'échangeai avec nos guides, contre un bâton ferré, la bride de mon cheval, je pris le bras de ma femme et nous descendîmes par le sentier tournoyant de Meiringen. Nous avions, à gauche, une rampe circulaire de rochers admirables, et, à droite, une belle forêt de sapins dont les brises nous caressaient, tandis que l'aspect plongeant de la vallée de Hasli et le cours sinueux de l'Aar nous ravissaient.

Nous traversâmes une plaine de jardins dans la vallée, nous nous choisîmes à la hâte des chambres à Meiringen, puis nous allâmes, avant dîner, contempler la dernière chute du Reichenbach, une chute de soixante-dix pieds.

Les ruisseaux bruissaient, les sources filtraient, les cascades poudroyaient. Par-dessus tous les tumultes, l'immense torrent du Reichenbach rugissait entre les monts, ployait les arbres, tordait les chênes, déracinait les granits. Argenté au sommet, bleu au milieu, blanc mat à la base, il roulait en bouillonnant sa foudre

d'eau, d'écume et d'éclairs jusque dans l'Aar.

Tout autour, les paysans fauchaient les regains; ils les fauchaient de prairie en prairie, pendant que le Reichenbach pleuvait sur eux en poussière humide, les rafraîchissait et les délassait, durant leurs travaux.

CHAPITRE XI

Le cours et les chutes du Reichenbach. Le chasseur des Alpes. Le torrent du Wiessbach. Le glacier de Rosenlaui.



Nous sommes partis de la vallée de Meiringen, ma femme en chaise, moi à cheval. Nous avions deux porteurs et un guide. Nous allions par le soleil et par la rosée au Reichenbach. Il a cinq chutes que nous avons visitées successivement, entre son embouchure dans l'Aar et Zwirigi.

De ces chutes, les plus magnifiques sont la cinquième que j'ai décrite, et la seconde. Les autres sont moins remarquables. La chute, près de Rosenlaui, que j'ai visitée aussi, est une cascade à part.

La plus belle des cinq chutes est décidément la seconde, celle du Belvédère. Elle nous a retenus plus d'une heure, loin de nos porteurs et de mon cheval. Je ne pouvais m'en arracher. Là, le

Reichenbach est un prodige. Il se précipite de deux cents pieds, entre les rochers du Schingelhorn et du Burghorn. C'est un fleuve perpendiculaire qui rejaillit, au loin, en poudre étincelante. Un rayon de l'aurore l'illuminait d'un croissant orangé dont la splendeur était magique. Ce rayon enveloppait la cascade d'un iris qui était à la fois feu et eau, et qui la pénétrait, comme la teinture pénètre une écharpe. On ne sait plus distinguer l'étoffe de la couleur, ni le torrent de l'arc d'or qui pétille dans sa crinière.

Nous nous sommes retirés éblouis et nous avons gagné un chalet où l'on nous a montré deux chamois dont les yeux sauvages, doux et brillants reflétaient encore l'éclat des glaciers où ils avaient bondi.

Nos porteurs nous attendaient au delà du chalet, dans un sentier rocailleux. J'ai enjambé mon cheval, ma femme s'est arrangée sur les coussins de sa chaise et nous avons escaladé péniblement le sentier. Nous montions avec lenteur. Nous montions et nous éprouvions le courageux plaisir de monter. Mon cheval fumait et reniflait. La sueur coulait du front des porteurs, du guide, et inondait mon visage. Nous avons monté tou-

jours. Nous avons monté jusqu'à ce que, entre les Alpes de l'Oberhasli et l'Engel, nous nous sommes sentis en plein sublime.

Nous nous sommes arrêtés, au moment ineffaçable, où se découvrait à nous le réseau des monts qui cernent majestueusement le glacier de Rosenlaui. Les plus illustres de ces monts sont : le Wellhorn, dont la base est de terre et d'herbes, la cime de neige ; le Wetterhorn, dont le sommet est un cône d'une blancheur éblouissante au soleil ; le Renferhorn, un corps de mastodonte et une tête d'ours ; le Tosenhorn, une pyramide inclinée grandiosement, et l'Engel, une forteresse crénelée an plus haut des nues. Même dans l'éternité, je n'oublierai aucun de ces monts ; surtout, je n'oublierai pas le Wetterhorn, tout à coup aperçu avec son dôme d'hermine teintée de rose, sous le ciel bleu.

Nous avons repris notre route et gravi droit aux monts, en suivant le torrent du Reichenbach, dont le cours est une cascade perpétuelle, une cascade de six lieues, depuis sa source jusqu'à son embouchure. Son embouchure est dans l'Aar, on se le rappelle ; sa source est au Swarzhorn. Le Reichenbach reçoit au Swarzwald le

torrent de la Scheideck, et aux chalets de Breitenmatt le torrent du Weissbach qui tombe du glacier de Rosenlaui.

Nous sommes arrivés à ce glacier par un chemin qui côtoie le Reichenbach, tout bordé de sapins et de gouffres.

Nous avons frappé à la maison des bains. Nous nous sommes reposés là, de nos émotions; nous nous y sommes préparés à des émotions nouvelles.

Que de merveilles nous avions déjà parcourues, depuis Meiringen, par une chaleur d'été, en face de ces coupoles de frimas, durant cette route ascensionnelle et abrupte! C'est là que Dieu habite, au milieu du fracas des eaux, entre les glaciers; c'est là qu'il habite, sur les sommets, au fond des abîmes, parmi les torrents! je l'ai senti en moi et hors de moi, ce grand Dieu! Il était mon Alpe invisible par-dessus toutes ces cimes; et je le réfléchissais dans mon cœur agité, comme le lac réfléchit dans son miroir frissonnant l'Alpe de sa rive.

Ah! c'est bien le moins que j'aie passé un jour, là-bas, sur le glacier de Rosenlaui; et au-dessous du glacier, une nuit, dans cette petite maison

solitaire, près de ces vingt Horebs tout flamboyants de la puissance du Dieu unique, du Dieu qu'adorent tous les peuples, à travers les voiles de leurs cultes. J'aurais voulu vivre et mourir dans cet horizon religieux, où il n'y avait place ni au fanatisme, ni à la haine, où il n'y avait place qu'à l'amour, et où l'admiration était de la prière, une prière involontaire, fervente, muette, inextinguible!

◇

Nous voyons de nos fenêtres le glacier de Rosenlaui. Je me suis remis en selle. J'ai exploré avec mon guide les environs et singulièrement la cascade, à dix minutes des bains. Nous avons sondé les avenues du glacier que nous réservions pour le lendemain.

Pendant cette promenade préliminaire, nous avons rencontré un chasseur dont mon guide m'avait beaucoup parlé. Le chasseur nous aborda. Il était grand et fort. Il avait les cheveux roux qui débordaient, en boucles épaisses, d'un bonnet de loutre recouvert d'une toile cirée presque blanche. La figure de cet homme était ouverte et gaie. Il y avait néanmoins entre ses

deux sourcils, un pli qui annonçait la souffrance morale autant que l'énergie de la volonté. Le péril devait être familier à ce hardi aventurier des précipices. Il fuyait là peut-être les soucis du foyer où il déposait le tribut de ses courses intrépides. Il avait été l'un des meilleurs soldats du général Dufour dans la guerre du Sonderbund, et sa carabine, dont il était très-fier, lui avait été donnée par l'un des colonels fédéraux témoin de son courage.

Le chasseur m'ôta son bonnet. Il avait des yeux bleus très-doux et la bouche très-ferme. Il interrogea un instant mon guide près de la crinière de mon cheval. Il se sépara de nous avec ces mots en patois allemand : Bon voyage ! à quoi le guide répondit : Bonne chasse !

Il ajouta, le guide, plusieurs détails à ceux qu'il m'avait déjà confiés sur son ami. — « C'est un brave, celui-là, monsieur, et qui ne craint pas plus le feu du champ de bataille que la glace des montagnes. Partout où il y a risque, il est le premier. Il a sauvé la vie à trois de ses chefs, à la guerre. Il est revenu avec une réputation de milicien égale à sa réputation de chas-

seur. Et puis il a des idées étranges. Il m'a dit quelquefois qu'il changerait d'état et qu'il lui répugne de verser le sang comme un boucher. Il a cependant abattu plus de deux cents loutres le long des eaux et plus de quatre cents chamois sur les cimes. Car, il faut bien qu'il nourrisse sa femme et ses enfants. D'ailleurs, avant d'avoir tiré, le goût du danger, l'attrait de la proie l'animent, et il aime son métier. C'est seulement quand il a étendu raide le chamois, quand il l'éventre, lui arrache l'estomac et les entrailles, que Benz a de la pitié. « Jeune, me disait-il, je vidais le chamois sans scrupule et je le rapportais orgueilleusement attaché derrière mon dos, par des courroies. Mais, en vieillissant, on raisonne, et maintenant je suis las d'égorger. Je crois que je deviendrai tout simplement un guide, comme vous autres. » Il m'a dit cela, monsieur. Je présume pourtant que l'habitude le poussera encore bien des années au bord des torrents et dans les montagnes, pour le malheur des loutres et des chamois.

« Benz va seul le plus souvent. Il redescend alors avec un ou deux chamois sur les épaules. Il chasse parfois, quoique rarement, avec d'autres

chasseurs, trois au plus. Ils se concertent de loin en loin pour traquer un troupeau de vingt à vingt-cinq chamois. Un jour, ils tuèrent tout le troupeau, après avoir tué la femelle qui le dirigeait. Le succès dépend de cela, en effet. Ce n'est pas un mâle, c'est une femelle qui mène le troupeau. Dès que cette femelle conductrice n'est plus, le troupeau se disperse effaré dans les piéges du chasseur. »

Tandis que mon guide racontait, celui qu'il appelait Benz était déjà très-haut. Il tournait d'escarpement en escarpement, entre l'Engel, le Tosenhorn et le Wellhorn. Son bonnet, sa veste, son pantalon, ses guêtres étaient d'une espèce de gris clair et se confondaient presque avec la neige. Mais moi, qui avais examiné Benz de si près, je distinguais avec ma lunette ses moindres mouvements et toutes les parties de son costume : La gibecière remplie de provisions, et le fusil, et les poires, soit à poudre, soit à balles, et la petite pioche pour dégrossir un escalier dans la glace, aux endroits les plus glissants. Benz marchait d'un pas vigoureux, et chantait d'une voix vibrante une chanson alpestre. — « Dans quelques heures, me dit mon guide,

Benz sera en chasse et il ne chantera plus. »

Je priai le guide de s'approcher de moi et de me répéter mot à mot, en français, le premier couplet de la chanson de Benz qui avait disparu derrière les pics. J'écrivis sur ma selle, au crayon, en les modifiant un peu, les lignes qui suivent :

LE CHASSEUR DES ALPES.

De bonne heure, demain matin,
Quand les étoiles brilleront encore,
Je prendrai mon fusil et j'irai à la chasse.
  Dieu garde ma femme
  Et mes petits enfants !
Il ne faut pas pleurer pour le père,
Notre Seigneur est aussi là haut, sur les monts.
    Le père reviendra,
    Le père reviendra.

. . . .

◇

Nous sommes rentrés tard. Pendant mon absence, ma femme avait commandé le repas. J'ai dîné avec elle. Au sortir de table, je me suis couché.

Je n'ai pas dormi. Je ne pensais qu'aux gla-

ciers, à ces mers de glaces éternelles, assoupies sur les hautes montagnes, sur leurs pentes et jusque dans les vallées.

Les glaciers sont les réservoirs du Seigneur. Ils répandent de leur sein mystérieux et intarissable, en les poussant des cryptes à la lumière, les fleuves, les rivières, les torrents et les fontaines. Tout ce qui coule, coule des glaciers et s'achemine, par des routes providentielles, à un but que la suprême sagesse a marqué d'avance.

La concentration des hautes montagnes en massifs est ce qu'il y a de plus favorable à la formation des glaciers. Les plus petits, selon les géographes, ont un quart de lieue de long et presque un quart de lieue de large. Les plus grands ont cinq, six et dix lieues de long, sur trois quarts de lieue, une lieue et une lieue et demie de large. Leur épaisseur varie de deux cents à quatre-vingts pieds.

Ces choses me préoccupaient, et je les secouais en moi-même, à travers de légers cauchemars, entrecoupés de réveils. Ma montre, dont je tourmentais la sonnerie, n'allait pas assez vite à mon gré.

Je me levai à la première aube, et je rassem-

blai ma petite caravane. Tandis que ma femme revêtait son manteau, j'appelai nos deux porteurs et notre guide. Je laissai mon cheval à l'écurie. L'ascension ne pouvait être que pédestre. Les porteurs, avec une sollicitude constante, s'obstinèrent à préserver ma femme de toute fatigue, en l'établissant sur leur chaise, afin de la mener le plus loin possible.

Nous avons franchi le Reichenbach par un pont de bois, et ensuite les rampes de la montagne, dans la direction du glacier de Rosenlaui. A mesure que nous gravissions de torrents en rochers et de rochers en torrents, le glacier se dessinait et brillait de plus en plus, entre le Wellhorn, le Wetterhorn et l'Engel. Ces monts le dominent, et, par leurs neiges, le renouvellent incessamment.

Quand nous avions gravi, nous gravissions encore. De rocs en rocs nous avons gravi jusqu'aux nuées. Dans l'enivrement des cimes qui m'environnaient, le ciel lui-même ne m'étonnait pas. L'air d'en haut, l'air des astres, me semblait être mon air natal. Illusion courte, mais prophétique de l'homme mobile, qui, dans l'auguste immobilité des Alpes, prend,

par anticipation, possession du monde éternel!

Les porteurs cependant avaient déposé leur chaise, à l'injonction réitérée de ma femme. Elle souffrait trop de leurs efforts. Elle s'est avancée, à mon bras, avec tremblement, au milieu de tant d'horreurs divines.

J'étais tout frémissant d'une joie profonde. Je m'imaginais que l'invisible Créateur de tant de miracles allait m'apparaître à travers les éblouissements de sa grandeur.

Le glacier a une lieue et demie de long et une demi-lieue de large. Il resplendit comme une vaste pierre précieuse. Sa forme penchée est celle d'un talus étincelant et colossal, son escarpement est aussi ardu qu'un mur.

Nous avions grimpé jusqu'à cet escarpement. Mais comment l'aborder? Notre guide nous précédait, sur une échelle, à cet assaut. Je le suivais et je tendais la main à ma femme pour l'aider à parvenir, de degré en degré, par l'échelle, dans une fente du glacier. Quand elle eut examiné, avec un enchantement mêlé d'effroi, cette fente qui est une imposante galerie d'azur, je la reconduisis, par la même échelle, auprès des porteurs.

Je remontai alors, et je rejoignis mon guide dans la fente où il était resté. Nous attachâmes une autre échelle que nous avions tirée d'en bas et mon guide escalada le dos du glacier. Moi, entouré de cordes que le guide tenait d'en haut, je me hissai, après lui, par l'échelle ; je surgis enfin tout en nage de cette fondrière formidable et j'imprimai les clous de mes souliers sur le glacier.

Quel spectacle m'était réservé ! La surface du glacier n'était pas polie comme celle des étangs et des lacs en hiver; elle était inégale, rugueuse, creusée çà et là de puits, d'entonnoirs, sillonnée de crevasses plus ou moins béantes, hérissée de figures bizarres en aiguilles nées de la congélation des filets d'eaux. Ces aiguilles se nomment les fleurs du glacier.

Tout cela était charmant, d'autant plus, que les moraines, sortes d'éboulements qui souillent tantôt le milieu, tantôt les bords, tantôt l'extrémité des glaciers, ne gâtaient pas le Rosenlaui. Je n'en aperçus pas de trace.

Le Rosenlaui est bien plus qu'un fleuve, c'est un lac dont le sein a été saisi par le froid et glacé pour toujours avec son ondoiement. Il a

conservé la couleur bleue et il étincelle comme le lapis. Cette couleur est multiple dans ce lac solide, comme dans les lacs liquides. De loin, elle est étain, argent, azur; de près elle est azur et turquoise; de telle sorte, que le glacier n'est pas fait, comme je l'ai dit, d'une seule pierre précieuse, mais de plusieurs blocs de pierreries.

Toute mon âme était dans mes yeux sur cette mosaïque de plus d'une lieue qui est quelquefois le champ de bataille des éléments en fureur. Le plus souvent, elle est une glace souverainement taillée et ciselée, que colore le soleil et où se mirent les étoiles. Le chamois, ce daim des Alpes, l'ébrèche de sa corne. J'y errais avec mon guide ou sans lui. Je mesurais le contraste de l'homme et de la nature. Mon cœur battait violemment. Ma vie passagère s'exaltait avec impétuosité, et j'aurais souhaité de retrouver dans l'intense rapidité de ses explosions, l'équivalent de la durée qui lui manquait, tandis que les monts sereins reposaient dans une majestueuse permanence et dans une tranquille conscience de leur éternité. Je m'abîmais de respect devant ces monts que couronne la lueur immense des

neiges, et que berce, sans les troubler jamais, le bruit des torrents et des avalanches.

Je sautais les crevasses, j'évitais les entonnoirs. Je m'arrêtais à tout instant, et je regardais. Autour de moi, les monts étaient rayés de vert et d'or, comme les écailles du serpent. Bien au-dessous des monts et du glacier, deux pâtres avaient allumé un feu de bruyères. A leur gauche, des corneilles et des corbeaux d'un siècle se balançaient sur les sapins noirs, pendant qu'un aigle de la plus grande espèce, en regagnant son aire, obscurcissait, entre mon guide et moi, de l'ombre de son envergure, le cristal du glacier.

Ce glacier de Rosenlaui, cet écrin de Dieu, a été mon promenoir pendant une heure. J'ai vu, et puis j'ai écouté. Plus je prêtais l'oreille, plus j'entendais les mugissements intérieurs du glacier. J'ai eu l'irrésistible envie de les étudier sous la voûte et j'ai redescendu avec les mêmes précautions, par la même fondrière. Aucune crainte n'approchait de moi. J'étais comme identifié à ces grands lieux. Mes pieds hésitaient moins que ceux de mon guide et rencontraient mieux, soit les inégalités de la glace, soit les

barreaux des échelles. J'avais, à cause de mon enthousiasme, un instinct sûr et hardi, qui vaut mieux que la science et qui me ramena en bas, aussi facilement que j'étais parvenu en haut.

Ma femme m'attendait avec inquiétude. Je passai un second paletot, elle agrafa son manteau et je lui donnai le bras jusqu'à la voûte qui s'ouvre au milieu du glacier. Elle s'assit au seuil, d'où elle put tout contempler. J'avançai presque jusqu'à la gueule écumante qui vomit le torrent du Weissbach.

Le Weissbach s'échappe en bouillonnant de la poitrine du glacier. Il se précipite comme une décharge d'artillerie prodigieuse dans ces abîmes de l'Érèbe, sombres caveaux que le soleil rend d'azur, en les transperçant de ses rayons plus brillants que des lampes. Le torrent sort en un formidable jaillissement, rugit du fond de sa cataracte, s'enroule, se déroule dans des gerbes bondissantes et se creuse un lit sonore jusqu'à des gouffres incommensurables où des quartiers de roches ne se brisent qu'après des chutes d'une minute. C'est ce torrent du glacier de Rosenlaui, le Wiessbach, qui se jette dans le Reichenbach, aux chalets de Breitenmatt. Sur les

bords du Weissbach et surtout, près de son embouchure, courent de grands lierres en festons, grimpent des lianes alpestres, et bourdonnent des mouches étincelantes comme des pétillements d'éclairs.

La grotte de Rosenlaui, dont le torrent n'est qu'un épisode, renferme tout un monde de scintillements et de rêves. Des stalactites multicolores pendent en girandoles de dais de turquoise. Des splendeurs d'écume se jouent à travers des lueurs de cristaux. Des marguerites d'émeraudes fleurissent sous des serres de lazulithe. Des oiseaux couleur du temps dorment, dans des nids d'opale, des sommeils lumineux. Des coupes d'albâtre, pour leur soif, surmontent des colonnes de marbre. Les fortes rafales des Alpes embaument de leurs odeurs ces cavernes dont les plafonds distillent des millions de perles.

Un séjour sous ces plafonds diaphanes n'est pas exempt de tout danger. Le génie du glacier est distrait. Il travaille à sa mine comme un mineur habile, et chacun de ses songes est un iris dans lequel dansent les fées et les farfadets du souterrain. Aussi, de son sépulcre, plus riant

qu'un palais, il ne veille pas toujours sur les voyageurs. Durant une demi-heure à peu près que j'ai été sous la voûte du glacier de Rosenlaui, les gouttes suintaient, de petits fragments de mica, de la grosseur d'une noix, se détachaient. Un bloc de glace tomba même à quelques pas de moi. Mais que ne braverait-on pas pour de telles magnificences?

C'est la température qui nous a chassés de ces antres adorables. J'ai relevé ma femme. Nous avons été nous réchauffer au soleil des vivants. Nos guides étaient aussi gelés que nous.

Tous ensemble nous sommes retournés silencieusement à la maison des Bains. Il y avait sept heures que nous l'avions quittée.

Nous avons couché encore à Rosenlaui. Nous avons vagué toute la journée dans le voisinage de ce glacier incomparable, de ce firmament terrestre, sur lequel je voudrais avoir un balcon éternel.

J'ai cueilli une violette dans les mousses. Un parfum s'est insinué en moi. Que m'a rappelé ce parfum? Était-ce mon enfance, quand j'avais ma mère? Était-ce ma jeunesse, quand j'avais mon premier amour? Était-ce plutôt un monde perdu

que je retrouverai, quand je posséderai Dieu? C'était tout cela ensemble. Ce qui est certain, c'est que ce faible parfum me fut, pendant plusieurs minutes, un infini.

Le glacier de Rosenlaui défie toute indifférence. Il est à tous les glaciers ce que sont le lac des Waldstætten, et le lac de Thun à tous les lacs. Il y a de plus grands glaciers que le glacier de Rosenlaui; pas un seul n'est aussi beau!

CHAPITRE XII

La grande Scheideck. Une avalanche. Les glaciers de Grindelwald. — De Grindelwald à Neuhaus. Le batelier du lac de Thun. Le petit Suisse. Seebühl.

Rosenlaui, 28 septembre 1856.

La Suisse m'avait redonné le ravissement des yeux nouveaux. J'admirais pleinement la nature, et sous la nature, je bénissais le Créateur des âmes et des mondes.

Nous avions considéré, hier, toute la soirée, et, aujourd'hui, toute la matinée, de la maison des bains, le glacier de Rosenlaui.

Nous nous sommes enfoncés, à dix heures, en longeant le torrent du Swarzbach dans la forêt Noire de la grande Scheideck. Le Wetterhorn la surplombe de ses sommets. Ils ressemblent, au travers des sapins, à des dômes de la cité de Dieu. J'ai passé cette journée dans l'intimité des

plus hauts monts. J'ai marché sur leurs glaces et sous leurs glaces. J'étais pénétré de la toute-puissance de Celui qui s'est joué en de tels jeux. Je me confiais à lui, je me reposais sur lui, au milieu de ces beautés et de ces horreurs. Je lui ai nommé un à un les noms de tous ceux que j'aime sur la terre et dans le ciel. Je les lui ai recommandés ardemment, et tout en m'accablant de sa grandeur, c'est avec sa bonté qu'il me répondait.

Aux pics, aux coupoles du Wetterhorn et des autres monts, ont succédé des mers de glace, des mers qui nous auraient engloutis si elles étaient venues à fondre et à couler.

Nous étions à une clairière de la forêt Noire (Schwarz-Wald), à une clairière semée de blocs de rochers, presque à la crête de la grande Scheideck, sur la frontière qui sépare les sapins des Rhododendrons. Tout à coup, un bruit épouvantable a retenti, un bruit plus terrible que le tonnerre. Notre guide s'est écrié : — « Une avalanche. » Tout s'ébranlait devant l'énorme masse qui se détachait des flancs du Wetterhorn. Mon cheval, dont je remis la bride à l'un des porteurs, après m'être dégagé de l'étrier, entra

dans une sorte de convulsion qui dura autant que le phénomène. Il ruisselait et il tremblait de tout son corps. Cependant l'avalanche gronda et accéléra son éboulement. Elle ricocha de croupe en croupe avec un fracas de foudre qui se répercutait et se multipliait dans des échos innombrables. Son cours impétueux était comme celui d'un fleuve dont le lit serait perpendiculaire. Elle forma ainsi, ô spectacle sublime! une cascade d'argent mat, un Reichenbach cinquante fois redoublé de volume et de vitesse, un Reichenbach formidable qui s'écroula en flots et en poussière, non plus d'eau, mais de neige. Il rejaillissait à vingt pas de nous. Rien n'était plus magnifique. Seulement ce Reichenbach merveilleux s'évanouit en trois minutes, trois minutes que je n'oublierai jamais.

Il était deux heures après midi. Le vent qui nous avait fouetté à la face était très-fort et très-froid. Il enleva le chapeau de notre guide.

La chaleur redevint extrême. Nous continuâmes notre ascension avec des haltes d'étonnement et de plaisir. Bientôt, de l'arête de la grande Scheideck, nous découvrîmes la vallée de Grindelwald, le Mettenberg, l'Eiger, le

Mœnch, le Breithorn, la Blümlisalp et une chaîne immense de pâturages. Nous côtoyâmes tous ces grands monts de si près, que nous les touchions.

Je me suis détourné vers le glacier supérieur de Grindelwald. Il brille entre le Schreckhorn, le Wetterhorn et le Mettenberg; il s'avance jusque dans les prairies. La Lutschine noire en sort. J'ai pénétré, par les étroites saillies des moraines, dans la belle grotte du glacier. Cette grotte est une chapelle de cristal. L'architecte divin n'a omis ni piliers, ni colonnes, ni autel. Au fond du chœur, il a découpé dans la glace une ogive par laquelle on aperçoit tout un pan du ciel. La couleur de la nef, sous le soleil, est d'une transparence inexprimable.

Le glacier inférieur descend des cimes du Schreckhorn, du Finsteraarhorn, du Vieschcherhorn, entre le Mettenberg et l'Eiger. Il lance par une fente, semblable à la bouche d'un monstre marin, une autre source de la Lutschine noire, l'une des rivières les plus féroces qui se puissent rencontrer, lorsque, gonflée et démuselée par l'orage, elle déchire ses rives et mord les roches de granit.

Le glacier inférieur de Grindelwald est moins

pur que le glacier supérieur, lequel est moins pur, à son tour, que le glacier de Rosenlaui. Rosenlaui efface tout. Il est fait de la candeur des anges et de la chasteté des vierges. Il est accompli dans la grâce et dans la beauté. Il rappelle involontairement certaines œuvres de poésie inviolée : Paul et Virginie, Athalie, et Jocelyn.

Nous sommes parvenus ainsi, de prodige en prodige, au bourg de Grindelwald. Les grands monts écrasaient nos fenêtres. Rois géants de la création, leurs trônes sont de diamants, leurs couronnes de rubis, sous les feux rouges du soleil. Ils ont des tuniques tissues de neige et de rayons. Leurs tonnerres sont des avalanches qui éclatent, qui renversent et qui tuent.

Un chasseur attira notre attention. Il traversait le bourg avec deux chamois sur ses épaules. Je reconnus Benz. Il vendit assez cher ses chamois aux hôtels de Grindelwald. Son argent ne lui paraissait pas taché de sang, à la manière dont il le comptait. Je ne crois pas Benz tourmenté des scrupules que lui prêtait notre guide.

Nous le congédiâmes, cet excellent guide, avec nos porteurs. Nous avions trouvé en eux des compagnons bien plutôt que des mercenaires.

Contents de nos petites libéralités, ils nous serrèrent les mains avec affection.

En attendant le dîner, nous avons respiré les fleurs du jardin, sous l'ombre de l'Eiger. Il est nommé à souhait; car il relève la tête, à la manière de l'aigle. Il se dessine de profil. Il a le cou gris de cendre, l'œil de mica, et son bec immense, doré par le soleil couchant, menace, comme une proie, une Alpe aussi colossale que lui.

<>

Après une bonne nuit nous avons quitté le village de Grindelwald. Nous avons salué les glaciers et particulièrement la tiare du Finsteraarhorn, plus élevé que la Jungfrau.

Nous avons savouré l'impression matinale de la vallée de Grindelwald, en longeant la Lutschine noire jusqu'à son confluent avec la Lutschine blanche. De ce point, à peu près, en nous retournant, nous avons contemplé dans toute sa gloire le Wetterhorn.

A Neuhaus, on nous annonça que le bateau à vapeur de Thun était parti. Comment aller à Seebühl? Il nous fallait une barque. Nous avions

quelque difficulté à nous faire comprendre. On courut alors chercher un interprète. O surprise! c'était une jeune fille qui sortait d'une conque du lac, comme Aphrodite de l'écume de la mer. La déesse était nue et ruisselante; la jeune fille était vêtue d'un frais costume suisse et de sa pudeur. Ses cheveux étaient d'un blond charmant. Son teint, d'une exquise blancheur, s'harmoniait avec de grands yeux noirs très-doux et une bouche fine dont le sourire brillait d'intelligence. La société a fait cette jeune fille peuple; la nature l'a faite princesse. Ses manières, son accent, son langage ont une distinction rare. Elle a été sept ans à Berne en pension avec les filles de l'aristocratie. Que deviendra-t-elle à Neuhaus, chez son père, un riche aubergiste?

Elle me promit une barque dont le patron, étant de Hilterfingen où j'allais, serait plus traitable que tout autre. Elle parlait encore, lorsque le pêcheur survint. C'était le vieux Pierre, mon camarade nautique. La jeune fille voyant, à mon exclamation, que son intervention était inutile, puisque je connaissais le pêcheur, se retira en s'inclinant. Je m'inclinai en même temps avec une admiration qui n'est point éteinte.

Pierre était là, l'une de ses larges mains sur la hanche. Il portait son chapeau neuf et il était plus soigné qu'à l'ordinaire. Il avait une chemise du dimanche, une cravate jaune dénouée, une veste bleue, un pantalon de toile écrue attaché par une ceinture rouge. — « Me voici bien à propos, me dit-il, pour vous ramener. J'ai conduit à Neuhaus un Anglais ; j'en suis très-aise maintenant, car c'est comme si j'étais venu vous chercher. »

Il transporta nos bagages sur sa barque ; nous y entrâmes aussi. — « Pierre, n'avez-vous pas, lui dis-je, un autre rameur? Pour aller si loin vous ne pourriez vous en passer. » — « Mon rameur ne tardera pas, me répondit-il, en me montrant un jeune homme qui était sur le bord. Vous savez que c'est mon petit-fils et mon filleul. Ah! pourquoi n'a-t-il pas voulu être pêcheur? c'était tout mon désir ; mais il a préféré la montagne au lac. » — « Ne discutons pas ça, grand-père, s'écria le jeune homme, en saisissant l'aviron. » — « Je te dis, reprit Pierre, que c'est un malheur. Tu rames aussi bien que moi, et tu raccommodes une maille mieux qu'un pêcheur de Galilée. » — « Quand cela serait, dit le jeune

homme, ce n'était pas mon goût. J'aime mieux la montagne avec ses sapins que le lac avec ses mâts. Nous avons là-haut moins de brume, de pluie et de tempêtes. Vos vagues hurlent de colère contre vous, et mes vaches mugissent de tendresse en me regardant. Vos rames ne valent pas à la main le bâton ferré qui soutient et la trompe qui sonne. Et puis, grand-père, sur ces quatre planches où nous sommes, quand on pêche, on ne chante pas. Si j'entonnais le moindre air, vous me gourmandiez, me disant de me taire et de ne pas effrayer le poisson ; et moi, je suis né chanteur. »

Pour empêcher toute réplique du vieillard, que le dédain de son lac contrariait sur les lèvres de l'enfant qu'il chérissait uniquement, je demandai au berger un de ses ranz. Il ne se fit pas prier et chanta *Le petit Suisse*. Ce ranz sur les eaux nous réjouit tous, même le vieux Pierre, qui pardonnait en secret à son enfant, et qui lui sacrifiait tout, excepté ses regrets.

Nous débarquâmes à Hilterfingen et nous nous rendîmes au chalet du vieillard. Les vignes serpentaient par les treillis du balcon. La porte s'ouvrait sur le jardin qui fleurissait jusqu'au

lac, où trois barques étaient amarrées. Il y avait quatre chaises, deux lits et une table dans la pièce où nous étions. Je m'assis pour traduire le ranz du *Petit Suisse*, sur le mauvais français du pâtre :

LE PETIT SUISSE.

I

Ne suis-je pas un joli garçon?
J'ai toujours gai courage;
S'il en est qui ne me croient pas,
Qu'ils aillent au diable!
Je sors quand se lève le soleil,
Je rentre quand les étoiles sont levées;
Berger suisse, berger suisse,
J'aime tant ma chanson.
Tra la la.

II

Dès que je souffle dans ma trompe,
Mon cher troupeau me suit;
En allant, en venant çà et là,
Je le conduis par le pacage.
J'arrive le soir à l'étable
Et je chante, je chante mon ranz,
Et la bergère s'écrie : Joli garçon,
Où es-tu resté si longtemps?
Tra la la.

Dès que j'eus fini, je regardai autour de moi. Ma femme considérait le lac. Le pâtre s'essuyait le front, où perlait la sueur sous l'effort qu'il avait fait pour m'aider à traduire. Le vieux Pierre remaillait un grand trou à l'un de ses filets. D'autres filets de pêche étaient suspendus à des rames qui tenaient au mur par des pitons. Plus de vingt nasses étaient rangées à la paroi qui faisait face aux rames et aux filets. — « A revoir, madame, dit le vieillard, pendant que nous nous disposions à nous en aller. Que deviendront, ajouta-t-il tout bas à mon oreille, ces nasses, ces filets, ces rames et ce jardin, et ces barques, et cette maison elle-même, puisque cet enfant, mon héritier, vivotera toute sa vie dans la montagne, puisque mon nom ne sera plus prononcé sur le lac? Tout cela sera vendu et tombera en des mains étrangères. Voilà ma peine, monsieur. » — » Prenez-la en patience, mon cher Pierre; chacun a la sienne, et il y en a de plus lourdes que la vôtre. »

Nous chargeâmes le vieillard du soin de nos sacs de voyage et nous montâmes à Seebühl. Elsi était sur la porte. Elle avertit précipitamment sa maîtresse. Nos amis accoururent. Ils

nous ouvrirent leurs bras et leurs cœurs. Nous étions heureux de les retrouver et de retrouver Seebühl.

Seebühl, 30 septembre 1856.

Je me suis promené, dès l'aube, malgré les menaces du temps. On fauchait les regains, on les fanait ; on m'envoyait cette bonne odeur de bienvenue. Tous les fléaux du village et des chalets isolés battaient en cadence sur l'aire de bois, comme pour me faire fête, par cette musique agréable au laboureur, agréable aussi au voyageur, qui aime à voir passer, du pré et du champ au fenil et à la grange, les trésors des foins et des moissons.

Le tonnerre a retenti toute la matinée dans les monts. Il y a eu plusieurs orages. Le camp de Thun mêlait le bruit de son artillerie au bruit de la foudre, et les deux échos se croisaient, à travers les Alpes, auprès, au loin, dans des fracas épouvantables. Les faucons, les aigles et les vautours désertaient leurs nids, et la terreur les portait à des hauteurs incommensurables.

A midi, tout était calme. Il y avait trente-trois degrés de chaleur. Le lac immobile ressemblait à un miroir de plomb fondu. On aurait juré que les glaciers étaient vêtus de cendre.

A cinq heures, le vent soufflait, les vagues se jouaient, les arbres frissonnaient, les fleurs se balançaient. Les petits oiseaux sautaient de branche en branche. La nature, sans cesser d'être grande, redevenait riante. Les glaciers étaient d'un blanc plus étincelant que la neige, et le lac d'un bleu plus céleste que le ciel.

J'ai eu successivement toutes les scènes du déluge, du chaos et du monde renaissant.

Seebühl, 10 octobre 1856.

Encore une journée de tempêtes. J'ai été témoin de trois arcs-en-ciel sublimes.

Le premier s'est courbé de la cime du Stockhorn à la cime du Niesen et a fait une arche prodigieuse au Simmenthal.

Le second formait un croissant merveilleux sur la chaîne des hauts sommets de l'Oberland, depuis la Blümlisalp, d'où il s'élevait, jusqu'à

l'Eiger, où il s'abaissait, venant d'une mer de frimas et aboutissant à un océan de glace.

Le troisième arc-en-ciel irradiait du Schwændi, illuminait le village de Hilterfingen et plongeait dans le lac de Thun. Le lac agitait l'arc-en-ciel, l'arc-en-ciel teignait le lac, et ils en étaient plus beaux l'un et l'autre.

CHAPITRE XIII

Conversations.

◇

Nous avons repris nos conversations, sous les tilleuls de Seebühl, au chalet et à la Chartreuse. Les promeneurs des rives du lac nous abordaient souvent, mon ami Gérald et moi, et se mêlaient agréablement à nos entretiens. L'intimité naît vite, en Suisse, de l'admiration mutuelle pour tant de grands paysages.

◇

Seebühl, sous les tilleuls.
3 octobre.

MA FEMME.

Qu'avez-vous lu pendant notre absence ?

NOTRE AMIE.

Nous avons lu Bettina d'Arnim.

GÉRALD.

Quel charmant livre! Il nous a causé un grand plaisir de poésie.

MOI.

Personne n'a jamais si bien senti, ni si bien animé la nature. Cette jeune fille, avec sa passion italienne et son rêve allemand, est un ange ou plutôt un démon de feu devant ce froid et sublime olympien de Weimar, un Jupiter blasé.

GÉRALD.

Nous avons vécu quinze jours de ces lettres; on en vivrait un an.

NOTRE AMIE.

Bettina d'Arnim a bien peu de cœur et Goëthe n'en a pas du tout.

MA FEMME.

Ce qui prouverait ce que vous dites de Bettina, c'est son oubli des morts. Voyez comme elle prend lestement son parti du suicide de la chanoinesse Gunderode. Au lieu d'éclater en sanglots, elle rédige une belle phrase et elle est consolée.

MOI.

Madame d'Arnim a l'imagination de l'amour, elle n'en a pas la sensibilité.

◇

A la Chartreuse.

GÉRALD.

Ce n'est pas le temps du Livre, c'est le temps du Journal.

MOI.

Au point de vue de l'argent, oui; au point de vue de l'art, non.

Que font les journalistes eux-mêmes? Ils font des livres. Ils se gardent bien de s'en tenir au rôle de vulgarisateurs d'idées. Comme journalistes, ils se donnent en monnaie; mais comme écrivains, ils se donnent en lingots, et c'est leur meilleure gloire.

Faisons donc toujours des livres.

◇

Seebühl, sous les tilleuls.

GÉRALD.

J'ai été entendre souvent M. de Ravignan à

Notre-Dame. Cette grande cathédrale était un cadre bien vaste pour l'orateur. Je sortais étonné que cette parole pût suffire à la foule qui écoutait.

MOI.

Elle ne suffisait pas complétement. Mais M. de Ravignan a la foi, et il est simple de cœur. C'est l'écho fidèle de la tradition catholique. Il ne s'enquiert pas de l'esprit moderne. Que lui importe la science? Tout ce qui n'est pas la loi est l'erreur. Une conviction profonde, sincère, une conviction qui n'a pas été ébranlée par le vent du siècle, a plus d'autorité, que n'en aurait une haute éloquence plus profane. Voilà le secret de M. de Ravignan et de ses succès d'Église. Il a quelque chose de plus que le talent. Il croit.

GÉRALD.

M. de Ravignan est du midi. Il est de Bayonne, une petite Afrique. Il a sous une apparence modeste, l'ambition, la soif du pouvoir. Il ne respire que pour le gouvernement des âmes.

MOI.

De tous les prêtres éminents que je connais, M. de Ravignan est celui qui m'a paru avoir le

plus la foi entière. Cette foi entière est une rare originalité, à notre époque. M. de Ravignan m'a toujours fait une impression de vertu. Il n'a pas la curiosité des idées, l'indépendance de la pensée, le génie de la découverte, le pressentiment de l'avenir. Il a le contraire. Il n'y a rien en lui du prophète ; c'est le religieux du passé. Il est humble, noble et droit. Madame de Girardin l'avait bien jugé. « J'admire cet honnête homme, disait-elle, qui a la naïveté de se prendre pour un jésuite. »

GÉRALD.

Ne pas paraître Jésuite et l'être, serait le comble de l'habileté.

Au chalet.

GÉRALD.

Quel est, selon vous, le meilleur idéal de style pour un historien ?

MOI.

Historien ou autre, le meilleur style pour un homme, c'est le style de son cœur, et puis après, le style de son intelligence, de sa verve ou de son génie.

GÉRALD.

La manière qui me convient le mieux est celle des anciens, celle de Tacite. L'histoire sous son burin est un poëme.

MOI.

C'est aussi ce qui me plaît le plus. Mais il faut admettre toutes les autres manières, lorsqu'elles sont inspirées. Il faut admettre Montesquieu pour qui l'histoire est une politique, Voltaire pour qui elle est un pamphlet, Bossuet pour qui elle est une vision. Il faut comprendre tout ce qu'on ne préfère pas.

◇

Seebühl, sous les tilleuls.

MOI.

Buffon fait une part trop belle à la patience.

GÉRALD.

C'est une grande faculté, mais elle suscite plus de caractères que de talents.

◇

Au chalet.

UN NAPOLITAIN.

De tous les orateurs, je vous l'ai dit à

Berne, le premier, selon moi, c'est Cicéron.

MOI.

Chez les anciens, Démosthène est plus foudroyant; chez les modernes, Bossuet est plus sublime. Je pourrais bien encore vous opposer Chatam et Mirabeau, qui sont de si grands seigneurs de tribune; Vergniaud et Lamartine qui sont de si grands poètes d'éloquence.

UN NAPOLITAIN.

J'étais de votre avis avant d'avoir lu quatre fois tout Cicéron, comme je l'ai fait depuis dix ans.

MOI.

Ce qui est vrai, peut-être, c'est que Cicéron est le plus écrivain des orateurs.

UN NAPOLITAIN.

Oui, le plus écrivain, et aussi le plus juste, le plus vaste, le plus philosophique, le plus fécond, le plus pathétique.

MOI.

Avec l'héroïsme, que serait-il donc?

UN NAPOLITAIN.

Il serait le plus grand des hommes.

MOI.

Nous sommes loin de nous entendre. Si vous n'aviez que de l'admiration, je discuterais; mais vous avez de l'amour et il vaut mieux me taire.

◇

Stebühl, sous les tilleuls.

GÉRALD.

La question de la liberté religieuse est certainement la plus grande de toutes. Quels beaux discours il y aurait à faire! C'est une cause plus auguste encore que celle de la patrie.

MOI.

Assurément. Je demanderais plutôt que des harangues, un post-scriptum d'Évangile. Ce post-scriptum, ce sera notre siècle qui le fera. Notre siècle a l'air d'un Pandemonium d'affaires, d'argent et de bourse, mais les cœurs éprouveront enfin un violent dégoût. Alors, de ces fanges accumulées, il fleurira une fleur nouvelle de sainteté.

◇

A la Chartreuse.

UN SUISSE.

Votre Béranger n'a jamais été méconnu. Il a

toujours été populaire. Peu d'hommes ont eu cette fortune.

MOI.

Sa vie a été bien remplie. Anacréon n'était pas plus aimable, ni Tyrtée plus patriote. La jeunesse de Béranger a été d'un épicurien, son âge mûr d'un citoyen et d'un poète; sa vieillesse est d'un sage. Dans tous les temps, il s'est montré un ami.

UN SUISSE.

Il a été heureux.

MOI.

Oui, et ce qui est plus rare, il a mérité de l'être.

◇

Seebühl, sous les tilleuls.

GÉRALD.

Le plus grand écrivain du grand siècle, c'est incontestablement Pascal.

MOI.

Disons : l'un des plus grands. J'ai de la piété pour Pascal, mais comme parole souveraine, vive Bossuet !

GÉRALD.

Pascal a plus de coup d'œil.

MOI.

Bossuet a plus de coup d'aile.

GÉRALD.

Dans tout Pascal, il n'y a pas une déclamation.

MOI.

Ni dans Bossuet non plus. Au milieu de sa grandeur, il a beaucoup de simplicité et il lui échappe des familiarités d'un charme soudain.

◇

Sur un bateau à vapeur du lac de Thun,
en face d'Oberhofen.

UN VOYAGEUR.

Les utopies nous perdent. Elles submergent la vieille Europe. En science de gouvernement et d'administration, la première de nos facultés, c'est le bon sens ; je l'estime plus que le génie.

MOI.

Je n'ai pas cet enthousiasme pour le bon sens; le bon sens peut être court.

Si vous parlez du grand bon sens, c'est presque le génie, ou du moins c'est le génie pratique.

Le bon sens transcendant, créateur, est le génie complet et je le préfère à tout.

Louis XIV, voilà le simple bon sens; Colbert, voilà le bon sens élevé et vaste; Frédéric, voilà le bon sens éblouissant et fécond, voilà le génie politique.

UN VOYAGEUR.

Je ne conteste pas ces divers degrés du bon sens. Seulement, je me déclare pour celui qui a le moins d'imagination; c'est le plus infaillible.

MOI.

En d'autres termes, le crépuscule vous paraît plus clair que le jour. Telle est cependant votre conclusion.

-◇-

Seebühl, sous les tilleuls.

GÉRALD.

J'ai ouï dire que Mickiewicz avait fini par s'acclimater si bien en France, que l'accès de Varsovie lui eût-il été facile et honorable, il serait demeuré à Paris.

MOI.

On se trompait évidemment. Car cette figure étrange de Mickiewicz, où se mêlaient l'Europe et l'Asie, était une figure d'exilé. Il y avait dans ces traits bronzés une souffrance de proscrit. Mickiewicz était le mal du pays fait homme. Le ciel de la Pologne ou le ciel de Dieu, voilà ce que Mickiewicz désirait de toute l'ardeur de son âme. Je l'ai entendu au collége de France et ailleurs. Il m'inspirait toujours un étonnement plein de pitié. Ses yeux avaient un regard, quelquefois intérieur, souvent vague. Sa pensée cherchait l'avenir, sa parole était un hennissement prophétique et sa chevelure frissonnait en tombant, comme les longs crins d'un cheval de l'Ukraine. Tout le génie, toute la rudesse, toute la générosité, toute la douleur des Polonais, et jusqu'à l'égarement qui naît parfois de l'exil, étaient empreints dans le grand poète slave.

Au chalet.

UN BELGE.

Je vais bien vous surprendre. J'aime mieux Lucain que Virgile.

MOI.

C'est une affaire de goût. Vous aimez mieux alors l'éloquence que la poésie.

UN BELGE.

Cette éloquence-là, oui. Chaque vers de Lucain est une médaille.

MOI.

En effet, Lucain forge et frappe ses vers; il ne les chante pas.

Seebühl, sous les tilleuls.

NOTRE AMIE.

Trouvez-vous que Bettina d'Arnim ait une âme? Je ne crois pas qu'elle en ait une.

MOI.

Je ne le crois pas non plus. Cette femme singulière semble un élément multiple. C'est une chose bizarre, charmante ou magnifique. Tantôt c'est un tourbillon de flamme et de fumée; tantôt un feu d'artifice; tantôt c'est un torrent; tantôt une aurore, quelquefois, un arc-en-ciel.

NOTRE AMIE.

Tout, excepté une âme. La lecture de ces let-

tres à Goëthe n'est pas bonne à la longue. Elles attentent à toutes les délicatesses du cœur. Elles ne sont pas l'œuvre de l'amour; elles sont le chef-d'œuvre de la coquetterie.

MOI.

Bettina est la bayadère de la poésie allemande. L'esprit qui gonfle ses narines et qui bat dans ses tempes, c'est l'esprit païen, l'esprit des sens et de l'imagination. Elle est tout enivrée de la vie universelle ! Elle préfère une couronne d'épis ou de pampres, la solitude des grottes parfumées, la cime éblouissante des monts, la mousse verte des forêts, à la paix profonde des sanctuaires et à toutes les promesses mystiques d'une autre vie. La vie présente avec toutes ses délices, toutes ses senteurs, toutes ses harmonies, avec ses concerts d'astres et de flots, avec sa puissante expansion et sa merveilleuse fécondité, voilà le bien, la réalité, l'idéal de Bettina d'Arnim. Son caprice ne va guère au delà. Que lui importe le ciel? La terre lui suffit. Son Dieu visible c'est Goëthe, son culte, c'est le panthéisme. Bettina est une prêtresse de Cybèle.

A la Chartreuse.

UN DIPLOMATE.

Je voudrais que la philosophie se défendît sans attaquer, et maintînt ses droits sans attenter à ceux des églises. Tous les salons de l'Europe, tous les gens du monde et beaucoup de gens de lettres se renferment de plus en plus dans mon système de prudence.

MOI.

Votre système est commode. Il ne compromet pas. Vous ne boirez pas la ciguë.

Mais ce que vous appelez sagesse, ne serait-ce pas plutôt indifférence, faiblesse, égoïsme?

UN DIPLOMATE.

Mon métier, c'est de négocier et non de combattre.

MOI.

Voyez le catholicisme, le protestantisme, toutes les religions, elles combattent et négocient à la fois.

Que doit faire la philosophie? respecter les personnes, vénérer les vertus, mais partout dissiper l'erreur, gagner du terrain, marcher en avant, tenter une conquête aujourd'hui,

en tenter une autre demain, après-demain, toujours.

Voilà l'unique méthode.

Si la philosophie eût agi, depuis trois siècles, à votre gré, où en serait-elle? je vous le demande. Elle en serait, comme au temps de Descartes et de Pascal, à la distinction des vérités naturelles et des vérités surnaturelles.

Elle n'aurait pas, je m'imagine, labouré, ensemencé, fécondé le dix-huitième siècle; elle n'aurait pas récolté comme sa moisson, la révolution de 1789.

UN DIPLOMATE.

De toutes les philosophies la moins dangereuse et, à la longue, la plus profitable, c'est la philosophie d'insinuation.

MOI.

Depuis Rousseau, Voltaire, Mirabeau, on n'insinue plus, on parle. Ceux-là n'étaient pas des sybarites, ils n'avaient pas une langue sans verbe.

Seebühl, sous les tilleuls.

NOTRE AMIE.

Je me souviens délicieusement de Montreux, et je souhaiterais d'y aller avec vous. Montreux donne un avant-goût de l'Italie.

GÉRALD.

Ce village à mi-côte a une température de serre dans le climat souvent rude de la Suisse.

MA FEMME.

Mon mari, qui a fait autrefois le tour du lac Léman, m'a toujours parlé de Montreux comme vous.

MOI.

J'ai cherché inutilement dans mes papiers anciens quelques vestiges de ce premier voyage. Ce voyage, que j'avais écrit et confié à une amie, a été brûlé ou perdu à sa mort. Je ne le retrouverai jamais.

J'avais vingt ans. J'allais devant moi, au milieu des enchantements de mon âme, de la nature et de Dieu.

La poésie parfumait ma jeunesse et les lilas ma route; je respirais par bouffées deux printemps.

Je regrette les pages naïves et déjà si lointaines de mon voyage, où l'on sentait partir, éclater de ma vie, mieux que d'une aubépine, les floraisons d'avril. Je les regrette ces pages, comme la pêche regrette son duvet, le cerisier sa fleur, le jour son matin.

CHAPITRE XIV

Seebühl. Départ. Berne. Morat. Le duc de Bourgogne, le baron de Hallwyl. Lacs de Morat et de Neuchâtel.

Rien n'avait changé à Seebühl, si ce n'est Elsi. Elle était plus soucieuse. Elle aimait un jeune homme qu'elle devait épouser bientôt. Elle avait des distractions fréquentes. Elle s'accoudait parfois à la balustrade de la terrasse suspendue sur le lac; parfois elle errait entre les arbres du jardin qui confine à la route de Thun. Attendait-elle son fiancé, soit sur une barque, soit à pied, dans un costume de fête? Quoi qu'il en fût, sa beauté était plus expressive. Quand sa tête, penchée comme une fleur des eaux, se relevait tout à coup par l'énergie d'une sève intérieure, elle se balançait avec une souplesse singulière, au-dessus de son cou modeste et de sa taille flexible. L'expression de sa figure passionnée et

honnête racontait le charme de la jeune fille et prédisait les vertus de la femme.

-◇-

J'avais recommencé mes pèlerinages à tous les points de vue du lac de Thun. J'en ai découvert un surprenant entre tous et que je n'avais pas encore remarqué.

De Seebühl je me suis dirigé vers le village de Hilterfingen. J'ai pris, à gauche, la colline derrière le presbytère. Par les vergers et par les vignes, je me suis avancé jusqu'à une éminence qui domine Oberhofen. J'ai poussé un cri d'admiration. Le château, sa tour, ses pavillons, sa chapelle, ses chalets et son parc étaient à mes pieds. Le lac respirait au delà dans toute son étendue et dans toute sa profondeur. Le Stockhorn et le Niesen se dressaient devant moi comme des degrés divins. La Simmenthal et la vallée de Frutigen, ces deux paradis, s'ouvraient avec leurs mystères de grâce, tandis qu'au-dessus de la chaîne qui court vers Interlachen, la Blümlisalp, le Gespaltenhorn, le Breithorn, la Jungfrau, le Mœnch et l'Eiger escaladaient le ciel.

Certainement le lac de Thun ne serait qu'un

golfe du lac des Quatre-Cantons, mais il serait le plus beau. Je me suis assis à l'ombre d'un orme séculaire. J'ai contemplé ce tableau alpestre plus de deux heures. Ce lac bleu s'agitait dans un encadrement si intime, et néanmoins si prodigieusement grand, que j'aurais voulu passer là ma vie à regarder, à rêver, à aimer !

Et cependant il a fallu partir.

J'ai dit adieu, le 15 octobre, à ce foyer et à ce toit de l'hospitalité, à nos amis si empressés, et si bons. J'avais la main contractée et la gorge serrée, en me séparant, pour bien longtemps peut-être, de ces amis excellents, travaillés d'une sourde inquiétude, intelligences élevées comme leur ciel, cœurs profonds comme leur lac !

Nous avons descendu lentement et tristement, ma femme et moi, le chemin qui mène à Thun. J'emportais les montagnes gravées dans mon imagination non moins que des physionomies humaines, les montagnes que le firmament de l'éther achève en haut, et le firmament des flots, en bas.

De la grève, le vieux Pierre m'a salué. Il savait que je retournais en France par les cantons de Fribourg, de Neuchâtel et de Vaud. Son mâle visage était empreint d'une sorte de mélancolie austère. Il devinait une longue absence. Il avait son costume pittoresque, son pantalon ruisselant d'écume, d'herbes et d'algues, sa ceinture rouge et son chapeau surmonté d'une branche de rhododendron, arbuste dont la feuille est effilée comme celle du saule, et dont la fleur, qu'on appelle rose des Alpes, est une campanule amaranthe. Le pêcheur étendait au soleil, sur le sable, son filet mouillé, dont les mailles reluisaient mieux que des écailles de poissons. Au moment où Pierre m'a souhaité un bon voyage, sa voix m'a ému, comme s'il eût été le génie des eaux, comme si le lac lui-même m'eût parlé, sous la forme vénérable et limoneuse du vieux nautonnier.

Le dernier murmure de vagues qui ait monté à mon oreille est le murmure de l'Aar dont je ne pourrai jamais assez célébrer les bouillonnements d'azur et le cours si majestueusement rapide.

Nous sommes partis de Thun et en trois heures nous étions à Berne. J'ai revu avec un ravissement doux de délicieux paysages, les bourgs échelonnés sur la route, l'avenue circulaire de platanes qui domine Berne ; et le panorama de cette ville, et l'Aar bleue et blanche, et les ponts d'où l'on s'oublie à contempler l'âme fascinatrice et voyageuse de la rivière qui caresse ses bords, puis qui se gonfle, qui se brise, qui se répand en bondissements de fraîcheur.

Nous avons retrouvé à Berne notre hôtel. Nous y avons été reçus avec des soins qui n'avaient rien de banal. Nous avions traversé dans notre rue deux essaims de colombes. Elles se sont rejointes autour des fontaines. Je les ai suivies de ma fenêtre. Elles couraient sur la margelle des vasques pleines où boivent les chevaux et les bœufs. L'une d'elles s'est posée même sur la tête empanachée d'une jument noire qui l'a secouée en hennissant.

J'ai cherché partout en vain le portrait de Rodolphe d'Erlach dont la race a dix siècles de tombeaux à Berne et dont la gloire personnelle est celle d'un sauveur de son pays. Nul musée, nul particulier ne possède non plus le por-

trait de Jean de Hallwyl, le seul homme qui rivalise de grandeur et de célébrité, parmi les patriciens, avec Rodolphe d'Erlach. Ces deux portraits, je les avais heureusement rencontrés ailleurs. Tout en furetant, j'ai découvert de très-curieuses tapisseries des Flandres, des restes de peintures et de pierreries du prie-Dieu de Charles le Téméraire. Les tapisseries ont été enlevées à Granson, et le prie-Dieu à Morat. Les débris de l'immense naufrage ducal furent dispersés et subsistent encore jusque dans les moindres hameaux de la Suisse.

On m'a montré, aux environs de Berne, la maison de campagne qu'habita presque deux ans lord Chatam, dans sa jeunesse. C'est là, devant l'horizon des glaciers, que le Démosthène de Westminster s'essaya, par la méditation de la philosophie, par l'étude du droit public, et par la lecture des anciens, à son grand rôle d'orateur et d'homme d'État.

N'ayant plus rien à faire ici, je me suis dirigé de Berne sur Morat.

Les coupés suisses sont excellents pour voir. Nous nous sommes installés ma femme et moi dans un coupé. Nous y étions à peine montés,

qu'un voyageur s'apprêtait à y monter aussi. Je l'avais aperçu souvent dans les rues de Berne. Sa figure est ouverte, spirituelle et distinguée. Il était retenu par le petit domestique d'auberge qui avait porté nos sacs de nuit et qui parlait au voyageur avec animation. Le voyageur s'est dégagé et s'est placé enfin à côté de moi. Après un quart d'heure de silence, à un repos de la voiture, il m'a dit: — « Pardon, Monsieur, permettez-moi une question. C'est mon métier d'en faire des questions, car je suis médecin. Auriez-vous été très-libéral pour le petit domestique avec lequel je m'entretenais avant de grimper auprès de vous? » — « Je ne l'ai pas payé, repris-je, au delà de ce que méritaient ses bons services. Mais pourquoi, Monsieur, m'adressez-vous cette étrange question? » — « Parce que le pauvre petit vous recommandait ainsi à moi : « Voici deux personnes que j'aime beaucoup. Si elles ont besoin de vous, soignez-les bien, très-bien, comme vous m'avez soigné, cher docteur. » Il me suppliait d'un accent si tendre et si vrai que j'en ai été touché. » — « Cela était d'autant mieux, répondis-je, que cela était gratuit, en quelque sorte. » C'est là un des traits nombreux où s'est

révélé à moi le bon cœur de ce peuple pasteur, dont on ne constate que les défauts et dont on tait, si on ne les nie pas, les belles qualités.

J'ai été charmé du bon sens observateur et de la science géographique du docteur bernois. J'ai cédé à l'attrait de la conversation, jusqu'à Gümmenen, où je m'y suis refusé entièrement. Les lacs de Neuchâtel et de Morat, séparés par le mont Vuilly, m'apparaissaient à la fois. Le premier a neuf lieues de longueur, deux lieues de largeur et quatre cents pieds de profondeur. Le second n'a pas moins de cinq lieues de circonférence. La nature et l'histoire les rendent l'un et l'autre intéressants. J'ai été tout absorbé par ces lacs et par leurs légendes tragiques. J'ai regardé et j'ai pensé avec une volupté sombre.

J'ai évoqué le xve siècle, l'un des plus grands siècles de la Suisse. Charles le Téméraire est sorti des nuages de la tradition et du brouillard des lacs.

Le roi de France, Louis XI, et René, duc de Lorraine, avaient sollicité, en 1474, l'alliance des confédérés contre le duc de Bourgogne. Louis XI

appuya ses négociations par de riches présents. Il prodigua la monnaie d'or et les chaînes d'or aux magistrats les plus influents des villes.

Les confédérés se laissèrent séduire. Ils ravagèrent la Bourgogne, prirent Granson et Morat, aux applaudissements du duc de Lorraine, du roi de France et même de l'empereur d'Allemagne, mécontent de Charles le Téméraire.

La guerre violemment engagée, le duc de Bourgogne usa d'un stratagème digne de Louis XI. Il leurra le roi et l'empereur avec l'espérance de la main de sa fille unique pour les fils de l'un et de l'autre. Cette manœuvre habile lui réussit. Il leur imposa la paix, et tourna toutes ses vengeances contre les Suisses.

Épouvantés de leur isolement, les confédérés dépêchèrent des ambassadeurs au duc de Bourgogne, lui offrant, avec les rameaux de buis des suppliants, tous les dédommagements qu'il voudrait exiger.

Le duc renvoya ces ambassadeurs. Il les écrasa de ses dédains et passa de Besançon en Suisse, à la tête d'une armée de soixante mille hommes. Les confédérés n'étaient pas vingt mille en armes.

Le duc s'empara de la citadelle de Granson. Il fit pendre aux arbres et noyer dans le lac de Neuchâtel la garnison qui avait capitulé, sous promesse de la vie. Outrés de la déloyauté et de la barbarie de Charles, les confédérés accoururent. Granson fut le terrain stratégique des Bourguignons et des Suisses.

J'ai visité avec saisissement le champ de bataille, dans les vignes, entre le lac de Neuchâtel et le mont Jura.

Les soldats de Lucerne et de Berne commencèrent le combat, dès l'aube du 3 mars 1476. Ce fut la trompe de Schwyz qui sonna la charge.

Le chef de cette avant-garde héroïque, était le baron Jean de Hallwyl dont j'ai vu un si beau portrait.

Hallwyl est un grand seigneur. Il n'a pas l'indécision que donne souvent aux plébéiens l'habitude d'obéir. Quoique moyenne, sa taille est martiale. Sa physionomie est d'un patricien. Ses cheveux sont blonds, sa barbe et ses moustaches, rousses. Sa bouche, très-ferme, est dessinée pour le commandement. Son nez, dont les narines s'ouvrent et palpitent, semble avoir des hennissements de héros. Son front est calme et

vaste. Le nœud marqué et le pli creusé entre les deux sourcils, accentuent le visage entier, sans lui rien ôter de sa sérénité hardie.

Tel est l'homme qui menait la bataille de Granson. Secondé par d'autres généraux, ses émules, il mit en déroute le duc de Bourgogne foudroyé dans son orgueil. Charles laissa sur ce champ de carnage, avec l'élite de sa noblesse, son trésor de plus d'un million de florins, sa couronne ducale ornée de pierres précieuses et son plus beau joyau, son honneur de prince, la meilleure proie de ces paysans.

Un soldat suisse trouva sous la poussière un diamant que, dans son ignorance, il vendit un peu moins de cinq francs et qui, à cette heure, est l'un des plus magnifiques diamants de la tiare papale. Un autre diamant, vendu aussi à vil prix, décore depuis Louis XI, la couronne de France.

Le duc de Bourgogne, écumant de rage, erra dans la campagne, dans des bourgs, dans des villes, quelquefois dans des forêts sauvages. Il avait des accès de frénésie qui firent craindre pour sa raison. Il buvait à l'excès les vins de la Côte-d'Or, non par plaisir, mais par désespoir, afin

d'oublier sa honte. Une cave portative le suivait dans des fourgons spéciaux. Pour échapper à la folie, il se réfugiait dans l'ivresse.

Il n'eut pas plus tôt créé une armée nouvelle, qu'il fondit sur Morat. Il rencontra les mêmes paysans, toujours un contre quatre, et sous les ordres du même général, le baron Jean de Hallwyl.

Ce héros se conduisit comme à Granson. Il déploya une expérience consommée et une présence d'esprit admirable. Ces deux qualités qui avaient immortalisé le chevalier d'Erlach à Laupen, immortalisèrent à Morat le baron de Hallwyl.

Avant le combat, il s'était jeté à genoux avec son armée. Il pria d'une voix forte. Le temps était pluvieux et les pauvres montagnards, harassés d'une marche rapide, étaient trempés d'eau et de sueur. Tout à coup le ciel s'éclaircit. Le baron de Hallwyl se relève, et, d'une voix plus forte que pour la prière, il s'écrie : « Mes compagnons, debout! Voici un rayon du Dieu des armées sur notre victoire. Retentissez, trompe de Schwyz, mugissez, taureau d'Uri, éclatez, cor d'Unterwalden. Cornes des villes et campagnes, sonnez, sonnez, et en avant! »

La bataille fut plus terrible qu'à Granson. Le duc de Bourgogne s'enfuit une seconde fois. Plus de quinze mille cadavres bourguignons demeurèrent sur la plaine. Elle fleurit et elle verdit aujourd'hui, mais alors elle était un lac de sang. C'était le 22 juin 1476.

Le 5 janvier 1477, le duc de Bourgogne succombait à Nancy et périssait, au milieu des fondrières, par le bras des paysans suisses qui avaient fourni huit mille auxiliaires à René de Lorraine. Plusieurs signes menaçants troublèrent le duc de Bourgogne dans ce jour suprême, un entre autres, que l'histoire ne saurait omettre. Quand il prit son casque des mains de ses écuyers, le lion brillant de son cimier se détacha et tomba. — « Voilà un avertissement néfaste », dit le duc, et il fut tout assombri de ce présage jusqu'à sa troisième fuite, jusqu'à sa mort.

Je me suis installé à Morat, dans cette vieille ville de spectres. Je me suis égaré sous ses voûtes humides, sous ses poternes démantelées. Je l'ai considérée de rue en rue, de carrefour en carrefour, avec la curiosité que m'inspirerait une nécropole. J'ai franchi ses barrières en ruine, ses cintres chancelants. J'ai été

du champ de bataille au lac et du lac au champ de bataille.

Après leur victoire, les montagnards suisses ensevelirent les cadavres des Bourguignons dans des creux de chaux vive qu'ils recouvrirent de terre. Les habitants de Morat érigèrent ensuite un monument lamentable, un ossuaire dont les assises, les colonnes, les arceaux, furent construits avec les crânes des Bourguignons exhumés de leurs fosses de feu. Ce monument subsista pendant trois siècles.

En 1798, un régiment bourguignon, lors de l'invasion des Français en Suisse, abattit l'ossuaire et le dispersa dans le lac. Mais, à chaque tempête, le lac revomit avec colère ces squelettes d'ennemis, os par os, crâne par crâne. Ce sont là les coquillages de ces grèves lugubres. Et tandis que ces fragments humains, tout décharnés, blanchissent, dans l'horreur de la destruction, sur le rivage, les eaux du lac rougissent par intervalles. La science explique ce phénomène par la floraison de plantes aquatiques. La légende, elle, raconte que ces plantes ne sont teintes que de sang bourguignon, et que ce sang est leur sève.

L'ossuaire a été remplacé, en 1821, par un obélisque de pierre qui s'élève entre le lac et le champ de bataille.

Le grand lac de Neuchâtel et surtout le petit lac de Morat sont restés tragiques. J'ai cru voir passer sur ces lacs le fantôme du duc de Bourgogne. Il tremblait, ce fantôme, aux murmures des vagues, navrants comme des soupirs d'âmes en peine, à travers les lacs infernaux. De toute la puissance de l'insensé et superbe duc, il ne surnage, hélas! que des détritus d'ossements qui claquent les uns contre les autres, en déferlant, avec les lames, sur ces bords désolés.

Il n'y a plus là ni vainqueurs, ni vaincus; il n'y a que notre déplorable condition humaine et le néant de toutes nos grandeurs.

Cette contrée, où ne vibrent plus dans les cavités funèbres de l'ossuaire les vents d'automne, exhale pourtant des mélancolies immenses. Une tristesse infinie gémit dans la houle, dans l'air, dans les feuilles, dans la vase croupissante au milieu des joncs. De toutes parts, ces horizons blêmes répandent une odeur de mort, un glas sourd et monotone. Les tombes envahissent la nature entière. A côté des cimetières d'argile

hurlent des cimetières de flots. Lacs et prairies, tout est sépulcre; tout pleure, tout sanglote, tout tinte sinistrement. C'est le pays des trépassés.

—◇—

Ma nuit à Morat n'a été qu'un lourd cauchemar.

A mon réveil, un étudiant de Heidelberg, très-versé dans la botanique, m'a désigné dans un angle du jardin de l'aconit jaune et de l'aconit bleu. Le suc de cette plante est de tous les poisons le plus subtil, et ses fleurs sont les plus belles fleurs des Alpes. Poison et fleurs sur une même tige, quel danger!

Notre hôtelier, à ce propos, nous a raconté un drame terrible dont son auberge a été le théâtre.

Un jeune homme de Morat était aimé d'amour par une jeune fille qu'il n'aimait que d'amitié. Il s'éprend, lui aussi, d'amour, mais pour une autre jeune fille. Il demande sa main. Il est favorablement écouté. La fiancée du jeune homme est une compagne de celle à qui il n'a pu rendre cœur pour cœur. La délaissée s'enflamme d'une jalousie féroce. Toutefois elle dissimule. Elle feint

de se résigner et consent à être l'une des filles d'honneur de sa rivale.

Les noces s'accomplirent. L'amante dédaignée cueillit des fleurs d'aconit. Elle les donna aux mariés, qu'elle pria de les tenir, en signe d'affection pour elle, au bal préparé dans l'auberge où nous étions. Les pauvres jeunes gens, qui avaient pitié de celle dont ils avaient blessé le sentiment, ne lâchèrent pas les fleurs de tout le bal. Ce contact perfide les empoisonna peu à peu. L'engourdissement les gagna. Ils se retirèrent dans la chambre nuptiale, où ils expirèrent tous deux, victimes d'une haine atroce.

La sombre jeune fille qui avait médité et exécuté ce double meurtre, attendit qu'on lui annonçât la catastrophe. Elle sourit alors d'un sourire sauvage. Elle avoua son crime et avala une potion de la même plante, une potion d'aconit. Elle mourut subitement.

Les trois jeunes gens furent enterrés le même jour : Les deux mariés couchés l'un près de l'autre, et bénis par le prêtre; leur ennemie, reléguée hors de l'enceinte consacrée, et maudite par le peuple.

CHAPITRE XV

Avenches. Payerne. La reine Berthe. De Payerne à Lausanne.

J'ai quitté avec soulagement Morat, une ville d'immolations et d'hécatombes, pour Avenches et Payerne, des villes de légendes, les capitales de la reine Berthe.

Avenches, l'antique cité de la Suisse s'élève sur une colline à une demi-lieue du lac de Morat. Elle n'est plus même l'ombre de ce qu'elle fut. Elle dominait l'horizon du haut de ses temples, de ses palais, de ses thermes, de ses théâtres. Maintenant de misérables masures, des chalets de fange, le plus humble des clochers, en font un bourg vulgaire.

Payerne n'est pas moins humiliée, et cependant elle était la résidence des comtes de Strættlingen devenus rois.

Les comtes de Strættlingen habitaient les

rives du lac de Thun. Leur nid de faucons était le château de Spiez. Rodolphe, l'un de ces comtes, substitua vaillamment à sa couronne seigneuriale une couronne souveraine. Il fonda, en 888, le second royaume de Bourgogne et il tint sa cour à Payerne.

Rodolphe II, au dixième siècle, épousa une fille du duc de Souabe, et cette princesse fut la reine Berthe, si chère à la Suisse. Son règne est l'âge d'or de l'Helvétie. Il n'y avait pas de pauvres à trente lieues autour d'elle. Sa charité coulait à pleins bords. Sa courtoisie était célèbre. Sa grâce, son habileté, sa vertu en avaient fait l'amour des petits, des grands et du clergé.

Elle donnait l'exemple du travail autant que de la munificence. Elle réglait bien son palais et son royaume, afin d'épancher ensuite avec plus d'abondance les trésors de sa générosité. Le jour, elle était toute à son gouvernement, le soir, toute à ses fêtes. Partout elle filait. Elle filait à la porte et sous les lambris de ses châteaux. Elle filait au soleil, aux flambeaux, à la promenade, à la veillée. Elle filait à la chasse où elle s'entretenait avec ses ministres, tandis que les meutes féodales couraient, que les genets piaf-

faient, que le cor retentissait dans la forêt. Elle filait la soie pour les robes de la Vierge, le lin pour l'aube des prêtres, la laine pour les vêtements des enfants, des vieillards et des infirmes.

On m'a indiqué et découvert la selle de la reine Berthe, avec des gaînes où s'emboîtaient les jambes et une ouverture où se fixait la quenouille. Cette princesse ne filait donc pas seulement assise dans ses tours ou debout au milieu de ses parcs, elle filait à cheval parmi les sentiers des bois. Ses sceaux la représentent même filant sur son trône.

Je me suis attardé et j'ai dormi à Payerne où l'on dit encore pour désigner un temps heureux: C'était au temps où la reine Berthe filait. Je me suis assoupi dans des rêves merveilleux. J'ai vu la charmante reine escortée d'une cavalcade de dames et de seigneurs. Je l'ai vue faisant l'aumône des deux mains. Je l'ai vue filant sa quenouille, une quenouille si blanche, qu'elle me semblait enveloppée des flocons de neige de la Jungfrau. La belle reine songeait, et je songeais aussi, pendant que son fuseau montait et descendait, grondant et murmurant, à mon oreille, des contes de fées.

—◇—

J'ai senti partout, depuis mon départ de Seebühl, à côté des légendes, l'histoire contemporaine.

Tout le pays était en feu. Les femmes mêmes, comme dans l'Oberland, étaient belliqueuses. Les hommes fourbissaient leurs armes et faisaient l'exercice soit du canon, soit du fusil. La Prusse était en exécration. L'enthousiasme de la Suisse en 1856, me rappelait, à chaque pas, l'élan de la France de 1792. Il n'y avait plus de bergers, ni de ranz des vaches sur notre chemin ; il n'y avait que des citoyens et des soldats chantant des marseillaises contre les Prussiens.

—◇—

Nous avons poursuivi de Payerne à Lausanne, par la vallée de Broye, par Boulex, Henniez, Lucens, Moudon, le Châtel à Gobert, une route d'Idylles et de pastorales. Nous n'avons pas rencontré de grandioses perspectives, mais des coins verts et frais qui devraient susciter mille Théocrites, si, dans chaque hameau, les flûtes, les musettes, et les trompes n'étaient pas devenues des clairons.

Nous avons pénétré dans le Jorat, aux croupes boisées, aux sentiers ombreux. Il a de vastes prairies pour clairières, et, pour horizons, le lac Léman, le mont Blanc et la chaîne des Alpes.

Nous avons trouvé, au saut de la diligence, Selbor et sa jeune femme. Un domestique était là avec une petite charrette. Il y a chargé nos sacs et nos malles. Nous n'avions plus à nous en occuper. Nous nous sommes laissé conduire. Une grille de fer a tourné sur ses gonds, et nous sommes entrés dans un pavillon délicieux, situé au milieu d'un jardin, entre Montbenon et l'hôtel où Gibbon acheva sa grande histoire.

Des fleurs ornaient la salle à manger, le salon et nos chambres. Nos amis avaient parfumé de roses, de marguerites et de tendresse leur hospitalité.

Nous nous sommes hâtés vers la grande allée du parterre pour jouir des magnifiques aspects du soleil couchant.

Le lac Léman était à nos pieds, les montagnes de Savoie sur nos têtes. Le ciel d'une transparence exquise teignait çà et là de pourpre les Alpes lumineusement immobiles dans une atmosphère d'ambre.

Du côté de Genève s'étendait le lac marin, se dessinaient, au-dessus de la pointe d'Yvoire, des aiguilles granitiques, puis les Voirons, le Môle et les Salèves. Du côté de Villeneuve, se repliait le lac alpestre, se découpaient la dent de Jaman, la dent de Naye, la tour d'Ay, la tour de Mayen, les Diablerets, et, plus près de nous, les rochers de Meillerie, au-dessus desquels les dents d'Oche perçaient des lueurs orangées indescriptibles.

Il y avait plus de vingt ans, que je n'avais contemplé ce grand spectacle. Malgré le temps, le même éblouissement de beauté, le même rejaillissement des eaux, des rayons, et des monts de Savoie, m'ont plongé et replongé dans la même ivresse. Rien ne donne le pressentiment d'une autre vie, comme les immersions successives dans tous ces océans de splendeurs.

CHAPITRE XVI

Conversations.

Selbor m'a entraîné de préférence au parc Haldimann; il m'y entraîne sans cesse. C'est une promenade ravissante baignée par le lac Léman, et où je retrouve beaucoup d'anciennes connaissances. Le loisir, l'occasion, le beau temps qui se prolonge, nous inspirent des entretiens intarissables.

Parc Haldimann, 17 octobre 1856.

MOI.

M. Haldimann est bien bon d'ouvrir à tous les Suisses et à tous les étrangers son beau parc.

SELBOR.

La générosité de M. Haldimann est sans limites.

UNE DAME ALLEMANDE.

Il la déploie sous toutes les formes. Jamais il n'a oublié ni un service, ni un sentiment, ni même une intention. Il aime à donner mille pour un.

MOI.

Il est donc comme la terre, qui, en retour de quelques grains, rend des champs d'épis.

UNE DAME ALLEMANDE.

Absolument.

MOI.

Mais ici M. Haldimann prodigue à tous et ne reçoit rien de personne.

Si, comme le pensait mon guide du Stockhorn et comme je l'ai tant éprouvé, l'un des plus grands plaisirs de l'homme est de causer, en marchant au milieu d'une nature incomparable, tous les voyageurs, moi le premier, nous devons à M. Haldimann une reconnaissance pour chacun des pas que nous faisons dans ses jardins, au bruit frais du lac sur la grève et au tumulte lointain des Alpes dans leurs mystères.

Parc Haldimann.

MOI.

J'ai assisté à cette explosion de patriotisme qui rendra libre la Suisse entière et qui arrachera Neuchâtel à la Prusse. Mais je ne vous estimerai, que si, le lendemain du jour où la Prusse aura renoncé à sa souveraineté, vous renoncez, vous, à quelque chose de bien autrement monstrueux, — à l'habitude de fournir des sicaires à la tyrannie européenne.

UN GENEVOIS.

Je désire aussi ce grand acte. Nicolas de Flue le désirait avant nous.

MOI.

Il ne faut plus le désirer, il faut l'exécuter. Croyez-moi, tant que vous n'aurez pas déclaré, en plein conseil fédéral, la déchéance civique de tout Suisse qui aura offert son épée ou sa carabine au despotisme d'un souverain, vous serez, comme nation, en flagrant délit permanent de crime.

Parc Haldimann.

UN BELGE.

Tous les bords du Léman ont été illustrés par des hôtes historiques.

MOI.

Les quatre plus grands noms des rives de ce lac, sont les noms de Voltaire et de Rousseau, de Mme de Staël et de lord Byron.

Parc Haldimann.

MOI.

Bien peu ont le courage de leur conviction.

UN EXILÉ.

J'ai voulu avoir ce courage, et, entre les deux tendances protestantes, la tendance calviniste et la tendance rationnelle, j'ai osé préférer. Je me suis déclaré théiste. Eh bien, j'ai été blâmé, comme dangereux, par ceux mêmes de ma foi.

MOI.

On n'est rassuré que par ce qui est officiel.

UN EXILÉ.

Aussi, presque tous se déguisent. En habit,

un homme n'est plus le même qu'en robe de chambre.

MOI.

Être soi : voilà le grand scandale. Et c'est pourquoi la franchise est le privilége des forts.

—◇—

Parc Haldimann.

UN JEUNE GENEVOIS.

Monsieur, j'ai dîné une fois avec vous, à Paris, chez M. Michelet. C'était au moment très-vif, où il imprimait *le Prêtre, la Femme et la Famille.*

MOI.

Je vous reconnais bien, vous étiez plein de feu. La plume du professeur était changée en épée. Il en agitait l'éclair, il en appuyait la pointe, et il était doublement applaudi.

—◇—

Parc Haldimann.

UNE DAME ALLEMANDE.

J'ai trop d'orgueil pour me dire de l'aristocratie, dont je ne suis pas. N'ayant point reçu un nom patricien, je me contente de celui que mon père m'a transmis.

Je ne suis donc pas noble par ma naissance. Je ne suis pas non plus bourgeoise par mes idées, ni peuple par mes manières, ni artiste par mes œuvres. Je ne sais guère à quelle classe j'appartiens et je suis très-embarrassée. Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'être pas artiste ou écrivain. Les écrivains et les artistes, voilà des gentilshommes par la grâce de Dieu.

MOI.

Êtes-vous bien sûre de n'être pas artiste?

UNE DAME ALLEMANDE.

Oui ; il n'y a pas de moi le plus petit livre, ni la plus petite toile, ni la plus petite statuette.

MOI.

Votre art, à vous, c'est votre esprit, et il vous fait duchesse.

Parc Haldimann.

MOI.

Il y a plusieurs sortes de grâces.

UN ITALIEN.

Et cependant il n'y en a qu'une : c'est celle qui vient de la force.

MOI.

Peut-être, en effet, que pour chanter Françoise de Rimini, il fallait pouvoir peindre le comte Ugolin.

Ouchy, devant l'appartement de Byron, à l'hôtel de l'Ancre.

MOI.

Byron a été très-calomnié comme tous les grands poëtes. La vérité n'a une puissance infaillible qu'à la longue. Un homme ne doit être jugé, que lorsqu'il a dit son dernier mot; car, à l'avant-dernier, il est encore contesté, et même flétri.

UN ANGLAIS.

Cela s'applique bien à Byron. Il a été une phrase qui avait besoin d'être achevée pour être comprise.

MOI.

Byron a été souvent coupable. Mais quel était le fond de son âme? Quelle fut sa suprême intention? l'héroïsme. Sa mort a donné le sens de sa vie.

Parc Haldimann,

UNE DAME ALLEMANDE.

De tous vos écrivains, celui surtout que je vous envie, c'est Voltaire.

MOI.

C'est le plus français.

UNE DAME ALLEMANDE.

Voltaire me plaît toujours davantage. Sa correspondance, ses histoires, ses poésies légères, ses romans, sont des chefs-d'œuvre inimitables. C'est un prodige que ce mouvement, que cette fécondité qui croît jusqu'à la vieillesse extrême. Cet octogénaire a la jeunesse éternelle.

MOI.

Il est supérieur à tous ses ouvrages. Ses lettres seules le valent. Il s'y est mis tout entier.

Voltaire est un siècle fait homme. C'est le plus clair, le plus étincelant esprit, l'intelligence la plus vive, la plus abondante, la plus intarissable. C'est un pamphlétaire de génie, jamais découragé, jamais épuisé, jamais vaincu. Faible et expirant sans cesse, il combat sans cesse tout un monde: le monde du moyen âge. C'est le plus infatigable des athlètes. Sa raison est souple,

éblouissante, incomparable. Son imagination ne s'effraie pas, son cœur ne se lasse pas. C'est le Luther du bon sens et de la liberté. C'est le tribun de la philosophie, du progrès, de la civilisation ! Dans cette sphère d'action et de pensée, il n'est pas un homme, il est un miracle.

⟡

Parc Haldimann.

L'ABBÉ DE NECTAL.

J'ai remarqué toujours que la postérité est juste et morale dans ses jugements. C'est pour cela sans doute qu'on les appelle des arrêts.

MOI.

J'ai souvent observé que la postérité n'est pas moins perverse que les contemporains.

L'ABBÉ DE NECTAL.

N'est-ce pas un paradoxe que vous hasardez?

MOI.

Non.

L'ABBÉ DE NECTAL.

Citez-moi un seul exemple.

MOI.

Essayons sur les Richelieu. Il y en a trois fort

célèbres : le cardinal, le maréchal et le ministre de Louis XVIII. Il n'est pas téméraire de dire, qu'en eux, cette race a commencé par le crime, continué par le vice et fini par la vertu. Eh bien, quel est de ces trois Richelieu, celui que l'on estime et que l'on admire le plus ? C'est d'abord le cardinal, puis c'est le maréchal ; il n'y a que l'honnête homme que l'on méprise un peu.

Voilà l'équité de l'histoire.

Parc Haldimann.

UNE DAME ALLEMANDE.

La plus grande difficulté, c'est une formule nouvelle.

MOI.

Cette formule de l'avenir se détachera comme un fruit, à l'heure où elle sera mûre.

Malheureusement, il y a là le même péril qu'autrefois. Formuler la révélation perpétuelle, c'est presque la trahir. C'est substituer la lettre à l'esprit. La formule d'hier a été suffisante ; celle de demain le sera aussi. Mais puisque l'une est morte, l'autre ne vivra pas toujours, et c'est là le mal ; car l'agonie d'une formule religieuse

est l'agonie des âmes, souvent pendant plusieurs siècles.

UNE DAME ALLEMANDE.

Hélas! oui. Et pourtant, nous sommes voués à chercher sans cesse une formule plus parfaite que la formule ancienne. L'homme est condamné au travail; il ne s'améliore et ne grandit qu'à la sueur de son front.

MOI.

Je comprends bien cela. Seulement je voudrais qu'on n'enchaînât pas l'esprit dans la lettre; je voudrais que l'homme fût toujours libre et ne s'abdiquât jamais. Je voudrais que la souveraineté de la conscience fût le préambule de tous les Évangiles, l'état du monde, le fait et le droit de toutes les générations.

UNE DAME ALLEMANDE.

Quoique la souveraineté de la conscience ne soit pas stipulée, elle n'en subsiste pas moins.

MOI.

Sans doute; mais il arrive qu'au lieu de se développer régulièrement par la force des choses, elle éclate par des révolutions terribles, presque aussi pleines de ruines que de rénovations.

Nos passions, nos préjugés, sont des obstacles qui retardent tout et qui, en définitive, n'empêchent rien. L'humanité, par la vie, va de formule en formule jusqu'à ce que, par la mort, elle aille, au delà de toute formule, à la possession tant souhaitée de ce qui est éternel. En attendant, toute formule sera bonne qui contiendra le plus de vérité, de charité, de prière, et qui ne contiendra que cela. Tel est le cordial dont nous avons besoin sur notre chemin, sur notre longue route de l'infini.

UNE DAME ALLEMANDE.

Quelle sera la meilleure formule?

MOI.

Celle qui remplacera le mieux la nuit, dans les yeux et dans le cœur de l'homme, par le jour paisible et grandissant de Dieu.

Parc Haldimann.

MOI.

Pour avoir beaucoup d'esprit, il faut avoir plus que de l'esprit; il faut être au-dessus des choses dont on se joue.

UN SAVOISIEN.

Ce que vous dites là est vrai de Heine.

MOI.

Oui, Heine n'avait tant d'esprit, que parce qu'il avait du génie. Avec plus de génie encore, il aurait échappé au cynisme.

Parc Haldimann.

UN ITALIEN.

Voltaire n'appelait-il pas ce beau lac Léman son lac?

MOI.

Oui.

UN ITALIEN.

Et il ne se trompait pas, car ici je ne songe qu'à Voltaire. Quoiqu'il n'ait peut-être pas assez adoré, c'est cependant un grand saint.

MOI.

C'est plutôt un héros. Il s'insurgea contre ce qu'il appelait les ténèbres avec une persévérance égale à son zèle. Il se mesura, seul, avec une institution de dix-huit cents années, sans souci de son repos, ni de sa mémoire. Il la harcela

soixante ans avec une flexibilité de courage incomparable.

Voltaire fut le plus hardi représentant de l'esprit humain. C'est le plus glorieux ancêtre, le plus grand capitaine de la liberté de penser. C'est le héros d'un siècle qui avait pourtant Frédéric. Voltaire ne savait pas et l'on ne sait pas qu'il était mille fois plus un héros que Frédéric.

UN ITALIEN.

Il était un héros d'un ordre supérieur. Ce qu'on lui a reproché le plus légitimement, c'est de n'avoir pas été assez pieux.

MOI.

Il n'a eu ni assez de respect ni assez d'effusion. Mais avait-il le temps de s'agenouiller? Il combattait. Combattre, n'est-ce pas prier?

Parc Haldimann.

MOI.

Parmi les épopées la plus belle est encore l'épopée homérique.

UN NAPOLITAIN.

Après l'Iliade et l'Odyssée, admirons aussi

l'Énéide, et la Divine Comédie, et la Jérusalem délivrée, et le Paradis perdu.

MOI.

N'excluons que la Henriade.

UN NAPOLITAIN.

J'y consens.

MOI.

Qu'importe la Henriade ? Je ne connais pas un des livres de Voltaire, sa correspondance exceptée, qu'on puisse dire beau sous tous les aspects, comme ces tableaux des vieux maîtres qui paraissent admirables, de quelque côté qu'on les regarde.

UN NAPOLITAIN.

D'où vient donc votre enthousiasme ?

MOI.

De l'homme. Dans l'épopée des idées, il n'est pas le poëte, il est le héros, de tous les héros le plus souple, le plus étincelant, le plus obstiné. Ce n'est pas le génie de Voltaire qui est épique, c'est sa vie, ni ses œuvres qui sont accomplies, mais son œuvre.

Parc Haldimann.

UNE DAME ALLEMANDE.

Je viens de finir le second volume des *Heures de travail* de M. Eugène Pelletan. Au fond, c'est l'ironie du XVIII[e] siècle continuée par le XIX[e].

MOI.

Il y a une différence. Partout, dans les *Heures de travail,* c'est l'affirmation au lieu du doute, et, au lieu de la plaisanterie, c'est le grand lyrisme de la pensée et du style. Le XVIII[e] siècle, sous la plume des encyclopédistes, est un critique, et, sous la plume de Pelletan, le XIX[e] siècle est un poëte.

⟡

Une maison de Lausanne.

UN STATUAIRE.

Êtes-vous content de ce masque de Pindare que je vous montrai hier?

MOI.

Très-content, mais est-ce un masque de Pindare?

UN STATUAIRE.

On l'affirme. Trouvez-vous qu'il ressemble à Byron?

MOI.

Il n'y a aucune affinité. Le christianisme a changé la face humaine, en la passionnant, en la torturant. Il a jeté l'homme dans les luttes formidables de l'esprit. Il a mis l'enfer et le ciel dans notre cœur, et il a fait de cette vie un combat toujours terrible, quelquefois sublime. Il a remplacé le calme par l'angoisse. Il a détruit une beauté, il en a créé une autre, peut-être supérieure.

Je vous répète donc que ce masque attribué à Pindare ne ressemble pas du tout à Byron, et je comprends pourquoi. Une tête moderne, fût-elle sereine, et celle de Byron ne l'est pas, ne peut ressembler à une tête antique.

Une maison de Lausanne.

SELBOR.

Comment jugez-vous ces deux portraits d'André Chénier et de Paul-Louis Courier?

MOI.

Je les juge médiocres. Les hommes valent mieux que les portraits.

SELBOR.

André Chénier et Paul-Louis Courier sont deux grecs de l'Attique.

MOI.

Oui, l'un a le miel, et l'autre l'aiguillon des abeilles de l'Hymète.

Parc Haldimann.

MOI.

Quel est, selon vous, le chef-d'œuvre de Rousseau?

UN GENEVOIS.

Son chef-d'œuvre, c'est l'*Émile*. La *Nouvelle Héloïse* vient ensuite comme le modèle du roman. Ne sont-ce pas là aussi les deux ouvrages que vous préférez?

MOI.

Non; ni le *Contrat Social*, ce traité de géométrie radicale qui a eu l'influence d'un Évangile.

Mon livre de prédilection, à moi, c'est le livre des *Confessions*.

Ce livre qui a toutes les fraîcheurs, tous les bouillonnements, toutes les amertumes, ce livre

dont le commencement est écrit avec de la rosée, le milieu avec le sang du cœur et la fin avec des larmes, restera comme un livre unique.

On ne l'admirera jamais assez, ni Rousseau non plus.

Rousseau est un demi-dieu, si l'on songe à ses origines.

Il a inventé dans la langue, une langue de flamme, de sanglots et de musique. Il y a introduit le sentiment. Il a soumis au rhythme l'âme moderne et la révolution française. Cette langue de Rousseau est plus vivante et plus vibrante que celle de Voltaire et de Bossuet.

Rousseau est le plus âprement sincère des grands hommes. Voilà pourquoi son style est peut-être de tous les styles le plus pénétrant.

Cet homme qui avait été laquais, menteur, un peu voleur, père sans entrailles, se leva comme un prophète, et, c'est après avoir obéi dans une antichambre, qu'il domina le monde.

Quel prodige! quel triomphe du bien sur le mal dans cette humble et sublime destinée! De si bas, personne ne parvint si haut. Cet aventurier dès l'adolescence, plein de vices et d'ombrages, corrompu presque au berceau, malade

au déclin, voici pourtant ce qu'il accomplit : Il créa la langue du cœur, il enfanta le peuple, il fonda la démocratie dont il fut lui-même l'avénement, et il plaça Dieu sur l'autel du libre esprit en touchant de son charbon d'apôtre les lèvres du vicaire savoyard.

Voilà ce que fit Rousseau.

UN GENEVOIS.

Voltaire n'a pas tant fait.

MOI.

Ne comparons pas ces hommes si diversement novateurs. Lorsqu'ils sont dans le sérieux et dans le vrai, ils s'entr'aident. Voltaire manœuvre au milieu des aristocraties, les ménage, les séduit, les attire; Rousseau perce les foules, les coudoie, les réveille, les appelle. Tous deux par ces chemins différents tendent à un même but : l'affranchissement de la raison humaine.

Voltaire, dans ses rares moments d'impartialité, rendit justice à Rousseau, il la lui rendit en ce sens, et magnifiquement : — « Moi et Jean-Jacques, disait-il, nous sommes comme saint Pierre et saint Paul. »

Parc Haldimann.

MOI.

Ce parc sent bon. Il exhale partout Dieu, l'immortalité de l'âme, la morale, la charité, comme de forts parfums. Il répand avec les odeurs de la terre, les dogmes des sages et des martyrs dans toute leur pureté.

UNE DAME ALLEMANDE.

Sous ces arbres, en effet, je respire la piété sans mélange. J'ai l'esprit au large autant que le cœur, et la vertu me serait aussi facile que la foi. La Suisse est la plus irrésistible des prédications.

MOI.

Oui; comment n'être pas de la grande religion, au milieu des Alpes?

Où seraient les idoles aux proportions d'une telle nature? Il ne peut vraiment y avoir ici de dieu, que Dieu!

---

vous adressait quelques mots, soit dans une rue, soit dans un salon, c'était une faveur. Il était compté et il se comptait comme un prince. Il était adoré des femmes, estimé des hommes. Il avait des séductions infinies et un prestige irrésistible.

De toutes ses passions, la plus invincible était celle du jeu. Personne ne savait la fortune du chevalier de Lusignan. Était-il pauvre? était-il riche? c'était un mystère. On ne lui connaissait aucune propriété territoriale. On supposait que son luxe était alimenté par son jeu effréné. Sa réputation n'avait jamais été suspecte. On disait de lui qu'il était heureux. On le croyait loyal, et mon père l'a toujours tenu pour un galant homme.

Le chevalier de Lusignan revint en Europe, vers l'année 1799. Mon père ne le rencontra plus qu'en 1805, à Lausanne. Le chevalier y vivait comme à Saint-Domingue. Tous les soirs, il jouait et il gagnait plus souvent qu'il ne perdait. Le club où brillait le chevalier de Lusignan se composait surtout de colons et d'Anglais.

Un soir, une partie s'engagea, plus orageuse, plus acharnée que de coutume. Les ad-

versaires étaient lord Houdston et le chevalier de Lusignan. Le premier, à trois heures du matin, devait quatre mille guinées au chevalier qui recommença une nouvelle partie avec un colon.

Mon père, reprit Selbor, était là ; lord Houdston ne se possédait pas, son agitation était extrême. Il fit quelques tours de chambre, puis, se dirigeant brusquement sur le chevalier, il lui dit : « Monsieur, je vous paierai demain, mais je ne jouerai plus avec vous. J'ai mes raisons, ajouta-t-il d'un accent qui sonnait le mépris. » — « Vous avez vos raisons ! répliqua froidement le chevalier de Lusignan. Eh bien, Mylord, j'aurai l'honneur de vous les demander, n'en doutez pas. » Exaspéré de tant de calme, lord Houdston, hors de lui, frappa le chevalier de Lusignan au visage. Tous les jeux cessèrent et tous les regards se portèrent à la fois sur les deux antagonistes. Le colon qui luttait contre le chevalier avait déposé ses cartes, lorsque celui-ci dit sans émotion apparente dans la voix, ni sur le visage : — « Monsieur, continuons. Mylord aura bien la bonté d'attendre que nous ayons fini. »

Tout le monde était consterné. Le chevalier de Lusignan poursuivit tranquillement sa partie et la gagna.

Alors il se leva et parut plus grand qu'à l'ordinaire. Mon père ne pouvait s'expliquer l'empire que cet homme exerçait par son impassibilité.

Le chevalier de Lusignan était fort noble, en s'inclinant devant ceux qui l'entouraient dans une anxiété attentive. — « Messieurs, dit-il, voilà le premier outrage que je reçois. Il a été si poignant, que je souhaite un peu de réflexion avant d'y répondre. Vous daignerez tous, Messieurs, vous qui avez été présents à l'insulte, l'être à la réparation. Je vous attendrai demain dans ma maison de Court, à onze heures. Nous déjeunerons au pavillon, où rien ne nous dérangera. Quant à vous, Mylord, dit-il à l'Anglais, vous m'êtes tellement nécessaire, que je vous réitère plus particulièrement mon invitation. »

Après ces paroles, le chevalier de Lusignan salua l'assemblée et sortit.

Elle se composait de dix spectateurs. Mon père était tout frémissant. — « Aucun de nous, me disait-il, ne dormit. Une curiosité fébrile nous ôta le sommeil et nous poussa, un peu

avant onze heures, à la villa de Court et au pavillon. Nous arrivâmes haletants. Lord Houdston entra dans le salon à onze heures précises. Il remit quatre mille guinées en billets de banque au chevalier de Lusignan, qui les prit et qui les jeta négligemment, sans même les regarder, dans un secrétaire qu'il referma en y laissant la clef.

Le chevalier montrait son aisance accoutumée. Il causa légèrement, spirituellement, comme un hôte empressé. On nous annonça que nous étions servis. Lord Houdston était placé en face du chevalier. Nous eûmes un déjeuner exquis, les plus belles fleurs, les meilleurs vins, les fruits les plus rares. La conversation fut tout à fait étrangère à la préoccupation générale. Le café versé, nous fumâmes les cigares. Lord Houdston en fuma trois. Dès qu'il eut lancé en l'air sa dernière bouffée de tabac, les domestiques blancs se retirèrent et deux serviteurs noirs, que le chevalier de Lusignan avait ramenés de Saint-Domingue, apportèrent un plat d'argent au milieu de la table :

— « Voici un mets pour lord Houdston et pour moi, pour nous seuls, » dit le chevalier. Et sou-

levant le couvercle, il découvrit deux pistolets. — « Je pense, Mylord, reprit-il, que vous attendiez cela et que vous avez réglé vos affaires, comme moi les miennes. » Lord Houdston fit un signe d'assentiment.

— « De ces pistolets, dit le chevalier, l'un est chargé, l'autre ne l'est pas. Mylord va choisir. » Lord Houdston s'empara de l'un des pistolets, le chevalier de l'autre.

A ce moment, les deux serviteurs noirs poussèrent la grande porte vitrée qui s'ouvrit sur l'orangerie, et nous aperçûmes une fosse qu'ils avaient creusée. La terre qu'ils avaient retirée avec les bêches funèbres, bordait toute fraîche l'un des côtés de la fosse. Un petit sentier avait été tracé dans cette terre remuée, pour que le chevalier de Lusignan y posât le pied, aussi près de la fosse que lord Houdston.

Les orangers embaumaient. Leur verdure tendre se mêlait à la verdure sombre des ormes. Les yeux erraient de la fosse aux arbres, des arbres au lac et aux Alpes.

— « Monsieur, dit le chevalier de Lusignan à mon père, vous et vos compagnons, vous serez nos témoins. Avouez, ajouta-t-il en souriant,

que le champ-clos est digne d'une querelle comme la nôtre. » Et faisant le tour de la fosse, il vint se placer dans le petit sentier ménagé par les esclaves noirs, en face de lord Houdston. Les combattants se saluèrent. Lord Houdston eut l'intention de parler, mais il rougit et se contint. Au signal convenu, les deux coups partirent en même temps. Quand la fumée fut dissipée, le chevalier de Lusignan était seul debout. Lord Houdston gisait, tout sanglant. On le releva. Il avait été tué roide d'une balle dans le cœur.

Les serviteurs noirs se disposaient à le descendre dans le fosse et à le recouvrir de terre, mais on s'y opposa. On courut avertir le magistrat et chercher un ministre anglican. Ce fut mon père qui offrit au chevalier de Lusignan un appartement sous son toit. Le chevalier accepta cette hospitalité, et, pendant plusieurs jours qu'elle dura, ne témoigna pas un regret sur lord Houdston. Il ne proféra non plus aucune récrimination. Il se contenta de dire à mon père : — « Tout est bien, et lui ou moi nous devions mourir; car, lui et moi, nous étions gentilshommes et il m'avait touché de la main. »

⟡

Après Lausanne, le Léman.

Je me suis rendu pédestrement à Morges. Aller plus loin m'était impossible. J'ai été retenu par les splendeurs du Mont Blanc dont j'apercevais les croupes, les sommets, les océans solides, encadrés entre les Alpes, comme la Jungfrau à Interlachen. De Morges, le Mont Blanc n'est pas seulement une mer, c'est un monde de glaces.

J'ai loué une barque à quatre rames. J'ai fendu le lac en ligne droite, sans perdre un instant du regard le mont prodigieux. J'ai débarqué près d'Évian, sous les châtaigniers de Savoie, et je me suis rembarqué, toujours les yeux sur le Mont Blanc. Je l'ai vu dans la lumière chaude du midi. Je l'ai vu au soleil couchant, d'abord d'un blanc très-vif, puis d'un rose embrasé, puis, au soleil couché, d'un blanc mat, comme j'ai vu si souvent les glaciers de l'Oberland bernois, ces glaciers incomparablement supérieurs à tous les autres, si j'en excepte le Mont Blanc, ce géant de quatorze mille quatre cent trente-trois pieds d'élévation.

Après une nuit traversée des lueurs du sou-

venir, j'ai remonté sur ma barque et j'ai côtoyé Aubonne, Rolle, Nyon où le grand Haller fit de si belles expériences, Coppet où Mme de Staël brilla comme un météore humain, Genthod où Charles Bonnet vécut, dévoué à la science et à l'amitié. J'ai découvert, sur les bords opposés, Cologny où Jean de Muller méditait sa grande histoire, où Byron écrivit quelques chants de Childe Harold et son poëme de Manfred.

J'ai abordé aux admirables quais de Genève, non loin de la petite presqu'île où l'on a placé la statue de Jean-Jacques Rousseau. Cette gloire, quoique bien tardive, m'a pénétré d'une joie profonde. Rousseau s'élève de son piédestal, entre la ville et le lac. Il est certainement attendri, tout bronze qu'il paraît, des honneurs que lui ont enfin décernés ses concitoyens, et il regrette peut-être que son monument ne soit pas à Clarens, au milieu des personnages de son choix, dans ce paradis de son cœur et de son imagination.

Je me suis acheminé vers l'humble maison d'horloger, où naquit ce grand homme. J'ai continué, tout pensif, de l'hôtel de ville à l'église de Calvin. Cette église, Saint-Pierre de Genève,

l'opiniâtre réformateur la maintint fièrement en parallèle avec Saint-Pierre de Rome, et en équilibre avec le catholicisme par l'autorité qu'il s'était acquise sur l'opinion publique de l'Europe. Aujourd'hui le protestantisme est menacé dans sa propre capitale. Le pape s'avance jusqu'à Genève, contre Calvin, par les jésuites, dont Carouges est la place d'armes formidable.

De Saint-Pierre, j'ai redescendu à la bibliothèque et je m'y suis installé. J'y ai remarqué un manuscrit d'une traduction de Quinte-Curce. Ce manuscrit, orné de vignettes, fut enlevé parmi les bagages du duc de Bourgogne, après la bataille de Granson. Charles le Téméraire lisait chaque soir cette biographie antique. C'était son Iliade. Il avait pris pour modèle le fils de Philippe de Macédoine, mais il ne fut point Alexandre; il ne fut qu'une rude ébauche de Charles XII.

Mon bonheur à la bibliothèque de Genève n'est pas l'étude des livres, c'est l'examen des vieux portraits. Scaliger, Grotius, Budé, Knox, Jeanne d'Albret, d'Andelot, Odet et Gaspard de Coligny, d'Aubigné, Clément Marot, Luther, Calvin, Théodore de Bèze, Farel et d'autres

encore passent tour à tour devant moi, la plupart d'une austère, morbide et ascétique beauté. Ici, je les omets à dessein, je les nomme seulement; plus tard, dans un livre sincère, je déroulerai l'histoire épique et théocratique de ces grandes vies. Je tâcherai de les raconter avec le respect et l'approfondissement que méritent, presque tous, ces indomptables caractères, dévoués, corps et âme, à leur cause.

Le continuateur de ces hommes bibliques est d'abord Descartes. Son portrait révèle un initiateur. Il a le front large, la bouche ferme, le regard intrépide. Il fonde héroïquement la liberté de penser.

Ce que les réformateurs ont cherché par la sainteté, par le martyre, ce que Descartes a cherché par la philosophie, Voltaire l'a cherché par le bon sens et par tous les flamboiements de l'esprit.

Voltaire plane encore sur Genève du haut de Ferney.

J'ai monté la pente qui conduit au grand Saconnex, et je n'ai pas tardé à gravir, sous les marronniers, l'avenue du château de Voltaire. Ce n'est plus le même Ferney, surtout à l'inté-

rieur. Les traces anciennes ont disparu dans des réparations bourgeoises. Et toutefois, c'est de Voltaire qu'on se souvient. Là, les vivants sont les morts, et le grand mort est le seul vivant.

Matériellement, il ne reste à Ferney, de Voltaire, qu'un orme planté de sa main, que ses charmilles, et que la terrasse où il s'est tant promené, entre la chaîne du Jura et celle des Alpes. On ne voit qu'un petit bord du lac; en revanche, on embrasse le Mont Blanc tout entier.

Voltaire, d'ailleurs, n'était pas très-sensible à cette puissante nature. Ni les eaux, ni les cimes ne le transportaient. Des merveilles de la création, des phénomènes du ciel et de la terre, il ne se passionnait que pour la lumière, dont il suivait les jeux fantastiques en lui et autour de lui. Lumière lui-même, il aimait à réfléchir la lumière dans le foyer étincelant de son intelligence.

Voltaire, malgré les ironies, et Rousseau, son émule, malgré les sophismes, étaient dévorés du zèle de l'humanité. Ils roulaient comme des fleuves de feu, dans une direction semblable, un idéal religieux et politique. Voltaire est un fleuve de théisme; Rousseau, un fleuve de dé-

mocratie. Ils entraînaient, avec une irrésistible vitesse, leur siècle vers l'inconnu, vers un inconnu meilleur.

Je suis revenu de Ferney par le petit Sacconnex, d'où j'ai admiré un étonnant horizon.

A ma gauche, s'étendaient les Voirons; à ma droite, les Salèves. En face de moi, s'arrondissait le Môle, et derrière le Môle, entre les Salèves, s'élançaient les glaciers, et leur roi, le Mont Blanc, le Mont Blanc dans toute la pompe de ses sommets. J'en ai compté neuf. Tous ces monts avec leurs caps, leurs torrents, leurs vagues, leurs lacs solides, nageaient dans un azur chaudement coloré.

J'ai passé près des *Délices*, une autre demeure de Voltaire, et je me suis arrêté à très-peu de distance de cette maison de campagne, au confluent du Rhône et de l'Arve.

Le Rhône et l'Arve sont là un même fleuve, dont la moitié coule bleue et l'autre moitié, grise, sans se confondre, pendant plus d'une demi-lieue.

Je suis retourné vers la ville, par les méandres tantôt d'émeraude, tantôt de turquoise, du Rhône. J'ai remarqué les cages où Genève nour-

rit ses armes vivantes, des aigles, comme Berne nourrit des ours.

J'ai longé le Rhône jusqu'à la bouche écumante du lac, d'où le fleuve se déverse dans la cité, non loin de la presqu'île de Rousseau, et se précipite, en bouillonnant, sous les arches des ponts. Tandis que je le considère avec ravissement, j'entends la cloche du bateau à vapeur. Je cours à l'embarcadère.

Le lac était tranquille. Pas un souffle ne le ridait. Un capitaine de vaisseau anglais se promenait sur le tillac. Il allait rejoindre à Lausanne sa famille pour quelques mois. Il revenait de Ceylan. Il souriait à la Suisse. Il me raconta en très-bon français ses voyages à travers le monde. Peu à peu, le vent fraîchit, le lac s'agita. Entre Morges et Evian, à la pointe Saint-Sulpice, un orage terrible se déclara. Presque tous les passagers tombèrent sur le tillac. Moi, j'évitai la chute en m'asseyant et en me cramponnant au plus vite. Le capitaine anglais conserva l'équilibre. Il donnait des conseils au timonier. Il fronçait les sourcils. Le bateau chancelait, le lac nous couvrait de flots blanchissants comme ceux d'une mer. Ils étaient moins larges, mais aussi houleux.

— « Quelle bizarre aventure ce serait, me dit le vieux capitaine avec calme, de faire naufrage ici ! Je suis à deux lieues de ma famille qui me tend les bras, et nous pourrions sombrer dans ce lac d'eau douce. Car c'est une vraie tempête. »

Après m'avoir ainsi parlé à voix basse, il se tint impassible au gouvernail, près du pilote.

Nous arrivâmes tout trempés des jaillissements du lac. Ma femme, mes amis, la femme et les enfants du capitaine nous reçurent au port d'Ouchy, avec une joie égale aux inquiétudes qui les avaient tourmentés pendant la tempête.

CHAPITRE XVIII

Vevey, Clarens, Montreux, Chillon, le théâtre de la Nouvelle Héloïse. Villeneuve, le Rhône.

Je me suis reposé un peu à Lausanne et j'ai exploré avec Selbor, nos bâtons à la main, Vevey, Clarens, Montreux, Chillon, Villeneuve. Tout ce fond du lac est adorable. Madame Selbor et ma femme nous précédaient en voiture.

J'ai contemplé, de Vevey, dans une religieuse émotion, les rochers de Meillerie, les dents d'Oche, les cinq pics de la dent du midi, le cône noir du Catogne et la crête de glace du Vélan. J'ai retrouvé, de plus près, la dent de Morcles, les Diablerets, les tours d'Ay et de Mayen, la dent de Naye, et la dent de Jaman qui me rappelle un peu la pointe du Stockhorn.

Je suis entré dans la maison morne de Ludlow, l'un des juges de Charles Ier. Le régicide passa trente ans au milieu des plus beaux sites

sans les regarder. Il vécut là, indifférent à la nature qui l'aurait adouci, tout entier à la politique, ce formidable écueil, contre lequel il se brisa obstinément. Homme malheureux et fort, toujours rongé dans ses rancunes, toujours trompé dans ses espérances, et jamais découragé, granit nébuleux comme ceux de la côte, stoïquement impassible dans le double orage du ciel et des flots!

Vevey, Clarens, Montreux, Chillon, voilà le théâtre charmant de la *Nouvelle Héloïse.* Entre Clarens et Montreux, le château de Châtelard fut choisi, par l'imagination de Rousseau, pour la demeure de M. de Wolmar. Ce château, entouré de vignobles, est la réalité que le poëte transforma en un idéal si touchant.

De Vevey à Chillon le poëme de Rousseau se combine avec le paysage pour enivrer d'une double ivresse.

Je me suis retracé toutes les scènes, tous les personnages de la *Nouvelle Héloïse*, et toutefois, je n'ai pas lu ce livre depuis vingt ans! Par l'énergique secousse de mon impression, ma mémoire s'est éveillée et m'a murmuré tout bas mille fragments des lettres de ce livre im-

mortel, malgré quelques déclamations et beaucoup de longueurs.

La contrée de Clarens était sacrée à cause de sa beauté; elle l'est encore à cause du roman de Rousseau. Elle a une voix, un cœur, une poésie. Elle tressaille sous les pas du voyageur. Il entend les sanglots de Claire d'Orbe, de Saint-Preux, du baron d'Étanges, de Wolmar, d'Édouard Bomston et l'immatériel entretien de leurs âmes avec l'âme de Julie. Julie est la fête et le deuil de cette terre de l'amour. Elle descend, aérienne, du nuage sur les monts. Le vent de ses ailes est plus doux qu'une caresse. Elle glisse sur les eaux, elle erre dans les vignes, partout présente et vivante, bien qu'elle ne soit qu'un songe de Rousseau. Divin privilége du génie, de tirer du néant des personnages et de les douer d'un souffle impérissable! Ces héros de la fiction ne sont pas moins durables que les héros de l'histoire.

J'ai tourné par les sentiers verts de Clarens. A Montreux, j'ai écouté, de minute en minute, les petites cascades des torrents et le bruit d'une fontaine qui coule des lèvres d'un enfant de bronze, sur la terrasse, près de l'église.

Là, quelle perspective s'ouvre à l'enchantement du regard ! En face, la dent du Midi darde ses pics, déchaîne ses rivières de glace et ses avalanches de neige. A gauche, le beau mont Arvel, tout dentelé, domine le golfe de Montreux, le château, la baie de Chillon, et le bourg de Villeneuve, au fond du lac. A droite, la chaîne de Savoie se développe de gradins en gradins, dans des ondulations pyramidales. Au delà, du côté de Genève, le lac est une mer.

Je me suis approché lentement de Chillon, où Selbor, Mme Selbor et ma femme m'attendaient.

Chillon est tout ensemble une prison et un château. Il appartenait à la Savoie depuis le XIIe siècle. En 1536, la Suisse le conquit. Il devint la résidence des baillis bernois jusqu'en 1733. Il est maintenant un musée d'artillerie, un dépôt d'armes et de munitions.

Ce château est très-pittoresque. Bâti sur le roc vif, dans le lac, il sort miraculeusement des eaux avec ses six tours et ses trois tourelles. Ses cachots sont horribles. Ils ont des piliers massifs auxquels étaient enchaînés les prisonniers. Lord Byron a gravé son nom sur un de ces piliers, au-dessus de l'anneau de fer du captif Bonni-

vard. Peu de temps après sa visite, l'auteur de Childe-Harold écrivit en deux jours son poëme de Chillon, à l'hôtel de l'Ancre, au port d'Ouchy.

Ce qui est affreux dans ces souterrains, c'est l'atroce simplicité de l'architecture. Il y a le cachot principal, puis la salle étroite, obscure, où le prévenu était jugé; puis une sorte de cabinet sinistre où le condamné couchait sa dernière nuit, sur un lit et sur un oreiller de pierre; puis, à quelques pas, un bouge, où, soit les criminels, soit les innocents, étaient pendus à un gibet. On les détachait de là, pour les jeter, par une ouverture, dans le lac qui, sous cette ouverture, a plus de huit cents pieds de profondeur.

Au-dessus de ce cercle infernal, au-dessus de ces voûtes, de ces cavernes de la douleur, où l'araignée tisse partout sa toile, il y avait un palais de plaisir et de luxe, une cour avec ses raffinements, ses galanteries, ses festins et ses bals. La chambre de la duchesse de Savoie est singulièrement curieuse. Elle a le plus beau point de vue du château sur le lac qui frissonne et blanchit entre Montreux et les rochers de Meillerie. J'ai été distrait de ce paysage merveilleux par le sentiment navrant des misères

humaines dans leur contraste avec les magnificences de la nature. Sous le même toit, vivaient les oppresseurs et les opprimés, dont l'intermédiaire était le bourreau ! Odieux mélange de joies et de tortures, ce château m'a laissé une angoisse dans le cœur. J'avais déjà éprouvé ailleurs cette émotion. En franchissant le pont de bois de Chillon, il m'a semblé quitter la Tour de Londres.

Villeneuve, où nous nous sommes rendus, est à l'extrémité de cette moitié du lac que j'ai nommée le lac alpestre, par opposition à cette autre moitié qui court vers Genève, et que j'ai nommée le lac marin.

J'ai fait marché, sur le port, avec deux bons rameurs qui nous ont conduits, dans leur barque, à la seule île du Léman. Cette île, plus petite encore que l'île du lac des Quatre-Cantons, est étayée d'un parapet et ne renferme, pour toute végétation, que trois peupliers. De là, nous avons vogué jusqu'à l'alluvion de gravier du Rhône. Le fleuve bondit du Valais dans le vaste bassin compris entre les Alpes, le Jura et le Jorat. Il remplit ce bassin, de Villeneuve à Genève, avec quarante et une autres rivières, et voilà le Léman. Là, j'ai désiré Melbye, le grand peintre

danois, qui reproduit si bien la transparence et le tumulte des eaux, que ces eaux soient torrents, lacs ou mers !

La longueur du Léman est de dix-huit lieues, sa largeur la plus grande, de quatre lieues. Il a mille pieds de fond, près de Meillerie. Sa forme est celle d'un croissant. Ses plus belles rives sont de Vevey et d'Évian à Villeneuve. Sa température la plus douce est à Montreux. Les collines de Montreux sont l'Italie de la Suisse.

Mon lac est le premier, a dit Voltaire, qui en avait vu peu d'autres.

Son lac est le premier, en effet. Mais le lac de Thun, mais le lac des Quatre-Cantons sont aussi les premiers. Je ne leur préfère pas le lac de Genève. Les lacs ressemblent aux génies des grands hommes. Il est de ces génies qui brillent par leur étendue, tandis que d'autres sont supérieurs en beauté, en variété, en élévation.

Et cependant, nul plus que moi n'admire le Léman, ce lac si splendidement immense. Il a été célébré par Calvin, par Bèze, par Haller, par Voltaire, par Rousseau, par Byron, par madame de Staël qui ont habité ses bords. Il rend tous ces grands noms petits, tant il est grand

lui-même ! C'est le triomphe infaillible de la nature, d'anéantir l'homme, non qu'elle soit plus noble que notre âme ; mais parce que son influence secrète nous met en intimité soudaine avec Dieu. On ne veut plus converser qu'avec elle, et, par elle, vec lui, son créateur éternel et le nôtre.

CHAPITRE XIX

Un souvenir. Le Jorat.

3 novembre.
Écrit sur la grève.

Me voilà de retour à Lausanne où il fait encore très-beau.

Mes notes de voyage touchent à leur fin, et je n'ai presque rien dit de ce que je voulais dire, et mon impression reste entière en moi, comme une source dont les flots les plus purs ne sont pas ceux qui s'écoulent, mais ceux qui se renouvellent dans le mystère des grottes.

J'avais déjà visité le lac de Genève et je l'ai parcouru de nouveau. Je le connais en tous sens. D'où vient que je ne puis m'en séparer sans un mortel regret?

Je le considère sans cesse, soit de ma chambre,

soit de Montbenon, soit de l'hôtel Gibbon, soit du sable de cette grève.

Quel charme s'est donc insinué, malgré moi, dans mon imagination? Ne serait-ce point, qu'à travers ces prairies, et sous ces forêts sonores des Alpes, ce n'est pas seulement la nature que je recherche, mais ma jeunesse que je retrouve?

Un attrait invincible m'a emporté aujourd'hui à l'une des rampes du Jorat.

Il y a plus de vingt ans, que j'avais fait en bateau, une promenade de trois semaines autour du Léman, et cette circumnavigation est tout imprégnée encore d'un souvenir.

J'avais vingt-cinq ans et j'étais épris d'une jeune fille qui en avait dix-sept. Elle se nommait Madeleine. Nous nous étions aimés, en nous voyant, dans un riant vignoble de Bourgogne. Une sève d'avril avait monté dans nos cœurs, comme dans les pampres. L'amour et l'adolescence bouillonnaient en nos poitrines.

Un seul mot pourtant avait été échangé entre nous, sous les saules de la rivière, à une anse où fourmillent les marguerites. Nous en cueillîmes une et nous l'effeuillâmes. Ce joli sphinx de la végétation nous avait été favorable.

Bientôt cependant ma sécurité s'était troublée. Je fus informé que celle, dont je ne pouvais m'éloigner une minute, allait s'éloigner de moi, toute une saison. Ses parents la conduisaient pour sa santé en Italie. Ils s'acheminèrent par la Suisse et je me hasardai sur leurs pas, à l'insu de tout le monde.

Je ne les quittai ni à Genève, ni dans la circumnavigation du Léman, ni à Lausanne, où ils louèrent une maison de campagne, à une heure de la ville. C'est là, que Madeleine et moi, nous nous donnâmes rendez-vous, à droite du verger, au milieu de mille obstacles et de mille terreurs, dans un pré, sur une pente du Jorat.

Un matin, je la rejoignis. Elle regardait du pré çà et là. Son attitude était charmante. Élevée sur la pointe des pieds, elle paraissait ne pas fouler l'herbe. Son cou de cygne s'allongeait peu à peu, afin de dépasser le rideau des haies.

Je ne saurais exprimer la beauté inquiète de Madeleine. Les boucles blondes de ses cheveux tombaient en désordre de son front sans plis. Son visage peignait la consternation. Les reflets noirs des branches du sapin s'agitaient sur son teint animé. Ses yeux roulaient un azur

plus profond que le ciel, et aussi sombre que le Rhône, lorsqu'il tourbillonne sous le vent de Savoie.

Madeleine sondait tous les sentiers devant elle. Je m'avançai, elle tressaillit. Nous nous assîmes tremblants sur le gazon du fossé. Nous nous cachâmes dans les rameaux du buisson. Toutes les mesures pour nous réunir au printemps, soit en Suisse, soit en France, furent combinées par nous, sous mille formes. Nous nous jurâmes de nous aimer, malgré le destin. Nos joues chaudes se touchèrent et une haleine de miel effleura mes lèvres. Hélas! on appela Madeleine dans la direction de la maison. Nos mains se serrèrent convulsivement, et, d'un élan, la jeune fille courut comme une biche effarouchée à la voix de sa mère.

Madeleine devait passer l'hiver en Italie. Ce fut la dernière fois qu'elle m'apparut. Je l'avais suivie aussi loin que mes ressources me permirent d'aller.

Le lendemain, elle partit pour Florence, et, trois mois après, elle mourut à Sienne d'une fièvre des Maremmes.

J'avais toujours eu l'intention de retourner à

cette colline du Jorât. Je me suis enfin satisfait. J'ai revu la montagne, le pré, la haie, les bois, le lac et les Alpes. La jeune fille n'y était pas. Seulement, elle a glissé devant moi, dans un éblouissement des yeux, comme un éclair, à jamais évanoui, de ma jeunesse. Un attendrissement indéfinissable m'a gagné et j'ai ressenti un instant le feu du premier amour, dans cette palpitation lointaine de mon cœur.

CHAPITRE XX

Retour à Paris.

L'automne, qui avait empourpré les feuilles des arbres, les dispersait sous nos pieds. Le froid ne pouvait tarder. Nous n'avions plus, ma femme et moi, qu'à partir.

Nous embrassâmes nos amis qui pleuraient. Nous prîmes congé d'eux, du Léman et des Alpes, au parc Haldimann. Les fontaines coulaient, les bassins s'épanchaient, les brebis et les chèvres bêlaient, les vaches secouaient leurs sonnettes. Le Léman, azur et turquoise, s'étendait du côté de Genève, se resserrait entre les montagnes, du côté de Villeneuve. L'église de Montreux s'élevait sur la colline, le château de Chillon projetait l'ombre de ses tours dans le lac, qui déferlait jusqu'à nous en franges d'écume.

Nous dîmes adieu mélancoliquement à la nature qui se voilait, et à l'amitié qui gémissait.

Nous montâmes en voiture, et nous nous enfonçâmes dans les replis des vallées du Jura. Nous étions entrés en Suisse par ces beaux monts ; nous en sortîmes par les courbes de la même chaîne, toujours couronnée de roches.

Nous avons franchi le fort de Joux. Là s'était consumé Mirabeau. Quels orateurs que ceux dont j'ai reconnu les vestiges. Bossuet à Meaux, Chatam à Berne, Mirabeau au fort de Joux; Bossuet, un des prophètes de Jéhovah ; Chatam, l'aigle de la tribune anglaise ; Mirabeau, un lion révolutionnaire !

Depuis Pontarlier, la plaine pâlissait et se fanait. Les eaux n'avaient plus de chants, les bois plus de cavernes, les montagnes plus de reins, ni plus de cimes. A Salins, le paysage s'est rehaussé et m'a retracé un peu les Alpes, dans le Jura. Ce qui complétait jusqu'à un certain point l'illusion, c'étaient les fontaines. J'en ai compté jusqu'à douze, sculptées en serpents, en oiseaux, en loups, en lionceaux, en gorgones. Même sous leurs formes bizarres, fantastiques ou menaçantes, ces fontaines me plaisaient et

m'attiraient. Inépuisables naïades, partout les fontaines ont désaltéré ma soif, assoupi mon imagination; partout, je les aborde avec reconnaissance, comme pour une libation sacrée.

Nous avons côtoyé Dôle, Dijon, Châlons, Mâcon et nous avons pénétré dans la vallée de Saint-Point, pareille à une vallée d'Écosse. Là, dans la tour du Poëte, j'ai été témoin du spectacle le plus noble qui se puisse voir, le spectacle d'un grand homme qui paie, à force de sueurs et de génie, des dettes contractées à force de cœur.

De Saint-Point, nous nous sommes rendus à notre vieille maison de Paray. Je suis revenu boire au puits paternel et reposer ma tête sur l'oreiller toujours tiède de ma mère. J'ai éveillé les âmes du foyer qui, comme des colombes domestiques, ont volé vers moi, entre les lambris de famille. J'ai reçu leurs communications invisibles, et j'ai rapporté à ces chères âmes, toutes les fraîcheurs nouvelles, toutes les piétés, tous les essors, tous les parfums, tous les pressentiments de mon cœur.

Pendant ce séjour triste et doux, sous mon toit croulant, j'ai repassé en moi-même le voyage

que j'ai accompli. Si je l'aime, c'est qu'il ne fut pas, à proprement parler, un voyage, ni une suite vague d'impressions et de conversations, mais une longue prière, une continuelle explosion, par le beau, de la nature et de Dieu en moi.

Je l'ai noté, ce voyage, sur toutes les routes, parmi tous les sentiers, devant les cascades et les glaciers de la Suisse, sous mes solives vermoulues de Paray, aux feux de sarment de Monceaux, et même à Paris, près des vitres de ma fenêtre obscure, tandis que la neige tourbillonnait dans le ciel gris et tombait à flocons dans ma cour déserte. Je trace mes dernières lignes aux premières brises tièdes d'avril, au retour des hirondelles.

Et maintenant que l'histoire me soit propice! Bientôt j'aurai repris sa plume d'airain et je raconterai le plus sombre épisode de la liberté de conscience. Heureux, si j'avais arraché aux torrents, aux montagnes, aux abîmes, un peu de l'éloquence des éléments, pour ne pas rester trop inégal à cette grande tâche historique!

Tâche d'ailleurs providentielle! car c'est par elle que je satisferai mon cœur altéré de justice et d'exemples, par elle que j'échapperai à l'ennui des plaines, à la monotonie des jours, au poids écrasant des choses.

Le temps a ses horizons, comme les Alpes. J'essaierai de les décrire dans leurs sublimes horreurs, ces horizons sinistres du temps, dont les vallées sont des champs de bataille; les antres, des cachots; et les sommets, des calvaires.

FIN.

TABLE

—

Pages.

CHAPITRE Ier. — De Paris à Strasbourg. La Champagne, la Lorraine, l'Alsace, la cathédrale. — De Strasbourg à Bâle. Érasme, salle du Concile, Rhin, Forêt-Noire. — De Bâle à Berne. Le Rhin, la Birse, le Jura, le lac de Bienne, Berne. 7

CHAPITRE II. — Conversations 31

CHAPITRE III. — De Berne à Seebühl. Le lac de Thun, les torrents, les montagnes, les glaciers, un bois de sapins. — Hilterfingen, Oberhofen; les portraits de Rodolphe d'Erlach et de Jean de Hallwyl. — Les principales résidences autour du lac de Thun. Le château de Spiez. 56

CHAPITRE IV. — La vallée de Lauterbrünnen, le Staubbach. — Le Niesen, les Alpes, un Salluste. Neuhaus, Unterseen, Interlachen. Le lac de Brienz, le Giessbach. — Le Simmenthal, Weissenburg. 86

CHAPITRE V. — Conversations 114

CHAPITRE VI. — Le Stockhorn, ascension et descente. — A Seebühl, lac de Thun, Ranz des vaches du pays de Vaud. Grandes époques de la Suisse. Ranz des vaches du Simmental. — L'Alpe de Schwændi. — Ranz des vaches. 137

CHAPITRE VII. — Conversations. 178

CHAPITRE VIII. — De Seebühl à Brienz. Le mal du pays. Le Brünig.

Pages.

— Du lac de Lungern au lac des Quatre-Cantons. Nicolas de Flue. Arnold de Melchthal. Sarneu. Stans. Stansstaad 204

Chapitre IX. — La Tour de Stansstaad. Le lac des Quatre-Cantons. Lucerne. Wœggis, le Rigi, le bassin de Buochs, Gersau, Brünnen, Flüelen, Beggenried. 236

Chapitre X. — Excursion rétrogressive sur Lungern, par Stans et Sarnen. Le chevrier; le Ranz des chèvres. — De Lungern à Meiringen, à travers le Brünig. L'embouchure du Reichenbach.. 269

Chapitre XI. — Le cours et les chutes du Reichenbach. Le chasseur des Alpes. Le torrent du Wiessbach. Le glacier de Rosenlaui. . 283

Chapitre XII. — La grande Scheideck. Une avalanche. Les glaciers de Grindelwald. — De Grindelwald à Neuhaus. Le batelier du lac de Thun. Le petit Suisse. Seebühl. 302

Chapitre XIII. — Conversations 316

Chapitre XIV. — Seebühl. Départ. Berne. Morat. Le duc de Bourgogne, le baron de Hallwyl. Lacs de Morat et de Neuchâtel. . . 334

Chapitre XV. — Avenches. Payerne. La reine Berthe. De Payerne à Lausanne. 351

Chapitre XVI. — Conversations 357

Chapitre XVII. — Lausanne. Court. Le lac Léman, Genève, le Mont Blanc. Tempête. 378

Chapitre XVIII. — Vevey, Clarens, Montreux, Chillon, le théâtre de la Nouvelle Héloïse. Villeneuve, le Rhône. 394

Chapitre XIX. — Un souvenir. Le Jorat. 402

Chapitre XX. — Retour à Paris 407

PARIS. — TYP. J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

